

PLURALITE des FAMILLES HOMOPARENTALES

Martine GROSS : Bonjour, je suis sociologue et actuellement je mène un travail sur la transmission des valeurs et des identités religieuses dans les familles homoparentales. Ce qui reste très lié à mes intérêts militants. Aussi, au cours de cet atelier je vais vous parler des familles homoparentales en France. Tout à l'heure Danielle Julien nous parlera de la situation de ces familles au Québec. Mais je vais commencer par en donner la définition : à savoir toute situation familiale qui comprend au moins un adulte qui se définit comme étant homosexuel, et qui élève au moins un enfant. Cela regroupe beaucoup de situations, mais exclu les cas de personnes qui vivent leur homosexualité de façon clandestine.

La notion de famille homoparentale

En France nous n'avons pas tellement de chiffres et/ou de statistiques pour dire combien il existe de familles homoparentales, étant donné que l'organisme de recensement (l'INSEE) ne recense pas cette catégorie de famille. ainsi que les couples, les concubins, les pasés de même sexe. Pour ma part j'ai procédé à une petite enquête auprès des chercheurs qui travaillent avec l'INSEE, chercheurs qui m'ont expliqué que le bordereau de recensement donnait la possibilité de procéder à des recoupements car il est noté le référent du ménage et les autres répondant se réfèrent par rapport à celui-ci. Mais l'INSEE recode ces données, c'est à dire qu'elle ne compte pas une famille homoparentale mais une famille monoparentale plus un célibataire. Bref, les statistiques nationales sont fausses. On entend régulièrement dans la presse le chiffre de centaines de milliers d'enfants. Depuis les années 50, le rapport Kinsey indique que jusqu'à 10 % de la population globale serait homosexuelle. Selon la manière dont on définit le fait d'être homosexuel. 10 % pour une rencontre ponctuelle et 4% pour une relation de couple stable. Si on prend un pourcentage médian de 5%, on arrive à quelques trois millions homosexuels en France. Et si on croise ce chiffre avec un sondage qui a été fait en 97 qui indiquait que 11% des lesbiennes et 7% des gays étaient parents, mais depuis 97 les mentalités ont évolué, et il est probable que l'on puisse revoir à la hausse ces chiffres. Bref, si on croise ce sondage avec un taux de 5% de la population, on arrive à plusieurs centaines de milliers de personnes concernées par l'homoparentalité.

Les mentalités évoluent

Il est probable que les familles homoparentales existent depuis longtemps, en tout cas on peut constater que leur visibilité croît depuis des années de manière exponentielle. Et en particulier, on peut le vérifier, avec le nombre d'adhérents de l'APGL, puisque cette association est devenue de plus en plus visible. Du fait de la visibilité de l'homoparentalité. A chaque fois que l'on a parlé d'homoparentalité dans les médias, l'APGL n'était pas très loin. Ce qui a contribué à augmenter le nombre d'adhérents. L'association est née en 86, et jusqu'en 95 elle ne comptait que quelques dizaines d'adhérents. En 97 elle en comptait 300, et à partir de cette date il a eut une évolution très importante et très rapide. C'est ainsi qu'entre 97 et 2001 nous sommes passés de 300 à 1400 adhérents. Et on peut lier cette évolution au débat sur le PACS qui tout en éloignant le spectre de la filiation et de l'homoparentalité n'a fait qu'en parler. L'autre raison est une évolution des mentalités dans l'ensemble de la société, et chez les gays et les lesbiennes qui ne considèrent plus que le fait d'être homosexuel signifie renoncer à fonder une famille. Il y a vingt ou trente ans quand quelqu'un se disait qu'il était homo, il se disait qu'il ne pourrait pas transmettre la vie, fonder une famille. Actuellement ce n'est plus le cas et on voit arriver à l'accueil des gens, parfois très jeunes (entre 20 et 25 ans) qui disent vouloir, plus tard, des enfants et qui viennent nous voir pour savoir comment ça se passe, pour connaître l'association. Il y a vraiment une évolution des mentalités parmi les gays et les lesbiennes, et pas seulement dans la société autour de nous

Tout à l'heure j'ai donné la définition du terme "homoparentalité", mais on voit bien que sous cette définition, il existe une extrême diversité de formes familiales. De même que dans la société il y a une grande diversité de formes familiales, ce qui n'était pas le cas il y a une cinquantaine d'années où la forme traditionnelle avait seule cours. Actuellement, même si la famille traditionnelle (père, mère et enfants) prédomine encore, il existe en parallèle une grande diversité, allant des familles monoparentales adoptantes, recomposées. Toutes ces familles existent, ont droit de cité, et sont maintenant reconnues comme faisant partie du paysage familial.

Pour les familles bi-parentales

Les familles homoparentales n'échappent pas à la diversité et à la pluralité. Si on n'essaie pas de définir la famille comme le fait l'UNAF ou d'autres institutions (à savoir un père, une mère et des enfants), mais de considérer l'ensemble qui se passe autour des enfants. De la sorte, on peut classer toutes les familles (homos comme hétéros) en deux grandes catégories : les familles à deux parents ou moins, et les familles multiparentales. Les familles homos se retrouvent dans ce schéma. Si on prend la diversité des familles contemporaines, nous avons les familles recomposées dans les familles multiparentales. D'une certaine manière, on peut considérer que les familles adoptives sont des familles multiparentales, si on considère qu'on prend les parents de naissance comme existant et les parents adoptifs se rajoutant dans une certaine conception de l'adoption. Mais ce n'est la conception habituelle de l'adoption plénière. Si on considère les familles d'accueil, un enfant dans une telle famille est un enfant dans une famille multiparentale car il a ses parents de naissance plus ses parents d'accueil. Le point commun des familles bi-parentales homosexuelles est que, contrairement aux familles biparentales hétéros, si elles sont effectivement composées de deux parents, de deux adultes qui se conduisent comme des parents, des personnes qui sont considérées par les enfants comme des parents, la loi et la société ne les considère pas comme tel. C'est ainsi que un seul des deux a un statut de parent légal. Ces familles sont constituées de plusieurs manières. Comme l'adoption, le recours à l'insémination artificielle de donneur inconnu, le recours à un donneur connu ou à une maternité pour autrui.

L'adoption

En France, l'adoption est possible pour un couple marié (donc hétéro) ou pour une personne célibataire. Aussi, en tant que personne vivant seule, vous pouvez demander un agrément pour avoir l'autorisation d'adopter par la suite. C'est le conseil général du département qui délivre l'agrément. La démarche suivante consistant à accueillir l'enfant, généralement par le biais de l'adoption internationale car en France il y a très peu d'enfants adoptables, et ils sont de préférence confiés à des couples (hétérosexuels) plutôt qu'à des célibataires.

Dans la plupart des départements, si une personne ne dissimule pas son homosexualité, elle a un refus d'agrément. Il y a peut-être deux ou trois départements qui considèrent les demandes des homosexuels de manière bienveillante, et qui procèdent alors aux enquêtes comme ils le feraient pour des hétéros, c'est à dire sans discrimination. Mais ces départements sont vraiment très peu. A l'exemple de Paris où il n'y a plus de discrimination. Toujours est-il que si dans votre dossier d'agrément il est indiqué que vous êtes pacsés ou que vous vivez avec une personne de même sexe, cela sera notifié dans l'enquête sociale et/ou le rapport psychologique. Et vous aurez alors bien du mal à adopter un enfant à l'international, car à l'heure actuelle il n'y a pas de pays qui accepte le dossier d'un homosexuel. Si dans certains départements français l'homophobie recule, elle ne recule pas dans le monde entier. Aussi je dis toujours aux adhérents qu'il faut savoir gérer la dissimulation à un moment ou à un autre. C'est vous-même qui assumez de dissimuler ou c'est le travailleur social qui rédige le rapport qui va accepter de ne pas mentionner votre homosexualité. Mais le fait de dissimuler son homosexualité crée des difficultés plus intimes, qui sont que si l'adoption était au départ un projet de couple, il devient le projet d'une seule personne qui banni le compagnon (ou la compagne), sans compter que les travailleurs sociaux qui procèdent aux différentes investigations non pas pour faire du contrôle social visant à éliminer les gens qui seraient inaptes à accueillir un enfant, mais ils le font aussi pour préparer les gens à l'adoption, pour les accompagner dans leur projet, pour leur faire toucher du doigt les difficultés qui risquent de se présenter, à préciser la place de chacun auprès de l'enfant à venir. Et quand on est en couple de même sexe et qu'on dissimule au travailleur social cette réalité, on ne prépare pas son projet d'adoption, on ne discute de la place qu'aura son compagnon (sa compagne) vis-à-vis de l'enfant. C'est une part de la discrimination.

L'insémination artificielle

Le recours à l'insémination artificielle de donneur inconnu pour les lesbiennes est une pratique qui a été interdite depuis la loi de bioéthique (en 1994). Cette méthode est donc désormais réservée aux couples hétérosexuels pas forcément mariés mais pouvant justifier de deux années de vie commune, et souffrant d'un problème de stérilité ou d'une maladie pouvant être transmise aux descendants. Et donc les femmes voulant recourir à cette méthode se rendent en Belgique, aux Pays Bas ou en Grande Bretagne, bref dans les pays où c'est autorisé. Et ce qui est amusant, c'est de comparer la procédure d'adoption et la procédure pour recourir à une IAD. Car quand les femmes se rendent en Belgique (en particulier), elles subissent quelques entretiens avec un psychologue, parfois avec le médecin qui va procéder à l'insémination, et au cours de cette procédure il est vérifié qu'il s'agit d'un couple stable, que les futurs grands parents sont au courant de l'homosexualité des futurs parents, de leur projet d'avoir un enfant et de la manière dont elles vont l'avoir. Il est donc vérifié que l'enfant va être accueilli dans un environnement qui est prêt à accueillir un enfant de cette manière. C'est ainsi que si deux femmes pacsées se rendent en Belgique, leur PACS est un plus pour obtenir une IAD. Les deux mêmes femmes se rendent au conseil général de leur département pour obtenir un agrément pour obtenir, c'est un moins.

Dans le cas d'un couple de lesbiennes qui ne veulent pas recourir à une IAD avec donneur inconnu, qui veulent pouvoir donner le nom du géniteur à leur enfant, elles ont recours à un ami ou une personne qui voudra bien les aider à mettre au monde un enfant mais sans s'impliquer en leur promettant de ne pas reconnaître l'enfant. C'est une situation qui en France est absolument périlleuse car la loi de bioéthique interdit toute convention passée avant la naissance de l'enfant. Il est donc interdit d'écrire que l'on promet de ne pas reconnaître son enfant. Cette déclaration n'est pas valable, elle ne peut pas être produite devant un juge. Ce qui fait que lorsque certaines femmes souhaitent

répondre à leur enfant à propos de l'identité de leur père, personnellement je leur déconseille de demander à un ami car celui-ci peut très bien, le jour de la naissance de l'enfant, voir se réveiller en lui une fibre paternelle, et il sera alors tout à fait en droit de reconnaître son enfant. D'ailleurs, assez paradoxalement n'importe qui peut reconnaître n'importe quel enfant, même si c'est faux. Si un enfant n'a que sa filiation maternelle, le voisin de pallier peut aller reconnaître l'enfant rien pour vous emmerder. Et encore plus si c'est le géniteur qui peut prouver sa filiation, et donc auquel on ne pourra pas opposer une quelconque contestation. Et donc les femmes qui veulent absolument un donneur dont l'identité est connue vont dans les pays où il est possible de connaître l'identité du donneur. Pays fort rares, il y a les Pays Bas et, je crois la Suède. Mais aux Pays-Bas, le donneur peut se rétracter, c'est à dire qu'à la majorité de l'enfant si celui-ci souhaite rencontrer ou du moins avoir l'identité du donneur, l'Etat demande à cette personne si elle toujours d'accords pour que son identité soit connue. En cas de refus, seul un juge peut trancher.

La mère porteuse

Le recours à la méthode de la mère porteuse (ou maternité pour autrui), est également interdite en France depuis 1994.

C'est non seulement interdit mais il y a un discours de réprobation énorme à ce sujet. Quelques hommes membres de l'association se tournent vers les Etats Unis afin d'avoir recours à une maternité pour autrui. Ils sont peu nombreux. C'est une démarche très compliquée, très difficile, très onéreuse! Il faut avoir un certain courage pour la mener à bien, vu le discours ambiant sur cette question.

Dans ce dernier cas de figure (comme dans celui de l'adoption) il y a un seul parent légal, l'autre n'ayant aucun statut. Si en Belgique on demande au couple de se présenter comme un couple, c'est à dire qu'un couple de femmes qui se présente et dont l'une dit qu'elle sera la mère quand sa compagne, de son côté n'a pas vraiment de projet parental propre, l'avis est négatif. Mais même si la compagne se conduit comme un parent, même si elle se sent parent à part entière, au niveau juridique elle n'a aucun statut parental. Et de fait, l'enfant n'est pas du tout protégé dans ses liens avec cette personne. Et si jamais le parent légal décide, un conseil de famille peut enlever l'enfant à la personne survivante. Même avec une tutelle testamentaire, même si des dispositions ont été prévues. L'enfant n'est pas du tout protégé, et n'a aucune garantie de rester avec la personne survivante qui l'a élevé. Et en cas de séparation, le parent légal a tous les droits d'emmener avec lui l'enfant et empêcher ce dernier de voir l'autre "parent". C'est le propre des familles bi-parentales.

Les familles multiparentales

Dans l'autre grande catégorie de familles, à savoir les familles à structure multiparentale, on trouve deux grandes variantes : les familles recomposées et les familles dites co-parentales. Dans ces deux cas de figure l'enfant est au centre d'une parentalité multiple, avec au centre un père et une mère.

Les familles recomposées

Il s'agit de personnes qui ont eu des enfants dans un contexte hétéro antérieur, puis ont

recomposé une famille avec un partenaire de même sexe. Les problèmes qui se posent alors sont souvent des problèmes liés à la séparation du couple hétérosexuel, les gays et les lesbiennes qui se séparent craignant de voir l'exercice de leur autorité parentale limitée. Actuellement il y a une loi qui essaie de faire en sorte que les deux parents (père et mère) puisse conserver des liens avec leurs enfants, et normalement l'orientation sexuelle n'est pas un critère de limitation de l'exercice de l'autorité parentale. D'autant plus qu'il y a eu une décision de la Cour européenne des droits de l'homme contre le Portugal qui avait refusé la garde de ses enfants à un homme au motif qu'il était gay. Et le Portugal a été condamné pour cette discrimination. Depuis il y a vraiment en Europe une interdiction de priver quelqu'un de ses droits parentaux à cause de son orientation sexuelle.

Mais malgré tout les décisions de justice sont prises par des magistrats qui sont plus ou moins homophobes. Et on a des décisions assez couramment du type : "monsieur pourra rencontrer ses enfants à condition qu'il ne les mette pas en présence de son compagnon" ou "Les enfants pourront résider principalement au domicile de madame, à condition qu'elle ne vivent pas avec sa compagne". De telles décisions ne se verraient pas pour une famille recomposée hétérosexuelle. On a d'autres décisions avec des petites connotations qui montrent que dans la tête des magistrats il y a amalgame entre homosexualité et risque de pédophilie. comme des remarque du style "dans la mesure où aucun geste suspect n'a été perçu, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que les enfants....". ce qui laisse sous-entendre, dans la tête du magistrat en question tout un tas de préjugés. Et couramment se produit, notamment chez les hommes, une telle peur de perdre la garde des enfants ou la possibilité de les voir, qu'ils reculent énormément le moment de révéler leur homosexualité et vivent une double vie. J'ai rencontré beaucoup de pères qui vivent les choses de cette manière. Et ensuite la question qui se pose c'est de savoir à quel moment il va être possible de le dire aux enfants, quel est l'âge idéal pour révéler à un enfant son homosexualité. Ce qui est tout à fait différent de la situation des familles homoparentales, où les parents étaient homo avant d'avoir des enfants.. Avoir des enfants puis se révéler homosexuel et vouloir vivre avec quelqu'un de même sexe est une situation fondamentalement différente de celle d'être dès le départ homosexuel et de fonder une famille.

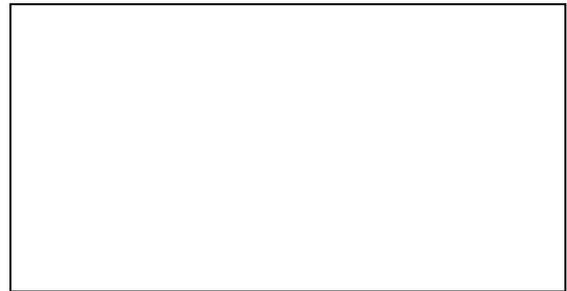
La co-parentalité

Autre cas de figure, situation apparemment franco-française, c'est la co-parentalité. Il s'agit en l'espèce d'élever ensemble alors que l'on a pas de vie commune. Ce qui correspond à la fois aux gens qui ont eu des enfants dans un cadre hétéro, puis qui se sont séparés mais qui continuent à être les parents de leurs enfants, et aux familles homoparentales qui se sont construites en co-parentalité, c'est-à-dire un gay et une lesbienne qui ensemble ont conçu un enfant tout en ne vivant pas ensemble puisque par définition leur vie affective, conjugale se trouve, l'un avec son compagnon, l'autre avec sa compagne. Bien évidemment il existe des variables. Il peut y avoir seulement deux parents, trois ou quatre. dans cette situation les enfants ont deux parents légaux (un père et une mère). D'ailleurs, assez paradoxalement, c'est la seule situation où la société ne met pas son grain de sel. Contrairement à une adoption ou une IAD. Et dans ce cas de figure, le compagnon du père et la compagne de la mère n'ont strictement aucun statut. C'est un peu comme les beaux-parents dans une famille recomposée, ça n'existe pas au regard du droit français. Ceci dit, la co-parentalité est une forme d'organisation familiale qui connaît bien des variantes. Vous avez des situations où les personnes qui prennent toutes les décisions et qui se considèrent comme étant vraiment les parents plus plus, sont les parents légaux (le père, la mère), les autres (le compagnon et la compagne) les accompagnant. C'est la situation qui donne priorité aux parents biologiques et légaux. Après, vous avez le cas où les parents qui comptent sont ceux qui élève l'enfant au quotidien. Et donc la **préséance** va être donné, par exemple, au couple de femmes car elles vivent au quotidien avec l'enfant quand le couple d'hommes ne le voit que de temps en temps.

Dans le premier cas de figure, la paire père/mère (je ne vais employer le terme de "couple", car il ne s'agit pas d'un couple) qui a la priorité, et il est très possible que la compagne ou le compagnon se sente exclu de la famille, et des décisions à prendre. De fait il peut y avoir des problèmes de couples à ce niveau. Dans l'autre situation, quand (par exemple) la mère légale va chercher à donner une place à sa compagne, il y a un gros risque que le père se sente mis à l'écart, qu'il ait le sentiment que toutes les décisions sont prises par les femmes, que lui finalement n'est qu'une partie congrue de l'affaire. Ceci pour dire que certes la parentalité ressemble beaucoup à quelque chose d'un peu plus traditionnel puisque les enfants ont une mère et un père, mais c'est une situation qui n'est pas exempt de risque. Soit pour les couples, soit pour la relation entre le père et la mère. Ce sont des situations pour lesquelles il faut beaucoup de réflexion, sans que pour autant les risques soient tout à fait exclus. A l'APGL nous avons quelques documents pour aider les gens à se poser les bonnes questions avant de se lancer dans un projet de co-parentalité.

Je disais tout à l'heure que c'était un phénomène plutôt franco-français, car on ne retrouve pas cela aux Etats-Unis et beaucoup moins au Canada. La co-parentalité comme on le voit sur ce graphique est pour les hommes à plus de 80%; ce qui est logique puisque pour devenir père ont très peu de moyens. Ils ont l'adoption et les mères porteuses.

C'est pour cela que 82% d'entre eux se tournent vers la co-parentalité. Mais évidemment quand on les interroge sur leurs motivations à choisir la co-parentalité, rares sont ceux qui disent qu'ils n'ont pas le choix. Hors on ne peut pas nier qu'ils n'ont pas le choix, il est une situation où tout leur est fermé. Mais ils disent qu'ils ne conçoivent pas d'avoir un enfant sans mère, qu'il est pour eux important que l'enfant ait une mère. Et il est vrai que le discours de la société sur ce plan est tellement fort que je conçois volontiers qu'on pense que l'intérêt de l'enfant est effectivement d'avoir un père et une mère. Près de 40% des lesbiennes optent pour la co-parentalité. Ce qui montrent que même en ayant le choix (car elles ont le choix d'aller en Belgique ou ailleurs), et qu'elles ont plus de facilité pour avoir un enfant que les hommes (qui doivent passer par la société ou par une femme). Elles aussi, quand on les interroge sur leur motivation, estiment qu'il faut que leur enfant ait un père.



Mais la différence entre les gays et les pères hétéros divorcés, si la co-parentalité se faisait avec des pères hétéros lambda, il y aurait à peu près autant de problème, mais là, le fait que se soit des pères gays, veut dire que ce sont des personnes qui ont un fort désir de paternité et d'assumer leur paternité. Ce n'est pas des gens qui ont envie d'être père un week-end sur deux et la moitié des vacances. La plupart du temps, ces hommes qui veulent être père rejoignent ce que l'on appelle les "les nouveaux pères", c'est-à-dire des gens qui veulent beaucoup s'impliquer dans l'éducation des enfants. Il me semble que dans les familles hétéros divorcées ou séparées, il y a un certain nombre d'hommes qui se contentent d'un week-end sur deux, et il n'y en a qu'un petit nombre d'entre eux qui se battent avec *Sos Papa* pour obtenir la résidence alternée. Alors que chez les gays, ils ont déjà passé toute une étape de leur vie à assumer le fait d'être gay, puis une autre étape à ne pas renoncer à être parent, à fonder une famille, et le jour où ils veulent être père ce n'est pas pour l'être à moitié, un week-end sur deux. D'où le risque de conflit aggravé. Car la motivation des mères qui se dirigent vers la co-parentalité c'est d'avoir leur enfant et un père pour celui-ci. Mais il n'est pas évident pour elle de réaliser à l'avance le poids, l'importance qu'aura ce père dans la situation familiale. Et à ce niveau réside la difficulté. C'est une évaluation un peu difficile de ce que cela donnera dans la réalité, l'implication des père et le désir des mères qu'il y ait un père. Ce désir que l'enfant ait un père n'est pas aussi fort que le désir d'implication d'être père. Et c'est vraiment de cette différence d'appréciation que vient la plupart des conflits. C'est pour cela qu'à l'APGL on rédige des documents, propose des groupes de parole.

Revoir le code la famille

Par ailleurs, il faut savoir que les parrains et les marraines n'existent pas au sens civil du terme, et que les grands parents du parent biologique Ces derniers ont plus de droits que les parents sociaux (la compagne et/ou le compagnon), en effet être le parrain ou la marraine d'un enfant ne donne aucun statut légal et les grands parents (du parent biologique) peuvent en cas de décès de ce dernier demander la garde de l'enfant au détriment du parent survivant (la compagne ou le compagnon du parent biologique décédé). Ces deux cas de figures, entre autres, font que nous demandons (à l'APGL) des changements, notamment une réforme du droit de la famille qui permette l'adoption par le second parent. C'est-à-dire la possibilité pour le parent social (le compagnon et/ou la compagne) d'adopter l'enfant de son compagnon ou de sa compagne (le père ou la mère).

L'engagement plutôt que le biologique

Ces propositions reposent sur une chose : faire en sorte

que le droit de la famille ne repose plus sur la nature, sur le biologique, ou en tout cas ne repose plus uniquement sur le biologique, mais repose d'abord sur l'engagement parental et la responsabilité. A l'heure actuelle, le droit de la famille repose sur le biologique et sur l'engagement parental, mais le biologique est opposable à l'engagement parental. C'est à dire que si un homme reconnaît son enfant, il fait un acte d'engagement parental (et c'est cela qui fait de lui un parent), mais si demain quelqu'un vient contester sa paternité biologique, le biologique peut s'opposer à la déclaration d'engagement parental. Autre cas de figure : le mariage fait de vous à l'avance le père des enfants qui naîtront dans le cadre de cette union, il s'agit, là encore, d'un engagement parental. Mais si vous découvrez que vous n'êtes pas le père biologique des enfants de votre épouse, vous pouvez contester votre paternité et déshabiller vos enfants de leur filiation. Ce qui veut dire que le biologique est plus fort que l'engagement parental. Aussi nous proposons qu'à partir du moment où on s'engage vis-à-vis d'un enfant, quelque soient les aléas de la vie d'adulte (des hommes reconnaissent les enfants d'une femme avec qui ils s'installent puis quelques années plus tard ils les quittent et disent que les enfants qu'ils avaient alors reconnu ne sont pas vraiment les leurs, et les enfants qui s'appelaient machin ne s'appellent plus ainsi), prime l'engagement parental. Et donc nous proposons que les enfants puissent savoir de qui ils sont nés, car cela leur appartient, c'est leur histoire, et qu'il puissent être les enfants de ceux et celles qui s'engagent à être leur parents. Il peut s'agir de ceux qui les ont fait naître, ou d'autres personnes. Y compris des personnes de même sexe. Du coup, si on arrive à séparer le biologique du juridique, un enfant peut avoir une filiation de deux personnes de même sexe. Les géniteurs peuvent être les parents, ceux qui s'engagent à être les parents, mais ils peuvent très bien ne pas être ceux-là. Aussi nous proposons que l'enfant ait un livret de famille (qui lui appartiendrait) sur lequel figurerait tous les éléments qui le concerne, un livret sur lequel serait donc marqué "Je suis né de monsieur et madame machin", "Je suis fils de telle et telle personne (qui peuvent être monsieur et madame machin ou monsieur et monsieur truc et madame et madame bidule), et "Je suis élevé par machin, truc ou bidule". Dans les familles traditionnelles, pour les trois rubriques se sont les mêmes personnes, mais dans toutes les familles qui composent la société, "être élevé par" n'est pas nécessairement la même chose qu'"être né de" et "être fils de". Et "élevé par" pourrait comprendre, en plus des parents qui se sont engagés à être parents, les beaux-parents, les co-parents, les parents sociaux. Et pour cela, nous demandons la possibilité de l'adoption simple. Forme d'adoption qui se rajoute à la filiation de base.

Si on prend le cas de familles bi-parentales, on est d'accords qu'il n'y a pas trop de problèmes, contrairement aux familles à plus de deux parents. Et dans ce cas, il est vrai qu'il va falloir instituer une hiérarchie (et là je ne parle pas de la position de l'APGL car nous n'avons pas encore déterminé de position précise, j'exprime un avis personnel). Aussi, dans ce fameux livret de l'enfant, figure "né de" et "fils de", et à cette dernière rubrique est inscrit les noms des deux personnes qui se sont engagés à être les parents, et ensuite il y les parents adoptifs supplémentaires. Et bien, les supplémentaires vont conserver des liens avec l'enfant que dans le temps apparait. Bref, les deux parents juridiques se séparent, l'enfant a une résidence alternée allant chez l'un et l'autre de ses parents (Michel et Alain), et Michel qui était avec Dominique se sépare, et bien Dominique verra l'enfant dans le temps qui était partie à Michel. On ne va séparer l'enfant en quatre petits bouts égaux, on ne va pas le saucissonner. Il y aura donc, nécessairement, une hiérarchie entre les parents.

La question des mères porteuses

A ce propos, nous plaçons

pour une réouverture du débat, que l'on puisse au moins en rediscuter. Mais il est vrai qu'à terme nous aimerions pouvoir encadrer cette pratique. Car le fait que cela soit totalement interdit favorise la marchandisation et l'augmentation de pratique qui ne sont pas nécessairement celles des gays et des lesbiennes en France, mais dans le monde entier. Etant donné qu'il y a un marché aux Etats-Unis et que c'est là-bas que cela se passe, ça peut donner lieu à n'importe quoi, alors que si c'était encadré très rigoureusement par la loi comme ça l'est pour l'adoption (après tout l'adoption est aussi une pratique qui pourrait complètement sombrer dans la marchandisation et dans des choses absolument monstrueuses) pourrait limiter les dégâts. Le fait d'interdire totalement une pratique ne résout pas le problème. Il faut ouvrir le débat pour, déjà, savoir ce qui est à réprover, ce contre quoi on se situe, ce qu'ont veut interdire et ce qu'ont veut permettre. D'autre part, je suis mère adoptive et mes enfants se posent des questions avec l'abandon. Ils ont été fait puis abandonnés. Et j'ai beau leur dire que leur mère naturelle a fait un beau geste d'essayer de leur trouver une autre famille, que c'était pour elle un sacrifice. Mais pour un enfant né d'une mère porteuse, ce n'est pas du tout le même vécu. Ce n'est pas le même abandon. Car dans le cas d'une mère porteuse, l'enfant est conçu pour être donné. Je ne dit pas que c'est plus positif que l'adoption, mais si on regarde du point de vue de l'enfant c'est quelque chose qui est plus facile à assumer. Ceci dit, cette histoire de mère porteuse ou d'adoption et les réticences qui y sont liées montrent que nous avons encore trop tendance à lier le fait d'être parent au biologique. Mais ce n'est pas parce qu'on a accouché que l'on est nécessairement mère. Dans le cas d'un don de sperme, on a plus de facilité à dire que ce n'est pas le fait d'avoir donné du sperme qui fait de vous un père. Et ce n'est pas le fait d'avoir porté un enfant qui fait de la femme une mère. Cela fait de vous la femme qui a porté l'enfant.

HISTOIRE de L'HOMOPHOBIE en EUROPE

Florence TAMAGNE : Je suis heureuse de pouvoir vous présenter quelques pistes de réflexion sur l'histoire de l'homophobie et de la lesbophilie, puisque je vais essayer de revenir sur ces deux notions. Le terme "homophobie" est d'un usage récent. Le dictionnaire engagé par Louis Georges est paru en France un peu comme un travail novateur. Le terme "homophobie" remonte aux années 70, aux États-Unis et aux années 90 en France. Nous avons donc une impression d'un phénomène que l'on découvrirait et il est évident pourtant que les manifestations de l'homophobie sont très anciennes.

Ce rejet de l'homosexuel ou de la lesbienne a parfois été pensé comme irrationnel. Et je voudrais montrer qu'au contraire c'est un rejet qui a pu être culturellement justifié par la tradition judéo-chrétienne qui par exemple associe l'homosexualité au crime de sodomie (j'y reviendrai). La destruction de Sodome et de Gomorre vient à l'esprit assez rapidement. L'homophobie fut également justifiée par l'anthropologie qui qualifiait l'homosexualité de contraire à l'ordre naturel. Également par la médecine, la psychiatrie, en affirmant que l'homosexuel est un dégénéré, un asocial. Et aussi (on y pense moins) par les idéologies politiques. Ainsi pour le nazisme l'homosexualité est un crime contre la race, quand pour les staliniens, elle est une perversion fasciste. Néanmoins ce rejet que l'on peut envisager comme global n'en comporte pas moins des variations très importantes. Variations du point de vue des personnes parce que le rejet de l'homosexuel, le rejet de la lesbienne ou celui du transgenre ne se confondent pas. Des variations également de formes et de degrés. Cela peut aller du mépris amusé à l'insulte, et jusqu'à l'agression physique et la persécution organisée.

Trois axes de réflexion :

- D'abord, toutes les cultures ne disposent pas d'un concept qui identifie l'homosexualité en tant que telle, ni même d'une catégorie distincte. Et donc, ce que nous allons appeler homophobie dépend, en partie, des représentations que l'on se fait de l'homosexualité.
- Ensuite je voudrais revenir sur la variable de genre, et notamment montrer que bien souvent, jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle que celle-ci, plus que l'orientation sexuelle en tant que telle peut être essentielle à la construction des stéréotypes homophobes. C'est-à-dire que l'homophobie ou la lesbophilie dépend des jugements qui sont portés sur ce qui est masculin ou féminin, sur des pratiques jugées actives ou passives. Parfois, ce sont des représentations qui construisent les stéréotypes plus que l'orientation sexuelle.
- Et enfin, l'idée que le contexte historique, le contexte de crise économique, politique ou sociale, c'est-à-dire des facteurs qui sont extérieurs aux homosexuels peuvent se révéler essentiels dans l'exacerbation du discours et des manifestations homophobes.

Une définition floue de l'homosexuel

Premièrement, il faut avoir présent à l'esprit que toutes les cultures ne disposent pas d'une catégories "homosexuels". C'est ainsi que dans la Grèce antique la pédérastie est définie de manière très restrictive, dans un cadre initiatique, pédagogique. Et les amours masculines sont célébrées dans l'art, la littérature comme la plus haute forme d'amour. C'est néanmoins un cadre assez restreint car un adulte,, s'il est libre, n'est pas supposé avoir une conduite passive ou avoir des activités sexuelles considérées comme déshonorantes. Il y a donc des limites, c'est quelque chose de tout à fait encadré. Dans la Rome antique, autre société patriarcale marquée par la valorisation de la virilité et la soumission de la femme, là aussi, l'homme libre ne doit pas avoir des pratiques sexuelles passives. Dans la tradition chrétienne, on retrouve en partie ces accusations qui portent sur l'efféminement de l'homme. Le sodomite est souvent associé à la femme dans ce qu'on considère comme son incapacité à contrôler ses pulsions charnelles. Et ce qui est intéressant c'est d'une part que le sodomite est représenté comme niant les différences entre les sexes, et par là même remet en cause l'ordre divin, et en même temps il se livre à des pratiques sexuelles non procréatives, mettant ainsi en danger l'ordre social.

Vous avez donc les deux points forts, mais malgré tout le crime que l'on appelle contre-nature reste assez vague. Dans les textes on parle de paresse, d'orgueil, d'ivrognerie. plus généralement de mollesse. Ce qui est intéressant c'est que finalement le sodomite et l'homosexuel ne se confondent pas, l'idée que l'on peut se faire du sodomite n'est pas celle de l'homosexuel en tant que telle. La sodomie est une pratique qui peut renvoyer à des pratiques homosexuelles mais aussi hétérosexuelles, et même bestiales. Celui que l'on qualifie de sodomite est celui qui remet en cause plus généralement l'ordre social. Il peut, à ce titre, être accusé d'hérésie ou de trahison. Il n'y a donc pas, loin de là, recouvrement entre l'homosexuel et le sodomite.

On peut immédiatement spécifier que l'homosexualité féminine, par contre, n'apparaît quasiment pas dans les textes religieux ou les lois civiles. Ce qui ne signifie pas une plus grande tolérance à l'égard des lesbiennes. Par contre on constate, et c'est quelque chose que l'on retrouvera de manière récurrente, c'est que c'est justement la rareté même des représentations de l'homosexualité féminine qui induit le processus de rejet en empêchant toute reconnaissance. A l'exception de la femme travestie, celle qui s'habille en homme, et qui peut (mais ce n'est pas obligé) avoir des pratiques homosexuelles. Celle-là est souvent visée par la loi, car en endossant le costume masculin elle semble réclamer des privilèges masculins. Et c'est la question du pouvoir de l'homme sur la femme qui joue, bien plus que celle de l'orientation sexuelle. Et on pourrait faire le lien avec les accusations de lesbianisme portées à l'encontre de certaines femmes de pouvoir, comme Catherine de Suède, Marie Antoinette. Ici l'accusation de lesbianisme renvoie à une position d'autorité de la femme, elle met en péril un certain ordre social.

Cette imprécision des définitions, de manière générale, explique qu'à l'époque moderne (en tout cas) les représentations de l'homosexualité (même si le terme est impropre) recouvrent en fait à la fois celle de la bisexualité et celle du travestissement sans qu'il soit toujours possible de les distinguer. Là encore la question de genre est déterminante. On peut notamment prendre un exemple assez parlant : on a vu que les relations contre nature sont criminalisées, le crime de sodomie est puni par la loi, mais on constate que dans l'aristocratie certaines pratiques bisexuelles peuvent être tout à fait tolérées à condition qu'elles s'inscrivent, justement, dans une stricte définition des rôles. C'est à dire que l'aristocrate, le maître peut avoir des partenaires masculins ou féminins, à condition que le partenaire masculin adopte un rôle féminin. Soit par son apparence physique, soit par son statut social. Il sera le jeune page, le valet, le domestique qui ne se place pas dans une situation d'égalité avec son maître et qui endosse un rôle féminin. C'est un assez bon exemple qui permet de voir les variations de ces représentations homosexuelles.

A partir de quand peut-on parler d'homosexualité ?

C'est un sujet qui aujourd'hui encore est très débattu, on ne peut pas faire une rupture claire. En tout cas on peut dire que c'est au 18^{ème} siècle que s'amorce le tournant, et que l'on commence à voir émerger une conscience spécifique de l'homosexualité, et donc où on pourrait commencer à parler d'homophobie en tant que telle. Avant, cela semble difficile. C'est également la période à laquelle Foucault se réfère quand il parle de la spécification de l'homosexuel, qui correspond à l'émergence de ce que l'on appellerait aujourd'hui une subculture homosexuelle dans les grandes villes (comme à Paris avec ses assemblées de sodomites) qui en fait sont des regroupements secrets avec des codes d'hommes souvent issus de milieux populaires, qui vont souvent se travestir, mais qui bénéficient, bien que très surveillés par la police, d'une certaine visibilité. Et d'une transformation de la famille, de la famille bourgeoise, de la morale bourgeoise, avec un accent qui est mis davantage sur le couple, sur l'amour conjugal, sur la monogamie, l'amour des enfants. Bref une morale bourgeoise qui rend la bisexualité beaucoup plus difficile à justifier. Finalement l'émergence de stéréotypes homophobes peut être comprise, à mon sens, comme un moyen de repérer les déviants au sein de la société. C'est-à-dire qu'une fois le sodomite identifié par un ensemble de codes ou de signes, la société semble libérée de tous dangers de contagion mais aussi de tous liens homo érotiques possibles. La société devient claire, elle est visible. C'est en tout cas une des explications aux stéréotypes qui vont se cristalliser véritablement dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle autour des figures de l'homosexuel et de la lesbienne.

Dans les deux cas nous avons un double système de contrôle, avec d'une part les médecins (dont le rôle est sans doute essentiel), et d'autre part les juges. Les médecins étant chargés de classer, d'identifier, voir (dans certains cas) de guérir les déviants, les juges étant chargés de les réprimer, de les circonscrire, mais à des degrés différents en ce qui concerne les homosexuels masculins et les lesbiennes.

Il y a également des différences entre les pays. En la matière on distingue le modèle que l'on pourrait appeler français avec la dépénalisation de l'homosexualité qui survient très tôt (en 1791, dès la Révolution française). Il n'y a pas de loi qui réprime l'homosexualité masculine et féminine. Ce qui ne veut pas dire que toutes les conduites soient possibles et reconnues. Vous pouvez être arrêté pour attentat à la pudeur. Les clubs qui vont devenir le cœur de la subculture homosexuelle parisienne autour de Montmartre et de Montparnasse sont l'objet d'une surveillance assidue de la police (il y a des rafles) mais c'est une situation relativement positive par rapport à ce qui se passe dans d'autres pays comme l'Allemagne ou l'Angleterre, où une législation spécifique contre l'homosexualité masculine (uniquement) se met en place, et prévoit des peines de prison relativement longues. A l'exemple du

cas d'oscar Wilde. Et à ce niveau on remarque que les statistiques judiciaires (allemandes ou britanniques) indiquent que les personnes qui sont susceptibles de faire l'objet d'une répression policière sont souvent des personnes issues des milieux populaires qui vont plutôt draguer dans les lieux public parce que justement elle n'ont pas d'espaces intimes, soit des personnes qui répondent à ce que l'on imaginait (notamment les policiers) à l'époque être les stéréotypes de l'inversion, c'est à dire des homosexuels efféminés. Il y a donc une population qui est plus à risque que d'autres, et qui fera l'objet d'une répression plus forte.

Et pour identifier ces personnes, c'est là que le médecin intervient. En liaison avec la structure judiciaire; C'est ainsi que l'un des premiers médecins à intervenir, et donc les travaux sont restés assez célèbres, est Ambroise **Pardieux** qui publie en 1857 "La *pédérastie*", après avoir observé avec un soin manique près de 200 homosexuels à la recherche des signes visibles de leur homosexualité. Et il en avait dressé une liste tout à fait effarante qui faisait de l'"homosexuel un monstre, faisant le lien entre la perversion psychique supposée et une difformité physique qui devait être apparente. Vous avez une espèce de portrait robot de l'homosexuel qui fait de lui un personnage marginal tout à fait à part, mais en même temps la plupart des homosexuels échappent par là même à la répression ou à l'identification parce que rares sont ceux qui ressemblent à ce portrait tout à fait terrible. Un autre facteur qui montre bien toute l'ambiguïté de ces stéréotypes, c'est que ces théories médicales sont très nombreuses, très complexes, et dans certains cas totalement contradictoires. Elles offrent donc un certain espace de liberté, elles créent des images qui vont s'ancrer dans l'opinion publique, qui vont être diffusées par la presse, qui vont être souvent très néfastes, très nuisibles, mais leur complexité même les rends très difficilement utilisables. Vous allez donc avoir celles qui ont sans doute le plus d'influence, on peut penser à toutes les théories de la dégénérescence où l'homosexuel est un pervers, un névrosé et la lesbienne une hystérique. Ces théories vont avoir une influence certaine. Vous avez également des théories qui auront plus résonances chez les lesbiennes et les homosexuels mêmes, à l'exemple des théories développées par le sexologue et militant allemand **Magnus Hirschfeld** qui parlent d'un troisième sexe, de l'homosexuel comme ayant une âme de femme prisonnière dans un corps d'homme, théories qui renverraient aujourd'hui plus à la transsexualité qu'à l'homosexualité. Et enfin nous trouvons la psychanalyse. Rappelons à ce niveau qu'au départ Freud réfute l'idée de dégénérescence et qu'au contraire il met en avant l'idée d'une bisexualité originelle de l'être humain. Ses théories ont pu paraître libératrices à certains homosexuels (comme Gide) mais sa définition de l'homosexualité comme blocage au stade infantile pouvait difficilement être tenue pour valorisante. D'autant plus que les vulgarisateurs de Freud vont par la suite durcir cette position et justement contribuer à renforcer les stéréotypes.

Et les lesbiennes ?

Et l'on constate que tous ces travaux, très majoritairement, porte sur l'homosexualité masculine. Et beaucoup moins sur l'homosexualité féminine. Si les travaux sur le lesbianisme sont rares, d'une part parce que les médecins rencontrent assez peu de cas et que ceux qu'ils leur sont rapportés sont généralement ceux de jeunes lesbiennes qui ont été amené chez les médecin par leur famille car elles ne voulait pas se marier, ne répondant pas ainsi aux volontés familiales (donc des témoignages biaisés), ou encore des témoignages de jeunes femmes avec maladies et qui souffrent de symptôme qui n'ont pas grand chose à voir avec l'homosexualité mais qui seront mis en parallèle, et qui vont permettre la construction de théories là encore tout à fait curieuse. Il faut noter que certains médecins refusent même d'envisager l'existence de l'homosexualité féminine. et cela pendant très longtemps. En fait, ce qui domine comme image de la lesbienne c'est l'idée de l'invertie congénitale. C'est-à-dire de la lesbienne masculine dont le psychisme, le physique, toutes les caractéristiques seraient, à des degrés différents, celles d'un homme. Avec une différence qui est faite (notamment par la sociologie britannique **Haylocke**) entre celles qu'il appelle les vraies lesbiennes et celles qui les pseudo lesbienne, ces dernières étant des femmes qui ont été séduite par de vraies lesbiennes. Avec toujours cette idée que l'homosexualité est contagieuse. Et ce qui est également intéressant car c'est récurrent du discours lesbophobe, l'idée que ces femmes qui ont été séduites l'on été car elles ne sont pas assez séduisantes pour attirer l'attention d'un homme. Nous avons soit cette espèce de rebus ou des femmes qui sont très marginales. Et c'est ainsi que l'on va décrire le lesbianisme chez les prostituées, les prisonnières et autres populations déjà marginalisées. Par contre, pour tout ce qui concernerait les femmes de milieu bourgeois, il n'y a pas d'image de la lesbienne, il n'y a pas de modèle lesbien accessible. Sauf à travers la littérature. Et des modèles qui sont eux-mêmes créés par des hommes.

On a donc une absence de visibilité des lesbiennes. Et l'on peut noter que la société, notamment celle de la première moitié du 20^{ème} siècle renvoie à la jeune lesbienne un modèle unique, celui véritablement de l'amour hétérosexuel et du mariage. Aussi il y a une spécificité du discours lesbophobe en tant que tel, un discours qui ne peut pas être confondu avec un discours homophobe, même si il y a des points de rencontre. D'abord, le rejet de la lesbienne s'inscrit dans un double contexte : celui du rejet de l'autre (la lesbienne comme l'homosexuel, le transsexuel, l'étranger) qui est considéré comme différent et donc rejeté comme tel, et également un rejet spécifique du désir lesbien en tant qu'expression d'une sexualité féminine autonome. Et c'est quelque chose qui est tout à fait essentiel, c'est-à-dire le désir lesbien comme menace pour la communauté nationale, comme défi à la norme, comme remise en cause de l'ordre patriarcal. Et là, pour montrer qu'il s'agit de définition en construction, je reprendrais trois définition de la lesbophobie qui ont été données par des auteurs, et qui à mon sens se complètent :

- Daniel Borrillo, dans son "*Que sais-je ?*" sur l'homophobie précise que la lesbophobie est une forme spécifique de l'homophobie qui ajoute à une discrimination sexuelle une discrimination de genre. Ainsi, le discours lesbophobe a la particularité de cumuler stéréotypes homophobes et stéréotypes sexistes. La lesbienne est donc discriminée en tant qu'homosexuelle et en tant que femme. Et à ce titre elle peut subir l'ostracisme des homosexuels masculins comme celui des femmes hétérosexuelles.
- La *Coordination Lesbienne Nationale* dans son dossier sur la lesbophobie en France définit, pour sa part, la lesbophobie comme une des formes de la xénophobie; et je trouve que c'est également intéressant de faire ce lien avec l'étranger, toujours le rejet de l'autre, et également sur l'invisibilisation de la culture lesbienne, sous culture qui n'arrive pas à s'imposer.
- Marie Joe Bonnet dans "*Qu'est ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*" donne une définition politique de la lesbophilie en ce sens qu'elle affirme que celle-ci est une agression sociale de type phallocratique visant les femmes qui désirent les femmes, que la lesbophobie est donc la résistance du patriarcat à reconnaître l'amour entre femme.

La dimension politique de la lesbophilie

Pour la lesbophobie il y a la peur de la femme indépendante, de son émancipation, et si on regarde la période de la première moitié du 20^{ème} siècle on voit que les discours lesbophobes quand ils sont véritablement très présents, quand on peut les retrouver à travers la presse, la littérature, c'est à des moments tout à fait particulier. Notamment au lendemain de la première guerre mondiale, quand certains pays belligérant (la France et l'Angleterre notamment) se retrouvent dans une situation démographique difficile avec ce que la presse de l'époque appelle un "excédent de femme" et avec également une remise en cause des rôles traditionnels, la femme qui a eut l'occasion de s'affirmer pendant la guerre en travaillant dans les industries de guerre ou jouer un rôle comme ambulancière dans certaines sections civiles, cette période est donc marquée par une volonté de retour à l'ordre, à ce que la presse appelle le retour à la normale. Et c'est à ce moment-là que nous allons avoir un discours lesbophobe beaucoup plus évident, beaucoup plus prégnant, notamment parce que dans les années 20 en particulier l'image de la lesbienne va tendre à se confondre à une image, elle, très visible de la garçonne. Celle-ci n'est pas forcément lesbienne, mais donne l'image d'une jeune femme masculine, indépendante, émancipée.

Et les signes du lesbianisme et ceux de la femme indépendante se croisent et peuvent laisser croire (en tout cas, on veut laisser croire) à une contagion. Et à ce niveau il est très intéressant d'observer les caricatures qui sont alors publiées dans la presse, caricatures qui jouent justement sur cette double interprétation et qui laissent entendre que le pays va vers la dépopulation, vers la confusion des genres. En Angleterre on a une situation plus exacerbée avec une campagne assez célèbre lancée contre "*Le puit de solitude*" de la romancière lesbienne **ratif Aulde**, livre qui sera interdit. Cet ouvrage sert un peu de point d'ancrage au discours lesbophobe. On peut noter quand même, et cela me paraît très parlant, que malgré la tentative de criminaliser le lesbianisme durant les années 20 en Angleterre, le projet de loi n'aboutit pas car, et on le voit dans les débats, certains ont peur, en faisant une loi, d'informer les femmes ignorantes de l'existence de telles pratiques et donc au final de susciter le désir lesbien. Désir qui constitue à leurs yeux le pire danger. Et finalement ils s'en remettent à la base même de la société, c'est-à-dire l'ordre familial, l'ordre social pour maintenir les femmes dans le droit chemin. Parmi d'autres accusations qui sont liées au contexte historique, j'ai mentionné la question de la dépopulation qui est sans doute une des plus prégnantes. On la retrouve dans la France de la fin du 19^{ème} siècle (durant les années 1870, après la défaite contre la Prusse, après le désastre de la Commune, la perte de l'Alsace-Lorraine) on a cette angoisse face au déclin de la natalité, et l'homosexuel peut être mis en avant, dans certains discours, comme contribuant à cette population. Et d'autant plus que les écrits médicaux associent bien souvent homosexualité, masturbation et narcissisme,

La dimension politique de l'homophobie

Mais un autre problème qui est lié, et qui est tout à fait lisible encore de nos jours c'est la confusion qui peut être faite entre homosexualité et pédophilie. Le rapport à l'enfant, que l'on va retrouver de manière très fréquente, est l'accusation elle aussi récurrente dans les dossiers de presse et judiciaire de l'homosexuel comme corrupteur de la jeunesse. Et donc, on retrouve cette idée de contagion, mais l'idée va véritablement trouver sa résonance maximale en France, sous le régime de Vichy en 1942 avec une loi qui introduit une discrimination entre les actes dits contre-nature commis avec des mineurs de moins de 21 ans. Loi qui introduit donc une discrimination sur l'âge de la majorité sexuelle entre homosexuels et hétérosexuels. Et l'on peut rappeler que cette législation sera maintenue en l'état après la seconde guerre mondiale, dans un contexte qui sera encore de défense des valeurs familiales et de protection de la jeunesse.

Un autre point que l'on peut mentionner et qui mériterait des développements très importants, c'est le fait que l'homosexuel est également défini en terme de classe. Ce à quoi on ne pense pas forcément. On remarque que chaque catégorie sociale, dans certains se renvoient l'accusation. C'est à dire que pour les classes populaires l'homosexualité est un vice d'esthète, d'intellectuel, d'aristocrate corrompu, alors que pour les milieux bourgeois, au contraire, l'homosexualité est le produit de l'urbanisation, de l'industrialisation des milieux populaires. Il peut donc y avoir une instrumentalisation de l'accusation d'homosexualité à des fins politiques. Et là on retrouve le thème de l'étranger (l'homosexuel c'est toujours l'autre) puisque l'homosexuel est celui qui n'appartient à votre classe sociale, à votre communauté, voir à votre pays. C'est ainsi que l'homosexuel au 16^{ème} siècle est le vice italien et au début du 20^{ème} la vice allemand (au nom de certains scandale qui eurent lieu dans l'armée allemande) quand à cette même époque la presse anglaise considère l'homosexualité comme un vice français..

Cette vision des choses va avoir des conséquences. Notamment pendant la première guerre mondiale, la suspicion porte sur les homosexuels français d'être des traîtres à la nation car, bien évidemment, ils sont susceptibles d'avoir des liens privilégiés avec l'ennemi. Et là encore on peut aller de remarques en remarques, d'autant que l'on retrouve cela sur le terrain politique. Ce qui me paraît tout à fait intéressant, c'est-à-dire que dans certains cas, certains hommes politiques vont être accusés d'être homosexuels, qu'ils le soient ou pas. L'important n'étant pas d'être ou pas homosexuel mais l'accusation qui est portée, accusation qui met en scène toutes sorte de connotations. A l'exemple de Léon Blum qui dans la presse notamment d'extrême droite va être caricaturé presque de façon systématique en femme, dans des positions souvent obscènes avec des partenaires politiques, Tout ceci crée aux yeux du public l'image d'un homme, esthète, très efféminé qui n'a aucun esprit de décision, soumis à ses partenaires, et qui dans certains cas entretient des rapports coupables avec d'autres pays.

Il faut également noter qu'à cette époque souvent l'homosexualité est liée au fait d'être communiste. Mais jusqu'en 1934 l'Union Soviétique dispose d'une législation très libérale vis-à-vis de l'homosexualité, le parti communiste est donc considéré comme plutôt favorable aux revendications homosexuelles (ce qui est beaucoup plus le cas en Allemagne qu'en France.) Et c'est ainsi que l'on va avoir toutes sortes d'inquiétudes à propos de liens possibles entre les homosexuels et les partis communistes. En France, nous avons des dossiers de surveillance qui sont établis, notamment dans les ports, autour de la question de la prostitution dans la marine. La prostitution des marins était un sujet assez connu et quoi créait toutes sortes d'inquiétudes dans les plus hautes instances. C'est ainsi que l'on retrouve des dossiers de surveillance intitulé "Etablissements fréquentés par des marins homosexuels et communistes". Ce qui est l'incarnation des pires fantasmes de la police. On peut se rappeler que durant les années 50, que ce soit aux Etats Unis ou en Grande Bretagne, on a retrouvé ce types de campagnes à la fois homophobe et anti-communiste, sous le **marcatysme** au Etats Unis et en Grande Bretagne avec l'affaire des espions de **Cambrige**. Avec toujours l'idée que l'homosexuel est un marginal dans une situation de trahison potentielle, que ce n'est pas quelqu'un de fiable et qu'il doit donc être surveillé.

Enfin, toutes ces images, toutes ces représentations trouvent leur point culminant dans l'Allemagne nazie où on va avoir le lien qui est fait par Hilmer entre homosexuel et étranger, et surtout entre homosexuel et juif, avec l'idée que l'homosexualité est une conséquence du mélange des races. Et l'homosexuel comme le juif est rejeté du côté du féminin, et là aussi cette variable de genre apparaît tout à fait importante. En même temps nous avons le côté instrumentalisation, où on voit bien à l'occasion de la nuit des longs couteaux où il s'agit d'éliminer Rhom (dont l'homosexualité était connue depuis très très longtemps), et c'est au moment où il devient un danger politique pour Hitler que son homosexualité est mise en avant pour l'éliminer; Les lesbiennes, pour leur part, vont rester là encore, en dehors du champ de la loi, et on choisit de ne pas criminaliser le lesbianisme pour des raisons à peu près identiques que celles que nous avons trouvées dans l'Angleterre démocratique des années 20, c'est-à-dire que l'on considère que la femme doit être soumise indépendamment de la loi. Ce qui ne veut pas dire que les lesbiennes vont échapper aux persécutions puisque les mouvements lesbiens seront interdits, que la subculture lesbienne sera détruite. Nous avons même des exemples de lesbiennes qui seront envoyées dans les camps de concentration, souvent sous d'autres accusations (asociales, communistes...). Il n'est pas anodin de noter que de nombreuses lesbiennes seront d'office placées dans les bordels des camps pour être livrées aux SS ou aux prisonniers comme un moyen de les soumettre.

En conclusion

J'arrête ici la mise en perspective historique et je passe à la parole à Louis Georges, mais je voudrais, pour conclure, que certains stéréotypes, ou certaines images qui peuvent paraître très lointaines souvent perdurent jusqu'à aujourd'hui, évidemment sous une forme modernisée, en partie transformée, adaptées aux goûts du jour, mais qui trouvent leur source de manière très ancienne. Au 19^{ème} siècle on parlait de franc-maçonnerie du vice pour désigner la subculture homosexuel quand aujourd'hui on, parle de lobby gay, on parlait de lesbiennes perverses, de femmes damnées, et aujourd'hui on retrouve parfois cette image dans l'industrie pornographique, on parlait de corrupteur de la jeunesse et alors qu'aujourd'hui certains discours sur l'homoparentalité continue de recycler ce type de stéréotype. Derrière ce qui peut apparaître, en partie, comme un catalogue de préjugé sur l'homosexualité il y a un discours homophobe qui peut être tout à fait intéressant à analyser comme, justement, révélateur de la société qui le produit.

Louis Georges TIN : Je vais rebondir sur ce que disait Florence à propos de la persistance de figures discursives qui se retrouvent aujourd'hui, mais sous une forme modernisée. Car c'est cette question de la modernisation des discours homophobes qui m'intéresse. Et je vais essayer de montrer comment le discours que nous entendons aujourd'hui obéit à une forme d'hystériorité.

Une nouvelle rhétorique homophobe ?

Autrefois la rhétorique homophobe était relativement pauvre. Certes elle disposait d'un vocabulaire assez abondant, mais sa syntaxe était beaucoup plus réduite. Elle se limitait à quelques injures ("sale pédé"...), ou à des anathèmes ("les lesbiennes sont des mal baisées"). Et donc la rhétorique homophobe n'excédait guère les limites d'une phrase, car celle-ci suffisait. Une fois prononcée, tout était dit, tout le monde était d'accord. Pour autant, cette rhétorique était efficace puisque sa concision était le signe de sa puissance supérieure. Hors depuis quelques décennies, cette rhétorique homophobe a dû se perfectionner. Et ce n'est pas qu'elle soit plus violente ou plus virulente qu'autrefois, mais plus sophistiquée. La syntaxe s'est étoffée, les concepts se sont affinés. Certes l'homophobie grossière demeure, mais nous avons dorénavant des procédures de discours plus subtiles. Cette sophistication s'explique par le fait que le discours homophobe qui jusqu'à présent se croyait unanime n'avait pas besoin de se justifier, hors à partir du moment où il est contesté politiquement par les associations gays et lesbiennes, il doit s'adapter à ceux qu'ils rencontrent face à lui. Ce qui fait que ce qui jusqu'à présent était évidence, transparence devient maintenant une opinion discutée, et donc discutable et discutée. Bien évidemment le discours homophobe n'a pas renoncé au pathos, à la brutalité, à l'irrationnel, comme le montre la publication de quelques-unes des lettres adressées à Noël Mamère à l'occasion du premier mariage homo. A ce niveau les continuités historiques sont importantes. Mais si cette rhétorique un peu ancienne demeure encore aujourd'hui, elle est modernisée et dispose d'habits neufs.

La rhétorique homophobe est un objet relativement difficile à circonscrire, d'abord parce que ce n'est pas un corpus linguistique stable comme le serait, par exemple, le discours chrétien, psychanalyste ou marxiste. Discours qui ont leur doctrine, les textes de référence, leur porte-parole officiel. Au contraire, le discours homophobe est marqué par la discrimination. Vous chercherez en vain un guide du bon savoir homophobe. Il n'y a pas de personne qui soit l'incarnation spécifique de l'homophobie, zen tout ça qui se présente comme telle. C'est une sorte de discours qui est dans l'air ambiant, qui n'est porté par personne de manière particulière, mais par tout le monde en général. C'est donc un discours extrêmement mouvant, bien plus que d'autres discours sociaux. Voilà pourquoi il constitue un objet à la fois important et difficile à circonscrire.

Savoir analyser cette rhétorique

Pour bien analyser une telle rhétorique,

on s'intéresse au contenu et à la forme. En ce qui concerne les contenus, ceux-ci sont extrêmement mouvants, Florence montrait bien que les contextes historiques changeaient les choses, c'est pourquoi il est presque vain de s'arrêter au seul contenu car nous avons des choses réversibles, contradictoires. Cela dit il est intéressant de noter que c'est un discours qui n'est pas figé, qui sait s'adapter. Par exemple, la scientificité à laquelle il prétend parfois répondre n'est pas exactement la même que celle qui était hier. Autrefois la rigueur du discours homophobe se fondait sur un discours éventuellement théologique mais surtout médical (jusqu'aux années 70), quand aujourd'hui on se réfère plus à une psychanalyse qui semble un peu plus euphémisée que la psychiatrie dure des époques précédentes, ou alors à l'anthropologie en parlant d'ordre symbolique qui c'est une version light de cette morale ancestrale. Aujourd'hui quand les gens qui relèvent des obédiences chrétiennes condamnent l'homosexualité, ils ne se réfèrent pas aux Lévitiques ou à Saint Paul. Christine Boutin cite plus volontiers les psychanalystes. Tony [Anatrella](#) (lui-même prêtre) se dit psychanalyste dans les sphères médiatiques car justement le discours ancien qui se réfère à la religion ou même à la médecine n'a pas aujourd'hui les caractères modernes qu'on attendrait. Il faut donc que le contenu soit modernisé, même s'il est toujours aussi incohérent.

Les stratégies de définition

Il s'agit d'une manière de définir ce qu'est l'homosexualité et d'en tirer des conséquences pratiques. Par exemple, la façon la plus simple est de se référer à l'étymologie. Et au nom de l'étymologie on va définir l'homosexualité comme l'amour du même. Ce qui semble assez anodin. Mais l'amour du même c'est du narcissisme, ce qui en soi n'est pas très grave, mais il implique un replis sur soi, c'est-à-dire un refus de l'altérité. Et c'est quelque chose que nous avons entendu pendant les débats sur le PACS. Notion tout à fait nouvelle, car rechercher dans le corpus homophobe cette notion du refus de l'altérité est absente. Cette notion de refus date d'il y a dix ans, et c'est une simple déclinaison du mot même "homosexualité".

L'intérêt de cette stratégie c'est qu'elle permet d'enfermer les individus dans une essence présumée, constituant une structure mentale absolue, invisible qui est pourtant un principe de vision et de division du monde social dans lequel on s'inscrit. La définition est finalement un mode de propagation rhétorique qui n'a pas de limite, parce qu'elle va au-delà de sa propre sphère. C'est ce que l'on appelle l'amalgame. C'est ainsi que la pédérastie qui semble un peu synonyme d'homosexualité, que la pédophilie, la perversion, la débauche, la stérilité, tout tombe dans l'escarcelle de ce procédé de définition, et voilà pourquoi cette confusion dans la terminologie trahit souvent moins la faiblesse que la force d'une rhétorique volontairement impertinente.

Les stratégies d'injonction

Celles-ci ne consistent pas à définir ce qu'est un homosexuel mais ce qu'il devrait être. C'est classiquement, par exemple, l'injonction à la virilité ou à la féminité. Et à ce niveau on retrouve la variable de genre dont nous parlait à l'instant Florence. C'est également l'injonction à la discrétion, à la chasteté, à la sublimation des désirs sexuels. Voilà tout ce que l'homosexuel (le gays et/ou la lesbienne) devrait être pour être conforme. Le bon homosexuel, c'est-à-dire celui qui répond à la définition qu'on lui propose ou du moins qu'on lui impose. Et de fait, ces injonctions sont intériorisées dès l'enfance, par tout le monde et pas seulement par les homosexuels. Et elles sont d'autant plus efficaces que les homosexuels constituent un groupe social discriminé de façon un peu différente de la plupart des autres groupes sociaux quand ils le sont.

Par exemple un noir qui vit dans un pays où le racisme d'exerce de manière extrêmement dure n'en demeure pas moins un noir qui a vécu dans une famille noire avec des parents qui peuvent plus ou moins le consoler des attaques du dehors et qui lui donnent un relatif sentiment de légitimité, en tout cas il s'est construit dans un climat familial qui lui donne un sentiment de relative légitimité, même si elle est précaire. Ce qui est évidemment très différents pour les jeunes gens ou les jeunes filles qui se découvrent une orientation sexuelle différente de celles des autres. Ils ont grandi dans une famille hétérosexuelle, l'exemple social (celui des parents, des amis, la télévision, les contes de fées...) les maintient dans un univers culturel qui les mettent en porte-à-faux par rapport à ce qu'ils sentent, ce qu'ils sont, en tout cas ce qu'il ne faut pas être. L'injonction qui faut être quelque chose est vraiment ressentie de manière beaucoup plus forte par un jeune homo qu'un jeune noir dans un pays raciste ou un Protestant dans un pays catholique.

La double injonction

Il existe des injonctions doubles ou verrouillage alternatif. Par exemple, l'injonction à la normalité est un argument assez classique, pourtant lors des débats sur le PACS (et aujourd'hui encore à propos du débat sur le mariage homosexuel) on a entendu une injonction opposée, une injonction à la subversion, avec des "pourquoi vouloir faire comme tout le monde?", "pourquoi vouloir se conformer à une norme hétérosexuelle?". bel exemple de verrouillage alternatif, si vous êtes différents, on vous demande d'être normaux, et si vous voulez être normal et faire comme tout le monde on vous demande d'être différent. En ce qui concerne la question de la parentalité, autrefois les homosexuels étaient définis comme des individus stériles (ce qui n'est pas), on leur reprochait d'être égoïste en ne participant pas à la dynamique générationnelle, à la reproduction de l'espèce, et aujourd'hui quand ils parlent de leur désir d'enfant on leur dit qu'ils sont égoïstes puisqu'il font passer leurs propres désirs avant ceux de l'enfant étant. Bref les homosexuels sont égoïstes, qu'ils veulent ou pas d'enfants. Autre exemple, plus classique, celui de la visibilité. Autrefois on demandait aux homosexuels d'être discrets, tout en leur disant que s'ils étaient discrets c'était bien parce qu'ils cachaient quelque chose. Si vous vivez au grand jour on vous demande d'être discret, si vous faite preuve de discrétion on soupçonne que vous n'êtes pas très net puisque vous ne vivez pas au grand jour.

Ces stratégies d'injonction double, ces verrouillages alternatifs sont des structures très efficaces dont on ne soupçonne pas forcément la puissance, principalement parce que ce n'est pas forcément au même moment que les gens vous disent les deux choses contraires. Ces injonctions sont dispersées dans le temps, dans l'espace. Essayer de trouver une ligne de conduite convenable à ces injonctions double c'est extrêmement difficile. Sur la question de la virilité et de la féminité c'est un peu la même chose. Par exemple, un homme efféminé va subir l'injonction de la virilité. En réponse il va faire du sport, essayer d'être un peu plus viril, mais les discours homophobe visent aussi la virilité des homosexuels, affirmant que celle-ci n'est pas naturelle, qu'elle est exagérée, artificielle. Il ne faut être efféminé mais également pas trop viril, car un homosexuel trop viril trouble les catégories car on ne peut pas le repérer, contrairement à la folle (que l'on finit par préférer) qui est plus facilement **cataloguable**. Contrairement à l'homosexuel viril qui peut se fondre dans la masse. Bref, si vous n'êtes pas suffisamment ou trop viril, ce n'est pas bon, et si vous êtes dans la masse ("monsieur tout le monde") c'est encore plus fâcheux

La culpabilisation

Cette autre stratégie homophobe fait que de peur d'être stigmatisé davantage, de nombreuses lesbiennes, de nombreux bis ou gays sont prêts à entendre sans rien dire les formules les plus violentes du corpus social. Et même parfois après un long travail de réflexion, un long travail sur soi (on a fait son coming-out, on est libéré) on se rend compte que ce sentiment de culpabilité demeure sous une forme atténuée qui rend les homosexuels particulièrement accessibles à la mauvaise conscience ou à l'auto censure ou à l'argument de l'effet pervers si caractéristique de la rhétorique réactionnaire, ou encore à l'argument du sacrifice.

On fait tout pour ne pas choquer. On a fait son coming-out et tout le monde que 'on est homosexuel mais on va venir avec son partenaire dans els lieux sociaux, afin de ne pas gêner les gens. C'est la stratégie de culpabilisation qui n'a pas trop besoin d'être dite. C'est tout le problème de l'homophobie intériorisée. L'intérêt de cette stratégie, il n'y a pas une personne (je le dis encore une fois) qui aurait un discours central de culpabilisation, mais c'est un discours social dans l'air du temps, partout, tout le temps qui fait que ceux qui sont directement concernés peuvent intérioriser car il n'y a personne à qui s'opposer.

Exclues, victimes d'intolérance, les personnes homosexuelles se laisseront facilement accusée d'exclusion et d'intolérance. C'est-à-dire que l'on oppose l'argument sans qu'elles songent à répondre, alors qu'elles sont a priori concernées. A l'exemple de l'argument du ghetto. Argument qui affirme que ce sont les homosexuels eux-mêmes qui sont des fascistes puisqu'ils sont dans le ghetto. Pourtant ceux qui sont dans les ghettos sont rarement ceux qui sont dans le champ des fascistes. Certes les homosexuels fréquentent ce qu'on veut bien appeler le ghetto, cependant le terme "ghetto" a en France un sens très précis contrairement au Canada où la charge péjorative du terme est moins forte, mais on refuse de considérer que précisément des gens qui vivent dans un lieu social qu'ils ont construit est surtout un lieu qui est le signe d'une nécessité sociale. Après tout, il est plus difficile d'aller avec son compagnon (ou sa compagne) dans une boîte hétéro que dans une boîte homo. En ce sens le ghetto répond à un climat social général plutôt défavorable, mais il n'empêche pas qu'on puisse utiliser l'argument du ghetto à l'encontre de ceux qui y sont, car c'est leur faute, c'est normal qu'ils y soient. C'est ainsi que des personnes qui luttent contre l'homophobie acceptent souvent de se laisser accuser d'attiser davantage l'homophobie, avec l'argument que lutter contre l'homophobie c'est l'attiser. Le bénéfice tactique de ces stratégies est remarquable puisqu'il fait que les personnes concernées s'excluent elles-mêmes du champ social, sans qu'on ait besoin de le leur dire.

Les stratégies de délégation

Le négationnisme

Souvent le discours homophobe se nie en tant que tel, "Je ne suis pas homophobe, mais..." est sans doute la phrase la plus connue de ce discours. Les maires du collectif contre le CUS avaient commencé leur texte par cette phrase, quand le reste de leur propos était stupéfiant d'homophobie. Dans sa forme la plus radicale, la dénégation apparaît dans le négationnisme historique qui a longtemps nié la réalité de la déportation homosexuelle. Le négationnisme, justement, refuse d'admettre les faits, ce qui fait que les homosexuels qui avaient été déportés pour cette raison n'ont pas été reconnus comme tel avant de longues années, et certains sont même passés des prisons nazies aux prisons de l'Allemagne libérée. Le négationnisme nie donc l'homophobie dont certaines personnes ont été victimes, et nie lui-même être homophobe puisque cette réalité n'a pas lieu d'être et que ce n'est pas être homophobe que de nier ce qui n'a pas eut lieu. Et donc le négationnisme nie les faits et se nie lui-même en tant que tel.

La minoration

Plus "soft" que le négationnisme, la minoration consiste à dire, non pas que les choses n'ont pas eut lieu mais qu'elles ne sont pas si grave qu'il y paraît. Par exemple les brimades dans les cours de récréation ne sont jamais que des jeux d'enfants (il faut bien que jeunesse se passe), où que les réformes politiques ne sont pas si prioritaires car cela fait 2 000 ans que nous attendons, nous pouvons donc attendre encore un peu. On minore le problème. Une certaine forme d'optimisme libéral, progressiste et même de gauche confine parfois à cette forme de dénégation. Bien sûr l'homosexualité est un peu discriminée, mais en même temps on voit bien qu'il y a 700 000 personnes à la *Gay Pride*, que tout va pour le mieux, et que d'ailleurs si on fait des choses un peu trop actives cela aura des effets pervers et qu'il faut mieux ne rien faire, bref on arrive facilement à l'apologie de la démobilité qui au final ne va pas dans le sens du combat.

L'accusation de communautarisme

Autre exemple de déconstruction rhétorique. la question du communautarisme. Il y a plusieurs thèmes dans la rhétorique homophobe, mais celui-là me paraît d'autant plus intéressant qu'il est plus complexe que d'autres. Le communautarisme, dont le contraire est l'universalisme, a été utilisé dans le débat social contre un certain nombre de groupes en France, et entre autres contre la communauté homosexuelle qui ne serait pas suffisamment universelle. Il faut noter que cet argument, sous cette forme de communautarisme, est relativement nouveau en France. C'est-à-dire qu'on ne le trouve presque pas avant 1989. Ce qui ne veut pas dire que cet argument n'est pas lié à d'autres rhétoriques antérieures, par exemple celle de la franc-maçonnerie du vice dont Florence parlait, mais le terme "communautarisme" n'existait pas et l'émergence de ce mot nouveau est l'indice d'une réalité modifiée, d'une structure peut-être ancienne mais mise au goût du jour. Donc l'argument est nouveau, on n'a pas parlé dans le Coran

ou la bible du communautarisme des sodomites, Et du point de vue géographique cet argument n'est absolument pas universel, mais très franco-français. Si dans beaucoup d'autres pays dans le monde vous demandez ce que les gens pensent du communautarisme homosexuel, les gens seront surpris; On l'entend dans quelques autres pays européen mais c'est en France que cet argument à le plus de force. Aux Etats Unis cet argument n'existe pas, sauf parmi les ultra conservateurs. Et il n'est pas anodin de noter que ce discours qui fait aujourd'hui l'unanimité de la gauche républicaine et de la droite républicaine vient des ultraconservateurs des Etats Unis. Et pour revenir au contexte français, l'universalisme n'est pas universel. Il est essentiellement franco-français. Et pas complètement français, en ce sens qu'il est plus fréquent chez les élites française quand la "France d'en bas " ne s'occupe pas trop de cette question.

Et je note que cet argument permet d'instituer une séparation entre un groupe social qui est le modèle dominant et les autres groupes sociaux. C'est ainsi que els régions sont renvoyées au régionalisme, elle veulent cultiver des langues régionaliste ce qui a une connotation assez péjorative, alors que les élites à Paris sont universalistes. Les communautés sont communautaristes, les gens différents sont différentalistes alors que ceux qui ne sont pas différents sont universalistes. Au fond, l'universalisme, dans le discours tel qu'il est construit, je ne parle d'un universalisme philosophique mais d'un discours qui s'organise dans la réalité sociale est un universalisme du particularisme des élites françaises. C'est un modèle hégémonique que l'on cherche à proposer sinon à imposer, alors qu'il n'est pas aussi universel que l'on voudrait nous faire croire. D'ailleurs il est intéressant de noter que ce communautarisme qui fut reproché aux homosexuels est finalement moins audible aujourd'hui. Car depuis que les revendications ont porté sur le PACS, sur l'ouverture du mariage aux couples de même sexe, dire aux homosexuels qu'ils ne sont pas universalistes car ils demandent les mêmes droits que tout le monde ne serait pas cohérent. Cet argument commence à trouver aujourd'hui une certaine limite.

L'histoire de ce débat remonte à 1989, car cette année a lieu la chute du mur de Berlin et donc l'écroulement du modèle soviétique) qui réjouit et déconcerte la droite libérale française. Droit qui jusqu'alors se référait aux Etats unis ou stigmatiser le modèle communiste autoritaire. Mais à partir du moment où le modèle soviétique s'écroule la droite libérale triomphe, mais perd son meilleur ennemi et sa raison d'être. Et c'est à ce moment-là que le système bipolaire qui existait et dans lequel la France avait du mal à exister être les Etats-unis et l'Union soviétique. Les Etats-unis sont référés par cette droite libérale aux communautés, au communautarisme (le terme est importé en France à cette occasion), en référence au fait que les Etats Unis sont fragmentés contrairement à la France qui est une et indivisible.

Et justement cet argument du communautarisme à l'avantage de réconcilier la gauche et la droite. La gauche traditionnellement anti-américaine pour des motifs économiques, la droite opportunément anti-américaine pour des raisons idéologiques. Bref cet argument met tout le monde d'accords contre les Etats-unis et surtout permet de promouvoir de manière opportune un modèle français indivisible et républicain. Et c'est également à ce moment-là qu'apparaît le débat sur le foulard islamique. Certains affirmant alors qu'il existe une menace pour la France, qu'il est impératif de préserver ce modèle républicain car les communautés menace le pays. Et on va créer des communautés en les mettant ensemble, d'une manière un peu étonnante. Car la communauté musulmane n'est pas forcément semblable à la communauté homosexuelles. Et on va assigner à un certain nombre de discours contestataires un rôle communautariste qui mettrait en péril l'unité de la France une et indivisible.

Cet argument du communautarisme répond à un certain nombre de facteurs qui se sont surtout cristallisés en 1989. Lesquels facteurs ont alimenté le débat public jusqu'au PACS, et qui pour la question homosexuelle sont un peu moins pertinents aujourd'hui. C'est pour ça qu'on les entend un peu moins, contrairement en ce qui concerne les questions liées au fait religieux.

En conclusion

La rhétorique homophobe s'est vraiment modernisée, qu'elle a su durant ces dernières décennies euphémisme ces procédures, tout en les durcissant parfois grâce au recours aux sciences humaines notamment, en les complexifiant. Cependant cette rhétorique demeure un objet diffus, délicat. Et aujourd'hui elle est moins un discours qu'un climat linguistique dont les effets se ressentent même en l'absence de prise de parole effective. Et c'est vraiment un point capital qu'il est souvent difficile à comprendre pour ceux qui n'en ont jamais fait l'expérience. On n'a pas besoin qu'il y ait une personne qui parle pour ressentir les effets de ce discours social. En gros l'homophobie crée les conditions symboliques d'une insécurité orale permanente dont l'injure ou l'anathème ne sont jamais que des épiphénomènes. Au-delà des propos la rhétorique homophobe réside finalement beaucoup moins dans des discours posés que dans des discours possibles. Et elle oblige ceux et celles qui en sont la cible potentielle à les redouter constamment pour mieux les éviter, les anticiper, les repousser ou les interioriser. Le coût psychologique ne doit pas être sous-estimé.

Toutefois, ne voulant pas finir sur une note trop sombre, je dirais que la rhétorique homophobe commence à trouver ses limites car aujourd'hui en l'absence de rationalité suffisante elle se voit réduite à la redondance tautologique ("un homme c'est un homme") ou alors la transcendance théologique ("Dieu, un ordre moral, un ordre symbolique"). En tout cas quoi qu'il en soit, elle se sent obligée de se justifier ce qui est pour elle, je crois, une petite défaite.

APOLOGIE de la FOLLE

Nicolas MEUNIER : La critique de la folle est un fait historique assez ancien. J'en donnerai deux exemples. D'abord, la question était de savoir comment accéder au sacré, ce qui était sacré et ce qui ne l'était. Il y avait d'un côté l'empereur qui rejetait le recours aux icônes (images pieuses réalisées selon tout un rite), qui était donc opposé aux iconodoules, ceux qui avaient donc recours à l'image pour accéder au divin (l'image permettant d'avoir accès à l'irreprésentable), et qui donc recourait au symbole de la croix, à une époque où la chrétienté n'était pas encore représentée par ce symbole. Symbole de l'absence du Christ, et donc de sa mort. Mais derrière cette divergence de vue il y avait un enjeu de pouvoir, car toute la question était de déterminer celui qui apposerait son pouvoir à l'autre, celui qui assurerait son monopole du sens du sacré. Parmi les différents pamphlets écrits à l'époque un m'a mis la puce à l'oreille car j'y ait retrouvé ce que l'on retrouve beaucoup chez les analystes conservateurs, alors qu'il fut écrit en 700 après JC. Bref, pour stigmatiser ceux qui rejetaient l'image ce pamphlet dit que "inapte à la parole, à toute opération symbolique, il est l'iconoclaste, l'incarnation diabolique de la perversion, tout juste bon pour l'homosexualité (le terme est ici anachronique, bien évidemment) ou la singerie. Il ne peut accéder à la vraie catégorie du même, c'est-à-dire à la **mimésis** en tant que concept abstrait et idée formelle". On y trouve déjà toutes les questions d'ordre symbolique, sur l'idée qu'être pédé c'est être attiré par le même, avec l'idée en arrière-plan que ce n'est être dans le naturel, que les homos font dans la singerie, d'être dans une forme d'imitation superficielle qui ne renvoie pas dans le sacré. A l'époque, ce dont il est question, c'est bien que l'idée de l'idole c'est de prendre un objet et de l'adorer, quand l'idée du sacré c'est dépendre un objet mais il n'est pas une représentation du sacré mais seulement un média, un moyen d'accès à celui-ci. Et donc, le reproche que font tous les croyants aux païens, c'est d'adorer une croix, un objet. Et tout le monde accuse l'autre d'être idolâtre et hérétique.

Autre exemple, à l'époque de la renaissance, avec **Mazari** qui écrivit une somme très importante d'ouvrages sur la vie privée des peintres et autres artistes d'alors. Il a donc aussi bien parlé de Léonard de Vinci que du Caravage. Lui-même peintre et sculpteur, il était en concurrence avec d'autres artistes auprès des mécènes. Et il parlait d'un de ses confrères (qu'il détestait par ailleurs) sous le vocable de "**sodoma**" connu sous le nom de **Antonio di Patsi**. Décrivant un personnage excentrique qui s'habille avec des colifichets de très mauvais goût, qui a beaucoup de chance mais peu de talent, très capricieux, brouillon, bref il dresse le portrait de la folle. Et cette critique, cette caricature vise à justifier une absence de talent, un manque de style car non inspiré par la divinité. A cette époque, encore, le peintre n'est là qu'un intermédiaire entre la divinité qui l'inspire.



Une stigmatisation utile

La stigmatisation de l'homosexuel a servi d'enjeu de pouvoir, c'est quelque chose que l'on retrouve tout le temps au long de l'histoire. A l'exemple des 52 prisonniers en Egypte, prisonniers qui permettent de détourner l'attention de la population et aussi de donner des **gages** aux intégristes. L'homosexualité sert toujours de prétexte de bouc émissaire, même dans un cadre scolaire. J'ai été pion pendant sept ans, et une année j'avais une lesbienne qui était prof de philo, un autre prof également homo qui enseignait l'histoire et un troisième prof homo, de philo. Certains n'avaient aucun problème, à tel point que la prof de philo avait pu faire un sujet sur les questions de genre. Mais pour le dernier les choses se passaient mal, car à la base il y avait un problème d'autorité. Et au niveau des élèves, ce qui servait de prétexte c'était l'homosexualité du prof. ET donc les questions de goût en terme de "j'aime pas les folles", ou "j'aime pas les vieux..." bref tout ce qu'on retrouve dans les annonces relève de ce mécanisme, qui est une forme de racisme. En fait, il n'y a pas une grande différence entre, à l'exemple de l'histoire de **Poulet Dacahry**, ancien légionnaire qui militait chez le Pen, ce dernier qui avait déclaré à son sujet qu'il n'avait rien contre l'homosexualité mais qu'au FN il n'y a que des hommes et pas de folles. Distinction que l'on retrouve dans les petites annonces.

La revue *Arcadie* Cette revue est aussi un mouvement qui fut contemporain du renforcement de la loi de répression de l'homosexualité (en 1960) avec l'amendement **Mitmet**. Il fut un mouvement que l'on pourrait qualifier d'intégrationniste, défendant l'idée que les homos devaient surtout s'intégrer à la société, défendant en parallèle une conception très virile, très masculine de l'homosexuel. Quand au sein même de ce mouvement il y avait Peyrefitte et autres personnes pas vraiment connues pour leur virilité exacerbée. Mais tous défendaient les vrais hommes. Comme en Allemagne durant les années 30, il y avait d'un côté **Magnus Hirschfeld** qui reconnaissait toute la diversité de la population homosexuelle, avec ses folles, ses travestis, et de l'autre côté des tenants d'une virilité exacerbée, et dont un certain nombre adhéraient aux thèses du national-socialisme. Et c'est cette vision de l'homosexuel que l'on retrouve chez Arcadie. A tel point que lorsqu'il y a renforcement de la loi pénalisant l'homosexualité, les gens d'Arcadie se trouvent à renforcer leur discours en disant qu'être folle c'est provoquer, c'est se faire tabasser et que c'est tant pis. Sauf que durant les années 70 les choses ont évolué en ce sens que durant les cortèges du 1^{er} mai on trouvait des folles, des travestis. Notamment les célèbrissime gazolines. Des gens qui au contraire de ceux d'Arcadie jouaient sur la provocation.

L'importance historique des folles

Ceci montre que d'un point de vue historique la folle a eu un rôle plus important, plus politique que ceux (les homos) qui ont essayé de rentrer dans le moule hétéro. Les homos qui veulent ressembler à des hétéros, qui fantasment sur la virilité, à l'exemple de Genet ne furent après les seuls à porter la parole homosexuelle. Comme on dit : avoir le cœur à gauche et bander à droite, c'était quelque chose d'assez commun. En disant cela je ne suis en aucune manière qu'il faudrait penser ou désirer autrement car si c'était si simple, on se mettrait à bander mieux pour les bonnes personnes. Mais ça ne marche pas comme ça. Il ne suffit pas d'un discours pour que ça puisse changer. Tout au plus on peut avoir une vigilance et une conscience de ce phénomène. D'autant que l'on pourrait tout à fait imaginer à un renforcement de l'homophobie au sein de la communauté gay vers ces personnes qui ne voudraient pas abandonner leurs mauvais goûts, leurs colifichets, leur hystérie, sous prétexte que maintenant l'homosexualité est acceptée et que par conséquent tout doit être bien nivelée en matière de comportement.

C'est ainsi que ma mère quand je lui ai annoncé mon homosexualité, elle me répondit qu'elle m'aimait comme j'étais mais que surtout je ne devais pas faire de scandale, parce que les gens, parce que la société ceci, parce que c'est dangereux. C'est le vieux serpent de mer où durant les *Gays Prides* les médias nous renvoient systématiquement l'image d'un défilé de folles. Folle et tout ce qui va avec, car la folle est l'exemple typée de toutes formes d'exhibition, de provocation (comme certains disent), toutes les formes de visibilités. Et c'est bien cela qui est reproché, d'occuper la scène publique. Car les homos qui s'habillent de manière hétéros dans la rue passent inaperçus, et tous les lieux qui permettent une consommation sexuelle (ainsi que les lieux de drague) sont des lieux qui en quelque sorte prolongent la sphère privée, puisqu'ils ne sont pas sur la sphère publique, au centre des regards. Si aujourd'hui il y a quelque chose qui se fait peu c'est que deux mecs ou deux filles s'embrassent dans la rue, dans la vie de tous les jours et pas spécifiquement lors d'une *Gays Pride* ou dans le Marais. Et que cela ne puisse pas être fait (ou très difficilement) vient de l'homophobie ambiante, du fait que les gays et les lesbiennes sont encore aujourd'hui sujets à des insultes et autres agressions, mais aussi du fait que nous sommes nous-mêmes notre propre censeur. Si nous étions dans un microcosme totalement indépendant de la société, nous agirions avec une très grande liberté car on créerait une cohésion comme cela est le cas durant les *UEEH*, où nous sommes dans un microcosme et où on se sent donc plus à l'aise.

Une follitude pas forcément volontaire

La follitude n'est pas volontaire, elle est ce que Bourdieu appellerait de la stratégie. Mais la stratégie n'est pas quelqu'un qui se dit qu'il faut qu'il fasse ceci pour cela, c'est quelque chose qui est intériorisé. C'est-à-dire quelque chose qui tient du réflexe. Si moi je me trimballe dans la rue avec un mec et si j'ai envie de l'embrasser, je vais toujours me demander si je peux le faire, si je me le sens de le faire, et donc mettre en, suspend la spontanéité du geste. Et du coup la valeur amour qui est quand même fondée sur l'élan, où l'on évite de se poser trop de questions pour être totalement dans l'instant. Il y a souvent des hétéros qui se fond des bisous dans le coup ou se tiennent par la main, c'est parce qu'ils bénéficient de l'évidence comme quoi ils sont hétéros, la question pour eux d'être visibles ne se posant donc pas. Par contre, prendre en photo durant la *Gay Prides* (comme je l'ai parfois fait) des mecs qui sont là en tant que passant, des mecs qui se tenaient par la taille, ceux-là soi se séparent, soi me disent que non. Et du coup, c'est moi qui leur renvoie une image qu'ils sont pédés ou qu'ils pourraient l'être. Alors qu'il aurait été un autre défilé je n'aurais pas eu ce retournement, cette réaction. D'ailleurs cela permet de faire passer beaucoup de choses, y compris des rapports sexuels. Car cela reste dans le non-dit. Et c'est ce que j'ai essayé de montrer dans ma thèse, que ce qui fonde l'homosexualité (les homosexuels) ce n'est pas le rapport sexuel mais une identification, un discours, un jeu de représentation.

Donc la folle est un paradoxe, en ce sens que par sa visibilité elle a un rôle politique très important et en même temps, parce qu'elle a un comportement et un discours qui est dit pas sérieux et pas naturel, qu'elle peut faire passer un certains nombre de chose que l'on ne peut pas quand d'autres (dits plus sérieux) le disent.. Il y a longtemps j'ai vu Fraise et chocolat, film qui raconte l'histoire d'un homo (c'action se passe à Cuba) qui sympathise avec un hétéro qui lui dit que l'on ne peut pas prendre au sérieux car il se déhanche, il crie. Cette remarque illustre bien le fait que les gens ont du mal à considérer une *Gay Pride* comme une manifestation politique parce que ça n'apparaît comme quelque chose de sérieux. Maintenant le côté tambour et festif s'est développé dans les différentes manifestations mais ça reste assez austère, sérieux.

La folle a une très vieille histoire, et dans beaucoup de société ce que nous pourrions assimilé à la folle, et notamment dans certaines professions (avec, par exemple le cliché de la coiffeuse), c'est surtout l'histoire de l'homme qui n'est pas reconnu dans sa position d'homme viril va rentrer dans la case féminine, celle de non-homme, au sens anthropologique du terme. Ce qui finalement ne remet pas en cause le schéma général. Et selon moi, ce sont les revendications féminines qui a été à l'initiative de la culture gay. C'est à dire que la culture gay n'existe que parce que les schémas anthropologique ont été remis en cause entre la case masculin et la case féminine il u un flou, une transition qui s'est passée. Mais c'est pour cela que l'homosexualité au Maghreb on ne peut pas la comprendre à travers le prisme gay et pas gay, car on se dit gay que si on est passif. Aller avec d'autres hommes tout en étant actif ce n'est pas être homosexuel, c'est être sexuel, c'est avoir une forte puissance virile, sexuelle.

L'évidence sociale de la folle ?

Du point de vue de la représentation, je dirais que oui. Ce qui est important c'est la représentation, la visibilité sociale et pas ce qu'on fait dans son alcôve. Car finalement personne n'est là pour vérifier. Au 19^{ème} siècle on bien inventé la catégorie de l'homosexuel, au sens clinique du terme. C'est-à-dire que l'on rapatrier ce qui était autrefois du juridique vers le médical. Le juridique c'est quelque chose d'abstrait, quelque chose qui fait que l'on ne s'occupe pas trop de ce que fait la personne dans un cadre privé (dans sa vie privée). Et avec l'appellation "homosexuel", les choses, de ce point de vue sont différentes. Comme elles l'étaient durant l'inquisition où n'existait pas d'homosexuel (au sens moderne du terme,) mais des gens, des sodomites, qui étaient perçus comme étant hérétiques. Et c'est parce que certains furent stigmatisés en tant qu'hérétiques, qu'il furent persécutés. Il ne faut pas oublier aussi que l'hérésie était liée à des considérations plus politiques en ce sens que l'inquisition était liée au pouvoir royal qui se construisait alors dans le rejet des seigneuries. Et les premières personnes qui sont brûlées sur les bûchers sont les évêques, les nobles, puis durant les deux siècles suivants c'est le petit larron qui est poursuivi. Qui parce qu'il est hérétique qu'il est sodomite. A l'exemple du procès des Templiers qui furent exécutés après avoir été torturés et accusés en particulier d'être sodomites. La torture, Petite parenthèse, ayant pour fonction de faire parler le démon qui était censé habiter les corps des accusés. Dans une certaine mesure, dans la psychanalyse, où le praticien fait parler le patient, parole dont il se sert pour servir d'argument à un propos, à une thèse. (ordre symbolique....).



Bref, j'étais en train de parler de la folle et de sa représentation sociale..... Donc, la folle se balade dans la rue, quand elle a l'air efféminé, est mise par les autres dans la catégorie des non hommes. Mais le cas peut se présenter aussi dans le cadre d'un mai hétéro auquel on n'avait pas dit son homosexualité, va a postérieuri interpréter tel geste, telle posture. Et ce qui jusqu'à alors n'était pas significatif va être rapatrié du côté du pertinent, du signifiant. Et c'est ainsi que le cliché incarne une réalité. Ce qui permet à cet ami hétéro d'intégrer la notion d'homosexualité dans un historique a postérieuri dont il a été privé. Ce qui permet, en fin de compte, de réinterpréter la relation amicale entre les deux. Mais dans le cliché on ne voit que l'évidence, on ne voit que des juifs qui ressemblent à des juifs, des homosexuels qui ressemblent à des homosexuels. Nous avons tous dans le regard ces schémas d'interprétation, ces préjugés. La partie émergée de l'iceberg ce sont les quelques traits qui définissent la folle, auxquels peuvent se rapporter tout un tas d'éléments qui viendront confirmer (jamais démentir) cette partie émergée. Et ça peut être n'importe quoi. Quand Edith Cresson disait que tous les Anglais sont des pédés, c'est parce que c'est toujours l'autre, l'étranger qui est soupçonné d'homosexualité. Henri III fut accusé non pas d'homosexualité mais d'amollissement, d'être efféminé; Non pas d'avoir des mignons autour de lui, Henri IV en avait eut, il aimait aussi beaucoup les garçon mais il était plutôt viril. Et il ne fut pas stigmatisé de ce fait, mais aussi parce qu'il interdisait aux femmes de fréquenter ses cercles politiques, volontairement à Henri III. Et c'est justement ce qui fut reproché à Henri III, d'avoir féminisé la politique. Et en plus il était copain avec des Italiens (ennemi de l'époque), alors qu'on ne disait pas avoir de mauvaises mœurs mais des mœurs italiennes.

Folles et diversité de styles

X : Depuis longtemps je me pose la question de la limite entre l'acceptable et ce qui ne l'est pas. Car en fait il n'y a pas la folle mais des folles, avec des limites, des styles.

Nicolas MEUNIER : La figure de l'autre, c'est la folle en particulier mais selon les contextes elle sera telle ou telle personne. Et même si, j'interroge un certain nombre de mecs pour parler de leur identité homosexuelle, ils vont me parler de leurs relations amoureuses mais le mot "gay" n'apparaît pas énormément puisque le registre du discours est celui de n'importe quel mec ou de n'importe quelle fille. Ils parlent d'amour ou de sexe, ce qui n'a rien de spécifiquement gay. Par contre quand il va falloir parler de *Gay Pride* ou de magazine, il y aura des critiques qui vont sortir, et elles seront toujours plus ou moins les mêmes. C'est toujours qu'il y a trop de clichés, que certains font dans la provocation, discours que l'on retrouve également chez les hétéros. C'est à dire que même au sein de la communauté gay il n'y a pas de grandes différences chez les mecs. Il y a plus de proximité entre un hétéro et un gay qu'il y en a entre un gay et une lesbienne. Car l'identité masculine joue à plein.

Et en ce qui concerne la folle, il y a le fait que c'est un état qui s'impose à certains car finalement ils n'ont pas le choix que d'occuper la case féminine car on lui dénie le droit d'occuper la case masculine, mais ils profitent d'occuper la place publique par l'outrance. Tandis que les lesbiennes sont totalement invisibilisées, et ce faisant elles se retrouvent une case en dessous, en quelque sorte. Et c'est pour cela que la lesbienne butch qui a un discours plus fort et qui peu dans un premier temps occuper la case masculine a plus de mal à être légitimée dans cette position. A la folle, on lui a assigné des endroits où elle peut s'exprimer (la vie nocturne, la mode.....). J'ai parfois croisé des folles totales qui sont très bien intégrées dans leur quartier, car c'est la folle du quartier. Ce qui peut avoir à terme des effets négatifs d'ailleurs car en cas de répression, très visible, très connue se sera la première à y passer. Comme pour les sorcières. La sorcière ce n'est pas celle qui vit à la lisière des forêts et qui dans son coin fait ses préparations, historiquement les femmes qui furent accusées de sorcelleries furent les commères du village. Celles qui étaient au centre de la place publique, qui de fait connaissaient tous les secrets de machin et de machin, menaçant ainsi la cohésion de la société.

X : Pour les folles comme pour les autres il y a la question de la génération. Les folles d'il y a vingt ans et celles de maintenant sont différentes. Et comme au cours de sa vie on se trouve parfois coincé par une image que l'on s'est constitué on se retrouve du fait du temps qui passe la folle de la génération d'avant.

Nicolas MEUNIER : Par rapport aux anciens des *UEEH*, j'ai discuté notamment avec Mélanie Bader, il semblerait que lorsqu'ils militaient ils se déguisaient souvent, donnaient du là. Ils étaient des personnages de folles associés à une activité militante forte. Surtout à une époque où l'homosexualité n'était pas encore légalisée. Et je pense que cela s'explique qu'à cette époque où l'homosexualité était illégale les discours étaient beaucoup plus radicaux. La question de la pédophilie à cet égard est assez symptomatique car elle était alors très présente dans les médias gays de l'époque. Dans certains *Gay Pied* tu peux trouver des pubs pour des revues pédophiles belges. Bref cette question faisait beaucoup débat. Et je crois même que l'une des raisons pour laquelle il y a eu une année un gros class lors d'une *UEEH* c'est que les lesbiennes ont dit stop à la pédophilie. Sachant qu'en plus s'était greffé dessus une polémique à propos de la venue de certains militants d'extrême droite qui prônaient la pédophilie. Lien entre les deux éléments qui s'explique par la possession du corps de l'autre, par une appropriation du discours des enfants afin de l'instrumentaliser. Mais là aussi il faudrait étudier la question de plus près. Et la présence très forte de cette question a totalement disparue, du fait de la légalisation de l'homosexualité qui fit une séparation entre homosexualité et pédophilie. Pourtant la pédophilie concerne surtout des hétéros, mais il y avait une surreprésentation dans les médias gays de cette question. Et je crois qu'avec la légalisation de l'homosexualité on a nettoyé l'image de l'homosexualité, et du coup il y a cette perte de radicalité avec tous les reproches des nouveaux conservateurs.

Les folles prennent la parole

X : Les folles aujourd'hui prennent la parole. Madame H est l'exemple d'une folle douée de parole, d'une folle qui prend la parole. Il y a aussi l'exemple de Marie Thérèse Porchée qui, malgré son côté comique, a pignon sur rue. On la voit à Canal +. C'est un exemple de la folle politique. Un peu comme [Vincent Macdom](#).

Nicolas MEUNIER : Mais la question est de savoir si la follitude de ces personnes fait partie intégrante de leur discours politique ou si c'est simplement le personnage haut en couleur qui ne met pas en avant sa follitude, son homosexualité. [Vincent Macdom](#) a été assez critiqué parce qu'il se refusait à adopter un discours revendicatif. Personnellement c'est quelque chose qui m'inquiète, cette propension à chercher une certaine neutralité. A l'exemple de ceux qui disent qu'ils ne font pas de politique mais du commerce, ou qu'ils sont homos au quotidien et qu'ils ne veulent pas qu'on vienne les faire chier avec telle ou telle image, telle ou tel discours obligatoirement militant. A mon sens, quand on tient ce type de discours cela tient du conservatisme. Cette mise en retrait, ce rapatriement de l'homosexualité dans la sphère privée devant suffire, aux yeux de ces personnes, pour se garantir des droits. Droits qui sont acquis, et donc (pensent-ils) définitifs.

X : La folle n'a pas forcément un discours, elle a surtout une image qui la rend visible par rapport à d'autres qui n'ont pas d'image ou de discours. D'ailleurs, pourquoi la folle aurait-elle forcément un discours ?

X : Mais en questionnant, du fait de sa follitude, la question de l'identité masculine, c'est déjà politique.

Nicolas MEUNIER : Sauf qu'à un moment donné il faut bien que quelqu'un dise que la folle est politique pour qu'elle le devienne effectivement, car tant que l'on se situe dans l'idée du non discours de la spontanéité, on peut toujours reprocher à la folle d'être folle par nature et donc de ne pas avoir de discours politique à tenir à ce propos. Et à partir de là tu peux facilement stigmatiser la personne en question.

X : A partir du moment où tu affirmes ce que tu es, alors que ce n'est pas dans les normes, tu fais de la politique. S'affirmer est alors un acte politique. Vivre au quotidien sa follitude, c'est faire acte politique.

Nicolas MEUNIER : Tout à fait d'accord mais il faut qu'à un moment donné il faut qu'il y ait une personne qui produise un discours pour que la folle ou l'homosexuel prenne sa dimension d'efficacité politique. Faut de quoi on a l'ancien discours sur l'homosexuel, le "c'est ma nature, je suis né comme ça". Tous ces discours fatals qui rapatrient le sens politique du côté de quelque chose qui n'appartient à la personne qui le vit. Dire qu'être homosexuel c'est naturel, qu'on ne le fait pas express, c'est s'exposer à des propos du style "vous êtes malades, on va donc essayer de vous guérir.". C'est un piège potentiel. Plein de gens sont assez efféminés mais n'en ont pas vraiment conscience, et ils sont les premiers à tenir un discours homophobe par rapport aux folles, car justement ils n'ont pas ce discours à porté de main. C'est tout le piège de l'essentialisme. Dire que c'est naturel, à mon sens c'est un piège pour la personne (le gay ou la lesbienne) qui a recours à ce genre de justification. La culture des bars a une dimension politique mais toujours par rapport à un discours extérieur qui va se réapproprier et qui va permettre aux gens qui fréquentent ces bars d'entendre ce discours et de se l'approprier. Et donc de faire de la fréquentation de ce type de lieux quelque chose de politique. La



politique, c'est de la représentation, c'est du discours l'acte en lui-même est un discours que s'il est perçu comme tel, c'est-à-dire s'il rentre dans ce qui est considéré comme significatif et significatif. Il y a des choses qui sont considérées comme n'étant pas significatives, contrairement à d'autres. L'acte sexuel dans beaucoup de cas chez les homos (les gays) n'est pas considéré comme significatif, ce qui leur permet de rester du bon côté de la barrière. Même chez els homos il y a cette manière de dire qu'on fréquente les bars mais surtout pas les lieux de drague ou les backrooms, avec l'idée en arrière plan qu'on n'est pas "comme ça", qu'on ne va pas baiser avec le premier venu.

X : J'ai tout de même l'impression que l'une des spécificités de la follitude en politique, ça a été l'introduction de la dimension ludique, l'introduction du jeu avec les codes. Il y a une manière ludique de revendiquer, de jouer avec des codes. Codes qui de fait se retrouvent relativiser par rapport aux autres. Et possibilité supplémentaire d'affirmation du sujet ce qui est parfois un peu gênant en matière de politique. Et si je ne pratique pas la follitude, les folles sont des gens qui ont compté pour moi. Précisément par cette introduction du ludique, parce que cela faisait exploser le truc à la figure, du coup il y des choses qui passaient. Moi aussi j'ai parfois entendu dire certains qu'ils n'allaient pas à la *Gay Pride* parce que l'homosexualité ce n'est pas ça. Mais les folles sont tout aussi représentatives que d'autres choses. Et vraiment ce qui m'intéresse dedans c'est le côté ludique et la manière de montrer que l'on, peut jouer avec les codes. Montrer que les codes masculins et féminins ne sont pas que des machins reproductibles.

X : Sur la lancée, je dirais qu'effectivement il y a la folle, visible, mais il y aussi les folles. Il y en a avec discours et d'autres sans. On ne va imposer des choses. Mais déjà, du fait de la présence, de l'image d'une folle il y a un message qui passe.

Nicolas MEUNIER : La dimension ludique de la folle est quelque choses que j'ai essayé d'appréhender, et effectivement être folle c'est une manière de faire ressortir le côté mouvant des codes, de prendre conscience des codes et de ce qu'ils imposent.

X : En décembre dernier *Tètu* a publié un sondage sur les folles, et indépendamment de certaines réponses assez désolantes (ainsi, nombre de personnes ne savaient que Stonewall c'est au départ les trans et les travis qui commencèrent à balancer des pavés sur les flics) et on aurait, sans eux, mis plus de temps à démarrer qu'avec des gens en costume cravate), à la dernière question qui demandait qu'elle était pour le sondé la figure représentative de la folle, plusieurs noms ressortaient, dont Zaza Napoli, puis Copi et enfin Divine. Pour moi, Divine va mille fois plus loin que Napoli.

Nicolas MEUNIER : Mais la folle peut être assigné à la case de non-homme, tout en étant une caricature du féminin (au sens traditionnel du terme), alors que Divine ne joue jamais à être une femme. Elle n'est pas en concurrence sur le marché aux hommes avec les autres femmes, comme dans certaines sociétés traditionnelles. Je me rappelle un documentaire tourné par deux lesbiennes anthropologues sur des folles haïtiennes. Ces personnes se révélaient en fait très sexistes, affirmant qu'ils connaissaient mieux les hommes que les femmes car ils étaient eux-mêmes des hommes. Il y avait donc une concurrence pour l'accès aux hommes entre eux et les femmes légitimes. Ceci dit, j'ai encore du mal à saisir comment à travers l'ironie, la réappropriation des codes, la limite qui sépare quelque chose qu'on ne va pas prendre au sérieux et quelque chose qui tout en n'étant pas sérieux va avoir un impact auprès de ceux qui maintiennent un côté grave et sérieux par rapport à leur discours politique. Et pourquoi il a fallu passer par les folles de Stonewall, les gazolines, toutes ces personnes qui, on le voit, ont joué un rôle de détonateur politique. Pourquoi c'est toujours ces personnages qui font bouger les choses ?

X : Dans le bouquin sur les *Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, l'auteur fait un parallèle avec la fête des fous au moyen âge. Sur le fait de se maquiller, de sortir du cadre, ce qui permet de faire n'importe quoi.

X : Notons que l'image de la folle est une image globalement acceptée par la société occidentale. Et à partir où on a un groupe (les Gazolines) qui sort de ce schéma absolu hétéro ça décale totalement les limites et ça devient trop.

X : La folle c'est celle qu'on raille, celle à qui on case la gueule, c'est vraiment la dernière roue du carrosse, et des folles comme els gazolines qui vont dans la rue, montrent du poing, cela montre que la cause qu'elles défendent est tellement importante qu'elles ont eu le courage de s'exposer. Cause importante pour avoir pris le risque de s'exposer dans la rue, à la vue de tous.



Nicolas MEUNIER : Il y a aussi le fait que si on est dans une situation de réserve par rapport à l'homosexualité et que nous avons à faire à des gens qui veulent se débarrasser des homos, on trouve un prétexte quelque conque. Et même un homo bien propre sur lui (en costume cravate et tout), le jour où il y a besoin de le stigmatiser on trouvera toujours quelque chose. Par contre, la folle est effectivement en première ligne mais elle a déjà tout dit par avance, elle est là avec tous els clichés, tous les stéréotypes. Tout ce qui est dans les reproches les plus courants est déjà présent dans el personnage, et surtout si elle prend l'initiative de se montrer dans la rue, elle a le premier. Et elle a presque le dernier puisqu'elle ne cherche pas à se justifier d'être folle en disant qu'elle est certes efféminée

mais qu'en même temps elle est un homme. Non elle sera dans l'artifice le plus radical, et cela coupe la chique à pas mal de personnes pour qui la folitude est une chose tellement exotique que ce n'est pas censé exister. C'est cela qui fait que la *Gay Pride* garde est pour pas mal de personnes très chargée en tension, car beaucoup d'hétéros restent dans le paraître, dans le domaine de ce qui ne peut pas apparaître, de ce qui ne peut pas avoir de réalité concrète et humaine. Pour ces gens, la folle est une figure limite.

SURDITE et COMMUNICATION

X

Bérénice : Le 11 septembre 1880 lors du congrès de Milan, un certain nombre de chercheurs se sont réunis pour discuter de la langue des signes. Une grosse réunion internationale qui allait décider du statut de la langue des signes et du statut des sourds. Il faut savoir que ce congrès, à l'exception d'un malentendant, était entièrement composé d'entendants. On voit déjà l'objectivité du congrès.....

L'argument le plus fort à l'encontre de la langue des signes fut d'ordre médical, avec l'idée que l'on allait finir par éradiquer la surdité, et donc rendre inutile la langue des signes. Ensuite vint un argument assez pudibond qui soutenait que cette langue n'était pas esthétique et en plus obscène puisqu'elle utilise le corps. Et au final, troisième argument, certains critiquèrent la facilité que cette langue apporte aux personnes sourdes, facilité qui rend les enfants sourds feignant dans leur travail en français, ou à vouloir surmonter leur handicap. Les termes qui **concluèrent** ce congrès furent donc "vive la parole pure". Et à partir de là, la langue des signes va non seulement voir dénier son statut de langue d'éducation mais plus largement son statut de langue à part entière. C'est-à-dire que pour ces chercheurs, à partir de là la langue des signes n'existe plus, elle n'a aucune valeur. Malgré toutes les expériences menées auparavant et qui furent très positives, expériences qui permirent à des gens de devenir, bien que sourds, enseignants, médecins....



De ce déni suivra une médicalisation systématique de l'enfant sourd et des sourds. On était dans un objectif d'éducation des enfants sourds, on va passer à une volonté de médicalisation. C'est-à-dire que ce n'est plus des gens à éduquer mais des gens à soigner, afin de les faire revenir sur les rails de la norme entendant. Le 19^{ème} siècle, en particulier, va voir s'accroître ce regard médical sur les sourds, que ce soit au niveau psychologique ou au niveau médical. Il y a alors beaucoup de théories psychologiques qui s'intéressent alors aux enfants sourds, s'occupant de savoir comment l'esprit d'un sourd fonctionne (avec l'idée qu'il est différent). C'est ainsi que le courant oraliste va sévir durant tout le 19^{ème} siècle.

1970 : début d'un nouveau identitaire

Cependant, durant les années 70 nous allons assister à un renouveau du mouvement sourd, avec la création de nombreuses associations. Associations qui vont œuvrer en faveur de la reconnaissance de la langue des signes et de son utilisation en milieu scolaire. C'est le début d'un renouveau pour le mouvement sourd. Le dénominateur commun à toutes ces associations était l'affirmation d'une identité ("nous sommes sourds"), l'affirmation d'une langue ("la langue des signes existe, c'est une langue à part entière") et l'affirmation d'une culture (la culture sourde). Chose assez hallucinante, la langue des signes ne sera officiellement reconnue au Journal Officiel qu'en 1992. Suite à la proposition de Laurent Fabius de donner le droit aux parents et aux enfants sourds d'avoir le choix entre une éducation bilingue et une éducation orale. C'est à dire que jusqu'à cette date, cette langue n'avait de statut officiel.

Et dès 1993 on voit apparaître des propositions de mise en place de structure d'éducation pour les sourds, des structures de bilinguisme, de structure d'utilisation de la langue des sourds au sein des établissements scolaires. C'est ainsi qu'en 2002, Jacques Lang (alors ministre de l'Éducation nationale) a reconnu la langue des signes comme une langue de l'école de la république. Et c'est aussi à partir de ce moment que l'on a mis à la disposition des sourds, dans les tribunaux et autres lieux publics des interprètes.

On constate à travers ce court rappel historique que depuis toujours l'éducation des sourds fait débat, que depuis toujours des gens s'acharnent et parfois dans des querelles très violentes s'opposent partisans et opposants à la langue des signes.

De la loi à la pratique

Si la loi de 1992 offre le choix, dans les faits celui-ci existe-t-il vraiment ? Et si oui, quels sont les éléments, les facteurs qui influencent ce choix ? Pour répondre à cette question, il faut me semble-t-il procéder à un bref exposé des différents moyens de communication qui sont aujourd'hui proposés aux sourds. L'article 33 de la loi du 18 janvier 1991 dispose qu'il est proposé aux jeunes sourds et à leurs parents le libre choix entre une communication bilingue associant langue des signes française et le français, et une communication orale. Sauf que les professeurs ayant une réelle connaissance de la langue des signes sont notoirement peu nombreux. Ce qui rend difficile l'application de cette disposition. Par ailleurs, en matière d'instruments de communication on trouve l'oralisme (le français oral), le LPC (le langage parlé complété) et enfin la langue des signes françaises. Trois choses complètement différentes, qui n'ont aucunement le même statut, les mêmes valeurs.

- Pour l'oralisme ou le français oral, l'utilisation du français parlé nécessite que l'enfant sourd rééduque sa voix, et apprenne à oraliser. Ce qui passe par de très nombreuses séances orthophonistes.
- Associé à cela, on trouve le LPC, c'est-à-dire le langage parlé complété (inventé en 1965, il a été introduit en France en 1975). Il s'agit d'un code syllabique manuel et visuel destiné à pallier les problèmes que pose la lecture labiale. Mais contrairement à la langue des signes le LPC est un code, c'est à dire un outil qui permet aux sourds oralistes une meilleure acquisition de la langue française. C'est un code, ce n'est pas une langue à part entière.
- Et enfin nous avons la langue des signes française, qui est une langue à part entière. C'est une langue visuo-gestuelle. C'est la langue d'une communauté gestuelle que l'on a développé pour répondre aux besoins de cette communauté en matière de communication.

X

La problématique de l'enfant sourd

Quels sont pour lui les enjeux du choix d'une langue que vont faire ses parents ou qu'il va faire lui-même ? Et pourquoi est-ce que sa situation diffère de celle des autres ? Et qu'est ce que ce choix va signifier pour son avenir ? Tout homme se construit dans et à travers le langage. C'est à travers lui que l'enfant et après l'homme va se développer, va évoluer, et au final va façonner son identité. La langue permet à l'enfant d'entrer en communication avec le monde et avec les personnes qui l'entourent, et de cette façon il va pouvoir accéder à toutes les informations qui l'entourent. se raconter en échangeant, s'interroger et se construire. L'idée est celle d'un bain de langage permanent et naturel qui permet de s'ouvrir au monde et de se construire. Et à ce niveau, plusieurs éléments entrent en compte, éléments que l'on appelle les différentes instances de socialisation langagières.

En d'autres termes, l'enfant va faire l'expérience du langage dans différentes instances de socialisation. D'abord au sein de sa famille quand il est tout petit, puis à l'école et par la suite en fonction des rencontres qu'il va faire (les copains, les amis...). La question est qu'en est-il pour l'enfant sourd. Ici, je parle d'enfant sourd né de parents entendants. Dans ce cas la communication ne peut pas fonctionner, car l'enfant n'entendant pas il ne baigne pas dans ce bain langagier permanent et naturel. Et c'est à ce niveau que le choix de la langue va prendre toute son importance. Dans les conditions "habituelles", la mère a toute une communication poly sensorielle avec son enfant, mais essentiellement par le biais du langage parlé. Un enfant sourd ne peut pas s'approprier le langage de sa mère et de fait, il est privé du plaisir d'être compris et de comprendre. C'est pourquoi le choix de la langue va s'avérer être un véritable enjeu dans l'éducation de l'enfant sourd (puis dans sa vie d'adulte). Dans ce cas on pose comme hypothèse que la famille qui est habituellement la première instance de socialisation va se trouver relégué en arrière plan et c'est l'école qui va prendre en charge cette socialisation. Ce n'est pas pour autant que la famille perd son importance, le processus du choix de la langue restant de sa responsabilité. Et de fait l'éducation langagière de l'enfant dépend étroitement du choix des parents. Choix soumis à de nombreuses contraintes sociales et administratives. De toute une série de facteurs qui font que ce choix est de fait assez réduit. Et du fait de ces contraintes sociales le choix va souvent être fait en faveur du français, en faveur de la parole. Car pour des parents entendants, choisir la langue orale, choisir de faire grandir son enfant dans la langue orale c'est une espèce de sauvegarde de la cohésion familiale. Les parents souhaitent transmettre leur culture, leur vie, et le plus facile pour eux c'est de la faire dans leur langue. La langue parlée. Et si aujourd'hui la liberté de choix est présentée comme un droit, ce n'est pas quelque chose qui s'exerce de façon simple. Loin de là.

On peut citer comme exemple, afin de bien comprendre la difficulté de la chose, le choix d'une langue vivante (anglais, allemand, espagnol...). dans ce cas, qu'est ce qui va motiver le choix des parents ? Il s'avère que l'un des premiers facteurs qui va entrer en ligne de compte c'est le prestige, c'est à dire la vision que les parents ont de cette langue, et des gens qui la pratique. On trouve également le critère d'utilité. Quand on étudie de près les statistiques, les parents choisissent très souvent l'anglais car c'est la langue de l'informatique, de la science, c'est la langue internationale. Ensuite, on trouve des critères plus secondaires, plus subjectifs comme les sonorités de la langue. C'est pour cela que l'allemand est souvent délaissé, parce que beaucoup de gens en ont une vision dure, difficile, voir moche. On trouve également des critères de commodité, par exemple le choix d'une langue permet d'aller dans un établissement qui peut être meilleur que celui prévu initialement. C'est autant de critères qui vont intervenir dans le choix final.

Et au final, on trouve des raisons beaucoup plus profondes. Par exemple, pour revenir au cas d'un enfant sourd, choisir de faire évoluer son enfant dans l'oralité, aux yeux des parents cela n'aura pas la même incidence, la même importance, que de le faire grandir avec la langue des signes. Pour beaucoup de parents, le fait que leur enfant soit élevé dans la langue des signes signifie de le perdre. Surtout quand ils ne pratiquent la langue. Et c'est quelque part la peur que l'enfant soit bien avec la langue des signes et se dirige vers la communauté sourde (ce que les entendants appellent le "monde des sourds") et délaisse le monde des entendants, et que donc ils se trouvent un peu exclus du cercle de leur enfant. C'est une peur que l'on retrouve chez beaucoup de parents. L'idée est la sauvegarde d'une identité, d'une culture, quitte à ce que se soit difficile pour l'enfant de suivre à l'école, d'apprendre à parler.

L'importance des institutions

Par ailleurs, des institutions jouent également un rôle très important sur le choix parental. Et en premier lieu l'institution médicale. A ce niveau je précise que mon travail d'étude porte sur un corpus de neuf entretiens, sept réalisés avec des parents d'enfants sourds et deux avec des parents sourds d'enfants sourds. Chaque entretien durait environ deux heures, ce qui m'a permis aux personnes interrogées de s'exprimer largement.



Bref, l'enfant vient de naître, et on vient dire aux parents qu'il est sourd. Ce faisant, une question qui ne se posait pas du tout auparavant se pose désormais, c'est-à-dire définir les modes d'éducation de l'enfant. Quel mode de scolarisation, quelle langue choisir, ce sont des questions auxquelles que les parents n'avaient pas préalablement réfléchi, et du coup ils arrivent complètement novices. Nous sommes très peu, avant d'avoir rencontré des sourds, d'avoir étudié la langue des sourds. Nous sommes très peu d'entendants à nous intéresser à la langue des signes. Beaucoup de gens ne connaissent même pas son existence. Bref, à l'annonce de la surdité de leur enfant, les parents ne savent

pas trop quoi faire, et très souvent ignorent complètement ce qui existe (structure, langue...). Et l'annonce de la surdité est systématiquement vécue comme un choc, comme quelque chose de très difficile à encaisser. Annonce qui plonge souvent les parents dans un très grand désarroi, dans une panique totale. Et comme c'est le médecin qui est la première personne à faire cette annonce elle est aussi la première personne avec laquelle les parents sont en contact. Et à ce moment précis les parents vont être extrêmement demandeurs de renseignements, d'informations, d'explications. Toutes les mères que j'ai interrogées m'ont expliqué qu'alors, le discours du médecin est qu'il faut appareiller l'enfant et qu'il parle. Et que le plus vite possible sera le mieux. On entend pas parler de langue des signes, on entend pas parler de structures spécialisées, de modes de scolarisation adaptées.

Un discours unique

Souvent on assiste à un refus de prendre l'enfant sourd tel qu'il est, au fait de le voir comme déficient et pas comme différent ayant une identité propre. Tous les sourds sont opposés à l'implant, car la langue des signes est pour eux synonymes de culture, de richesse. Nous autres, les entendants, nous voyons la surdité comme un manque. Et j'ai pu constater au cours de mes recherches qu'être sourd c'est une richesse énorme. Beaucoup de sourds quand on parle d'implant **cochléaire** parlent de génocide. C'est une image très forte, mais qui représente bien ce que l'implant signifie pour eux. Pour moi, avec l'implant on est dans ce dont on parlait avec le congrès de Milan, c'est-à-dire des professionnels entendants qui sont persuadés que l'on va éradiquer la surdité, que tout le monde sera pareil dans un monde merveilleux et identique. Personnellement j'ai, sur le plan éthique, beaucoup de mal avec l'implant **cochléaire**. Au moment de l'annonce de la surdité de leur enfant, l'implant est justement ce que les parents demandent, car ils sont complètement largu s et on leur dit qu'on leur dit que finalement leur enfant sera comme tout les autres enfants. Actuellement le discours des médecins est de dire de ne pas s'inquiéter, que finalement (même si c'est une question de temps) l'enfant sera "normal". Mais cela revient à refuser de prendre en compte la spécificité de l'enfant sourd.

Cette année, j'ai rencontré une maman, qui comme tous les parents confrontés à cette situation était un peu perdue. Et comme tous les parents, elle a commencé les séances d'orthophonistes. Sauf que de la part de l'enfant il y a eu un rejet total. En ce sens qu'à partir du moment où elle commençait à parler, il détournait le regard. Elle a fini par essayer d'amener son gamin dans un institut pour sourds, histoire de voir. Un éducateur, sourd, s'est approché du gamin (qui lui-même ignorait complètement la langue des signes) et ce dernier s'est mis à rire, s'est complètement illuminé. Par la suite elle va voir l'orthophoniste (qui était le mari de l'ort), et après lui avoir annoncé qu'elle allait apprendre la langue des signes (ainsi que soin enfant) s'est entendu répondre que si elle le faisait, l'enfant était fini, qu'il n'aurait plus de vie sociale, et donc qu'il était désormais inutile de venir le consulter. Cela s'est passé il y a deux ou trois ans, c'est donc récent, actuel.

De fait, le médecin est la première personne qui va influencer sur les parents à propos de choix de la langue qui sera pratiquée par l'enfant. Au moment où les parents sont les plus demandeurs d'informations, de conseils. Et le médecin leur affirme que l'enfant va être normal, qu'il finira par entendre, que c'est une question de temps. Etant en situation de détresse, les parents n'attendent que d'entendre de telles choses. Ce qui influence grandement leur choix quant aux choix de l'oralité.

L'importance du milieu scolaire

On trouve également une certaine influence du système scolaire. Pas tant au niveau du choix de la langue, mais au cours de mes multiples entretiens, j'ai constaté (d'après les témoignages des parents) une sorte de poussé de la part de l'institution scolaire à l'oralité de l'enfant, avec l'idée que cela est préférable pour l'enfant, en terme d'intégration. D'autre part il ne faut pas oublier l'extrême importance de la restriction géographique. Il est plus simple d'avoir un enfant sourd à Paris qu'en province, et encore moins qu'à la campagne. L'accès à l'information accentuant cela. Beaucoup des parents que j'ai interrogés, pour des raisons différentes, n'ont pas eu accès à l'information et la facilité était l'école du quartier. Il faut savoir aussi que lorsque l'on met son enfant en institut spécialisé, c'est souvent en internat. Ce qui est difficile pour l'enfant comme pour les parents d'être séparé pendant la semaine. Beaucoup de mères m'ont fait part de cette difficulté, et il est évident



que cela pèse sur le choix final de l'oralité. Bref pour les enfants comme pour les parents c'est un véritable parcours du combattant. Et tous les parents n'ont pas la force ou la possibilité de faire face. Et de la part de tous les parents que j'ai rencontré j'ai entendu la revendication à ce que la spécificité de leur enfant soit reconnue, et qu'en même temps il soit reconnu comme els autres enfants, c'est à dire d'accéder à la scolarisation, à l'éducation comme les autres, de faire des études à l'université. Avec en permanence le doute quant à la réussite future de leur enfant à réussir dans les études, dans un métier.

Sans compter la méconnaissance des gens de la langue des signes. Très peu de gens connaissent des sourds qui ont réussi leur vie tout en pratiquant cette langue, des gens qui travaillent, qui sont heureux. Ce qui fait que les parents, par méconnaissance, n'envisage pas cette possibilité pour leur enfant. Beaucoup. L'information sur la langue des signes est très peu diffusée.

En conclusion

Je voudrais, pour conclure, vous lire un passage du "Cri de la mouette" de [Emmanuelle Labouri](#). Emmanuelle a été exclue du monde des sourds pendant longtemps, jusqu'à ce que ses parents la mettent en contact avec eux.

"J'admettais que j'étais sourde, je cherchais les sourds parce qu'on était pareils, on se comprenait. Je commençais à mieux saisir mon environnement. J'acceptais de faire ces vocalises draconiennes. Finis les colères ou la passivité, fini l'incompréhension, le besoin permanent de constat physiques. J'acceptais ma différence. Je ne me promenais plus dans un pays étranger. Tout prenait un sens. J'avais sept ans, je venais de naître et de grandir d'un seul coup. J'étais Emmanuelle, j'existais, j'avais une définition, donc une existence".



Tout cela pour dire que des parents qui permettent à leur enfant d'accéder à la langue des signes, qui lui donnent la langue des signes, c'est des parents qui acceptent sa différence, qui acceptent son identité, et c'est aussi pour l'enfant la possibilité d'être dans une double appartenance, c'est la possibilité pour l'enfant la possibilité de choisir d'appartenir à la communauté des sourds, faire parti des entendant, se construire dans sa différence. Faire le choix de la langue des signes, c'est dire à l'enfant qu'il a le choix de son mode de vie, de qui à il souhaite s'identifier, ce qu'il veut faire de sa vie.

L'impératif de l'implant

Georges : Je vois des personnes qui grandissent et qui ont des parcours complètement différents. Ce sont des repaires identitaires qui se forment très tôt dans la vie, qui se construisent dans la famille. Chaque personne se construit à sa manière. Chez les sourds comme chez les entendants. J'ai vu des enfants qui s'accrochaient à l'implant et d'autres qui l'ont rejeté. Sauf qu'au départ, le choix est fauché car ils n'ont pas toutes les informations. En plus, la politique actuelle est à l'intégration. dans la surdité il existe des degré, et plus la surdité de l'enfant est grande et plus on pousse les parents à l'envoyer en institut spécialisé, mais dans le cas d'une surdité partielle on privilégie l'intégration. Telle est la politique actuelle de l'Etat. C'est ainsi qu'en institut, on reçoit des enfants en déconfiture, car ils ont été privé de la langue des signes, et donc de communication. En fait, le choix ne peut pas se faire au début. Et toute la question est de savoir comment donner aux parents.

Bérénice : Parmi tous les parents que j'ai rencontré, il y avait la mère de deux petites filles sourdes. Et d s le début la communication s'est faite de manière naturelle, en signant. Sauf que ces enfants avaient envie de parler, d'écrire, de lire. C'est ainsi que lorsque les deux sœurs jouent ensemble, elles oralisent. Mais comme on leur a donné la possibilité de le faire, et qu'on ne les a pas obligées, c'est pour elles un plaisir. Comme nous autres entendants nous avons plaisir à apprendre l'anglais. Et à forcer les enfants à oraliser (ce qui est extrêmement lourd, même les orthophonistes en conviennent), cela les rebute. Dans tous les cas que j'ai pu voir où l'enfant avait eu accès à la langue des signes, le français, l'oralité était devenu un plaisir. Et de fait, le rapport au français, à la scolarisation a été complètement différent. Effectivement le choix à la base est faussé, et c'est un énorme problème.

Miss : La langue des signes a toujours existé, depuis le 18 me siècle, et même avant (en 1760 avec l'Ab e de l'Epée. Elle a toujours été là et elle n'a jamais disparue. Malgré son interdiction, elle s'est transmise d'une génération à l'autre. Souvent les personnes sourdes qui oralisent quand elles découvrent la langue des signes, elles rejettent l'oralisme car elles se sentent mieux dans la langue des signes. Bien évidemment il ne faut pas exagérer, il y a des sourds qui oralisent et qui pratiquent en même temps la langue des signes. Mais cette langue fait partie du monde des sourds. Des parents entendants d'un enfant sourd ne savent que très rarement quoi faire, ils demandent au médecin (qui effectivement est la première personne qu'ils rencontrent), et de fait ils n'ont pas le choix, car le médecin leur dit que certes il existe des associations de sourds mais que l'appareillage existe. Alors qu'il faudrait exposer aux parents els deux points de vue, C'est ainsi que els parents auraient vraiment le choix. Actuellement les médecins font le choix de l'oral pour les parents. Et ce faisant aide au génocide des sourds.

C'est, aussi, difficile pour les parents

Régine : Je suis très sensible à ce que tu as dit sur la diversité des situations et des cas de figures, Quand on regarde les familles ou les fratries et qu'on voit la diversité des situations avec ces mélanges sourds/entendants, il faut vraiment se méfier de se faire une idée a priori de ce qui est bien pour l'un ou pour l'autre. Car ce n'est pas forcément celui qui est le plus sourd qui a envie de la langue des signes, et ce n'est pas forcément le plus entendant qui a envie d'oraliser. Nous sommes donc parfois face à des situations qui peuvent sembler paradoxales. Mais le choix est d'autant plus facile que tout est à disposition. Ensuite, quand on parle du choix des langues, il faut voir aussi que pour les parents (entendants) il a le problème, dans le cas du choix d'opter pour la langue des signes, de leur propre difficulté à s'approprier cette langue. Toute la difficulté de partager cette langue avec leur enfant. Vaste problème. Des parents qui ne "parlent" pas la même langue que leur enfant, c'est un problème.

X : Quand je suis n e, les médecins ont annoncé à mes parents ma surdité, ils leur ont dit que j'allais être débile, que ma vie allait être fichue. Mes parents étaient totalement désemparés. Et elle m'a amenée à l' cole avec ma s ur, à la maternelle car elle ne savait vraiment pas ou me mettre, elle ignorait tout du monde des sourds. Et par chance, une voisine qui a vu que ma mère était assez mal engagée la conversation avec elle, après que ma mère lui ait dit que j'étais sourde, et lui a dit qu'il existait des écoles spécialisées. Suite à cela ma mère s'est occupée de démarches. Mais excepté cette voisine, ma mère n'a reçu aucune aide pour que je mène une vie normale. Bref, elle prend contact avec une  cole spécialisée, rencontre les profs et un d'entre eux lui explique que, vu mon cas, il était inutile que j'apprenne la langue des signes, qu'il valait mieux m'oraliser. Elle l'a  coute , m'a amenée chez l'orthophoniste me faire faire des séances de r education. Et encore un peu plus tard, quand j'étais plus grande, un professeur lui a dit qu'il valait mieux que je me fasse implanter. Là encore, ma mère n'était absolument pas informée sur la question, et donc assez naivement elle a  coute  les conseils qu'on lui donnait. Mais finalement elle a décidé que j'allais décider moi-même une fois que je serais plus grande. Et quand des années après elle m'a raconté toute cette histoire j'en ai pleuré de joie et lui ait dit merci de s'être occupé de moi ainsi. Actuellement je fais partie du mouvement Sourds en Colère (mouvement qui se bat contre l'implant) et d'associations qui travaillent contre les politiques qui ne nous écoutent pas. Bref, j'espère que les médecins vont arrêter ce discours oraliste.

L'implant : une mutilation

Manu : On a beaucoup parlé du bien être des parents, du choc que c'était à l'annonce, il y a aussi le bien-être de l'enfant sourd qui est à prendre en considération. Car même si cela fait un choc pour les parents, ce qui compte c'est le développement et l'avenir de l'enfant. Dans le film "*Le monde des sourds*", quelque chose m'a beaucoup frappé : le témoignage d'une jeune fille qui raconte qu'un jour alors qu'elle était adolescente elle a découvert qu'il y avait des adultes sourds, et elle pensait qu'elle allait mourir avant d'être adulte, tout simplement parce qu'elle n'avait pas de repère. A ce niveau on se rapproche un peu des homos qui ont l'impression d'être seuls au monde au moment de leur adolescence. Comme nous sommes aux *VEEH*, on peut faire un beau parallèle entre les sourds et les homos. Sourds ou homos, nous sommes différents, nous sommes donc beaucoup ouverts aux autres différences. Ce n'est donc pas un hasard si des sourds vont vers des homos et réciproquement, car nous avons moins de tabou que les gens qui croient n'avoir aucune différence. Je finirais en disant que l'implant **cochléaire** est une mutilation car on détruit une partie de l'oreille interne. Et il y a parfois des gens qui ne sont pas sourds mais malentendants et à qui on détruit le peu d'audition qui leur reste pour leur mettre un **cochléaire**. Il y a également énormément de gens qui sont implantés, et qui deviennent complètement cinglé parce qu'il subissent une agression de la part de l'implant. C'est quelque chose d'extrêmement grave.

André : Je respecte la position des gens qui ne sont pas pour les **cochléaires**, simplement je voudrais dire qu'est un choix. Et c'est bien d'avoir une réflexion à ce sujet, de réfléchir à quel moment on fait ce choix. C'est une question qu'il faut se poser. Mais, quant à l'oralité il faut, si telle est la décision le faire le plus tôt possible. Il y a le stade près-linguale, moment où l'enfant **acquiert** plus facilement l'oral, en association avec l'implant. Tout ceci pour dire que c'est essentiellement pour cela que l'on propose très vite le choix de l'implant. Sinon j'ai vu. Je ne suis pas pour l'implant, je travaille en tant qu'orthophoniste mais j'ai parfois vu des adolescents très contents d'avoir reçu un implant car cela leur avait permis d'intégrer la communauté des entendants.

Dominique : Je voudrais répondre par rapport à la situation d'un enfant qu'on implante très tôt, je ne suis pas d'accord. Parce que les enfants sourds sont intelligents, et pourquoi les implanter. C'est criminel. On nous prend pour des souris de laboratoire. Si un enfant, une fois devenu adolescent, refuse de se faire implanter, c'est son choix. Mais il y a vraiment une chose où je suis contre, c'est d'implanter les enfants très tôt. Cela me donne l'image d'un enfant qui vient au monde, qui a toute la vie devant lui pour être heureux et qu'on implante. Et cet implant est une espèce de bouton qui va lui pourrir la vie jusqu'à sa mort. C'est comme un vêtement qu'on ne pourrait pas enlever. Un implant, c'est quelque chose de très lourd, c'est difficile à vivre. Vraiment je préfère que les personnes sourdes aient le choix, à leur majorité, de se faire implanter ou pas; mais les enfants, laissons les.

William : Je voulais juste que l'on parle des familles de sourds, de gens, qui considèrent leur surdité comme naturelle, qui considèrent faire partie d'une communauté linguistique comme tant d'autres, et qui donc quand leur enfant naît sourd ils n'ont pas le réflexe de se demander s'il est malade ou handicapé. Pour ces familles qui sont assez fières de leur surdité (parce que c'est une culture qui leur appartient) quand on leur parle d'implant, ils des demandent bien qu'elle serait la réaction des entendants si on les implantait pour les faire devenir sourds.

X : Quand je faisais partie de l'association *Sourds en Colère*, j'ai vu des personnes qui ont été implantées, et souvent c'était assez terrible. Par la suite, certains ont dû subir une douzaine d'opérations. Et souvent cela s'est soldé par un échec. Les gens avaient perdu conscience d'eux-mêmes, à coup d'atteintes irréversibles au cerveau. Mais si une personne souhaite l'implant, on la laisse. C'est son choix. Par contre, pour un enfant c'est non. On propose l'éducation à la langue des signes et on le laisse choisir plus tard. Surtout quand on connaît les échecs de l'implantation. Cela va des infections au suicide. L'implantation est quelque chose de très grave, lourd de conséquence.

Patrick : Mes parents sont sourds. Ma mère a subi une éducation oraliste qui l'a fait énormément souffrir. A ma naissance on lui a dit qu'elle avait donc un enfant sourd, et elle n'a pas voulu que je subisse la même chose qu'elle. C'est pourquoi elle m'a orienté vers une éducation langue des signes française. Ma mère, pour sa part, a grandi dans une école tenue par des soeurs très sévères, et ma soeur (qui est mon aînée) est malentendante. Et donc toutes les deux nous avons baigné dans le monde sourd, dans la langue des signes. Ma soeur était dans une école d'entendants, mais ce fut un échec car elle ne comprenait pas l'éducation qu'elle recevait à l'oral, et ensuite ma mère m'a envoyé dans une école d'enfants sourds, jusqu'à ma majorité. C'est vrai que les parents sourds découvrent que leurs enfants sont eux aussi sourds, ils sont super contents. Et s'il y a des écoles bilingues automatiquement ils vont faire le choix de les placer dans ces écoles.

Gregory : Le français texté est vraiment utile s'il est vraiment désiré. Pour ma part c'est par Internet que j'ai connu Christophe et que nous communiquons énormément. C'est un moyen de communication important, mais est-ce qu'il y a un rejet du français texté (c'est-à-dire lu et écrit) parmi les sourds en général ?

Patrick : Je dirais que l'on se retrouve dans une situation dans laquelle on dit que les enfants peuvent avoir une éducation en langue des signes, éducation au cours de laquelle ils sont censés recevoir leurs cours en langue des signes, apprendre le français en langue des signes, sauf qu'en réalité aucun des professeurs ne parle la langue des signes, ou très peu. De fait ils se retrouvent dans des écoles où on leur apprend en français le français et d'autres matières. C'est la raison pour laquelle leur niveau en français est souvent médiocre, c'est parce qu'on leur a mal appris. C'est la faute des professeurs. Si j'avais dû apprendre le chinois avec un Chinois qui me parlait chinois et qui m'apprenne en même temps les mathématiques et l'histoire, je serais nul en chinois. Leur mauvaise maîtrise du français n'est pas due au fait qu'ils sont sourds mais au fait qu'on leur a mal appris.

La peur de dialoguer

Michel : La langue des signes telle est connue par les entendants, c'est quelque chose qui est une langue entre sourds, une langue *géthoisée*. Il y a très peu d'entendants qui apprennent la langue des signes. Pour des tas de raisons, peut importe. En 1994, et ma question repose sur cette anecdote car elle me travaille encore, quand on avait monté *Act Up* à Marseille, je me souviens (j'étais alors le président de l'association) une personne est venue, elle n'a pas parlé pendant toute la réunion. Et on s'est aperçu à la fin de la réunion que cette personne était malentendante. Et on s'est retrouvé pris de panique, se demandant comment, face au mur du silence, rentrer en contact avec lui. Et ensuite, deuxième question qu'il allait ou pas maintenir le contact avec nous. C'était la bonne question. Il n'a pas maintenu le contact. Cela a été un échec total. Il est sorti de la mouvance *Act Up* alors que peut-être il était un excellent élément. Il n'y a pas très longtemps je l'ai croisé à Marseille, dans un bar. On commence à se parler, et je m'aperçois que dix ans plus tard, je ne pouvais parler avec lui, ne pratiquant pas la langue des signes. Quand on voit un groupe de sourds dans une boîte ou dans un bar, on les voit comme un groupe clanique. Ce qu'ils ne sont pas, c'est qu'ils n'arrivent pas à entrer en contact avec les autres. Ce mur du silence est plutôt la peur de ceux qui ne comprennent pas que la langue des signes est une langue entre sourds mais une langue comme une autre. C'est un peu comme avec le sida, dans les années 80/90, quand on avait le sida on n'en parlait pas en boîte car bien souvent les homos étaient les plus réfractaires à entrer en contact avec un sidéen, car ils avaient peur d'y voir leur propre reflet. Aujourd'hui les sourds, dans le milieu gay, font l'objet d'une incompréhension. On est dans un monde looké, formaté. Et il s'avère que des gens qui n'arrivent pas à avoir cette communication que la publicité, le son par la techno ou la voix nous donne, ces gens sont rejetés. Et donc, comment peut-on arriver à recréer un lien de discussion, un lien d'accroche quand le sourd se dit comment parler à l'autre et quand l'autre se demande comment s'adresser au sourd sans commettre d'impair. Il y a une peur. Comment casser cette peur ?

Miss : A cet atelier, si je compte bien, nous sommes onze sourds, et il n'y a eu aucun souci pour communiquer avec vous tous, les entendants. Chacun a fait des efforts. Petit à petit, les entendants avec lesquels nous avons parlé ont compris que nous n'étions pas des débilés, que l'on pouvait échanger. Chaque personne est différente, il ne faut pas généraliser, nous sommes tous différents. A Paris, de nombreux sourds se sont intégrés dans les associations, comme à *Act Up*. Il ne faut pas penser que le français et la langue des signes se ressemblent. C'est deux langues différentes. Ainsi, si je dis "dans l'avion je monte", alors qu'à l'écrit on dirait "je prend l'avion". Et je signe "je prend l'avion", les sourds vont penser que je vais prendre un jouet. Il y a tout un tas de différences entre la langue des signes et le français.

Un certain parallèle avec les trans

Stéphane : A propos de la question de l'implant ou de l'apprentissage de la langue des signes, je vois un certain parallèle avec la transsexualité en ce sens que pour les trans, l'opération chirurgicale est quelque chose, d'une certaine façon, d'imposé. La société impose cette opération car tant que le transsexuel n'est pas opéré il n'a pas ses papiers, ils restent dans une situation difficile. Ils sont en but à un certain pouvoir médical. En fait, il me semble que si on peut unifier des luttes qui ont certaines ressemblances, des luttes contre la société et un pouvoir médical qui nous opprime, ce serait bien.

X : L'opération pour les transsexuel n'est autorisée qu'à partir de 18 ans; il y a donc un vrai choix qui est possible. Pour l'implant, il n'y a pas de choix possible, on les implante et c'est tout. Si on autorisait l'implant qu'à partir de 18 ans, cela signifierait qu'il y a un vrai choix. Et dans ce cas, on respecterait le choix des uns et des autres. Les personnes qui sont devenues sourdes et qui souhaitent se faire implanter, je comprends et je respecte leur choix. Il y a tout un monde sonore qu'elles n'ont plus, qui leur manque. Mais qu'on veuille implanter des sourds profonds, je ne comprends pas. Les trans ont le choix, les enfants sourds qui se font implanter n'ont pas le choix. Ce sont les médecins qui imposent l'implant. Et ce sont les parents qui signent les papiers. Documents dans lesquels il est notifié que les médecins ne pourront en aucun être tenus pour responsable du choix de parents. De leur part, c'est de la lâcheté.

Les GAYS et L'INTERNET

X

Grégory LAGRANGE : Bonjour, je travaille actuellement pour *Cité Gay*, pourtant je n'avais pas un parcours qui me destinait à travailler pour l'Internet, puisque de formation je suis juriste. Certes avec une spécialité en droit de l'informatique. Ceci dit, étant donné que nous sommes (à *Cité Gay*) une petite structure, nous sommes assez polyvalents, et c'est ainsi que je ne m'occupe des questions relatives à l'administratif financier et des questions sociales et politiques pour la zone éditoriale, ainsi que de certains aspects commerciaux et /ou de partenariat. Ceci dit, avant que Christophe (mon collègue avec qui j'interviens dans cet atelier) développe sur un aspect plus de recherche, je voudrais vous présenter l'existence d'un Internet LGBT. Sachant que les questions LGBT participent à l'évolution des médias gay en France. Evolution qui, pour autant, ne date pas de quelques cinq ou dix ans.

D'Arcadie à l'Internet

Le propre d'un média, c'est d'être un support et un moyen de délivrer une information. Historiquement nous avons des médias gays très élitistes, très intellectuels (comme *Arcadie*). Puis, durant les années 70, avec l'arrivée de mouvements plus revendicatifs, nous avons des médias plus communicatifs sur des choix politiques et/ou idéologiques. Et enfin, durant les années 80, avec l'avènement des radios libres, apparaît une presse écrite

généraliste s'intéressant à ces questions. L'un des premiers médias gay en France fut le journal *Libération*. Et les petites annonces du *Nouvel Obs*. Une moindre pression des institutionnels permit l'essor des médias homosexuels. Sans compter un retour du militantisme homo lié au sida. Et finalement, l'Internet est arrivé à la suite de ces différentes vagues, commençant par des structures associatives, puis des pages personnelles. Dans les pays anglo-saxons, dès le début il y eut des démarches purement commerciales, alors qu'en France le développement de l'Internet gay s'est beaucoup fait sur les bases du minitel. A l'heure actuelle, les sociétés françaises qui s'occupent d'Internet gay sont pour les trois-quarts d'entre elles des sociétés qui à la base avaient des codes minitel.



Du minitel à Cité Gay

Cité Gay s'est constitué à l'image de cette réalité française. William, le fondateur, avec des copains a monté une société (durant les années 80) de code minitel. Et en 1997, il récupérait des flyers dans les bars pour en faire une simple page de présentation. Sauf que de plus en plus il avait des contacts avec des internautes lui disant qu'il n'avait pas annoncé telle soirée. Et c'est ainsi qu'il est passé à un service plus étoffé, avec petites annonces. Et l'affaire connue un grand développement, jusqu'en 1999 où il fut question de faire rentrer des investisseurs, qui voyaient plutôt d'un mauvais œil l'activité rencontre et petites annonces. C'est donc sur la base d'une page perso et d'un conflit avec des investisseurs que repose le choix d'un développement autonome, sans investisseurs. C'est ainsi qu'il a repris cette activité à son compte, répondant au fur et à mesure (se développant) en fonction des demandes. Ainsi le dial est venu s'ajouter, puis les services shopping et voyage. Sauf qu'à partir de 2000/2001, voyant l'importance que cela prenait et qu'il n'arrivait plus à le gérer seul, il a commencé à embaucher des internautes. Aujourd'hui nous sommes neuf salariés.

En interne nous avons tendance à penser que nous sommes surtout au service des internautes. Ce qui fait que nous pensons ne pas avoir de réelle légitimité à intervenir. Après, le nombre d'internautes fait qu'effectivement nous avons une responsabilité. De la sorte, nous travaillons beaucoup la communication individuelle avec les petites annonces et les services de dialogue en direct. Activité qui n'est pas nouvelle puisqu'elle existait déjà dans la presse magazine, mais en terme de nombre d'internautes connectés, les choses sont d'une ampleur différente. Souvent nous avons des retours d'internautes qui, en province, nous disent que ce service leur permet de briser leur isolement. Nous sommes conscients d'être un vecteur de communication entre individus, un vecteur de rupture d'isolement et de rencontre. Il ne faut pas se leurrer, 80% des connections sont à vocation de rencontre.

X

A l'écoute des internautes

Bien que nous n'avons pas de légitimité sociale, comme les associations (qui savent faire un travail de revendication militante), nous avons la responsabilité de relayer des informations, puisque que nous avons un lectorat important (462 000 visiteurs le mois dernier). Mais faire de l'information (actualités associatives, revendications politiques...) c'est difficile, d'autant que nous n'avons pas de journalistes en interne. C'est toujours délicat quand on est un média qui lie la rencontre individuelle (et à ce niveau nous n'avons qu'une prestation technique) et de faire de l'information communautaire. Et je dis souvent à des associations qui nous contactent, mais aussi des politiques (ce qui est nouveau) et qui nous demandent qu'elle est notre avis sur telle ou telle question, que ce n'est pas parce que nous sommes le premier réseau en terme de volume que nous avons un avis à donner. Après tout, il y a des associations locales ou nationales qui le font beaucoup mieux que nous, et dont c'est le rôle.

Un des services dont nous sommes le plus fier, c'est le service d'information santé. Le fait que nous ayons pris beaucoup de volume nous oblige à nous approcher à nouveau des gens, d'autant que nous avons perdu de ce lien avec les internautes. Ce qui fait, à l'image de ce service santé d'information, que nous avons fortement envie de nous rapprocher des gens, comme, par exemple, créer des *Cité Gay* régionaux, avec des interfaces régionales.

Les internautes (les filles n'interviennent jamais) n'hésitent pas à nous faire part de leurs remarques. Si on a un plantage, on se fait pourrir. Il y a un vrai sentiment d'appropriation. A tel point qu'il est parfois difficile de modifier une petite fonctionnalité, car on bouscule des habitudes. C'est ainsi que le développement du chat et des annonces a répondu à une demande massive des internautes. Actuellement nous avons une forte demande sur la régionalisation, sur les profils. Et donc, nous y travaillons.

Dossier Prévention

Parce que, depuis presque 20 ans, le sida ravage encore ; parce que, selon les dernières données nationales, une contamination survient toutes les 2 heures et atteint environ 6000 personnes par an en France ; parce que les MST, évoluent, résistent aux traitements et sont en forte hausse chez tous les groupes sexuels ; parce que les traitements n'empêchent pas la contamination à l'une ou l'autre maladie, il paraît nécessaire, au risque de vous blâmer, de vous informer sur les risques liés au sexe. Oui, certains n'aiment pas le préservatif mais ce bout de latex est l'un des seuls remparts pour se protéger et protéger les autres, amis, amants, copines, coups d'un soir.

Chacun se doit d'être responsable de sa vie et de respecter celle des autres.

SIDA :

- Présentation succincte des VIH
- Modes de transmission
- L'infection
- Prises de risque
- Traitement prophylactique
- Modes de prévention masculins et féminins
- Actus

MST :

- Présentation des MST
- Risques et conséquences
- Les hépatites : modes de contamination, conséquences

Numéros utiles et gratuits

(appel anonyme depuis un téléphone fixe)

Consultation Sexologie (Matin)

01.42.49.99.24

La question des photos

la création d'un univers soft parallèle avec un univers hard. L'intérêt d'un site, c'est d'avoir toutes les expressions, toutes les volontés de se connecter. Il me semble qu'il y a autant de *Cité Gay* qu'il y a d'internautes. Chacun fait ce qu'il en veut. Au début du dial les internautes étaient très réticents à mettre leur photo, sauf qu'il y a eu une adhésion collective au principe d'honnêteté de mettre sa photo. Et maintenant il y a une écrasante majorité de gens qui mettent leur photo. Sauf qu'il faut savoir qu'il y a une culture de l'anonymat sur Internet, culture qui effectivement vient du minitel qui était l'occasion pour un certain nombre d'entre nous de sortir d'un certain isolement, tout en ayant la possibilité de rester anonyme. Et avoir une politique de la photo obligatoire c'est empêcher d'avoir une possibilité d'expression dans l'anonymat, il faut voir que depuis que le PACS est passé, des débats sur un certain nombre de thématiques qui se rapprochent de notre quotidien sont apparus, tout cela fait qu'il y a aujourd'hui pour chacun d'entre nous une plus grande facilité à se montrer, à être visible. Il ne faut surtout pas tomber dans le travers de dire que de l'utilisation de la technique découle une adhésion collective à des valeurs qui sont technicistes, que du coup on se rend compte que pour pouvoir rencontrer quelqu'un il faut une photo. Il est vrai que le manque de photo (voir la webcam qui se voudrait montrer le réel, sa tête et pas celle d'un autre) complique le premier contact,

On nous a fait parfois part de certains reproches quant à des photos très hardes. Aussi, après réflexion, nous avons décidé

Christophe : Ce dont je vais vous parler aujourd'hui a fait l'objet d'un travail datant de trois/quatre ans, dans le cadre d'un DEA; Personnellement j'ai une approche qui est de l'ordre de l'ethnographie en ce sens que ce qui m'intéresse c'est l'utilisation que font les gays (je parle des gays car dans le cadre de cette étude je ne me suis pas intéressé aux lesbiennes), tant en terme d'outils qu'en terme d'interface pour rentrer en contact avec l'autre. Autrement dit, je postule qu'il y a une influence de la technique dans la façon de se construire en tant que sujet homosexuel. Pourquoi je parle de sujet et pas d'internaute ? Car derrière le terme de sujet il y a l'idée de liberté de ses actions et d'être sujet du roi, double relation qui fait que l'on est soumis à un certain nombre de contraintes et de dominations. Et je crois qu'on est tout le temps dans cette dynamique.

X

La question du corps

Un certain nombre de chercheurs ont tendance à voir dans l'Internet la possibilité de réduire à l'extrême toute relation physique entre les individus. Autrement dit, selon eux nous avons aujourd'hui la possibilité de se connecter avec le cerveau de l'autre, mais il y a toujours ce corps qui nous emmerde car il faut le nourrir, le soigner. De fait on ne peut pas tout à fait sublimer toute la violence qui pourrait avoir dans un monde réel, violence qui s'hannilerait au contact de la technique. Nous sommes donc, avec l'Internet, dans une fuite du rapport physique, dans un monde de plus en plus individualiste où l'autre fait peur dans sa différence. Derrière cela il y a aussi le côté hygiéniste, c'est-à-dire que si je suis en rapport avec l'autre via l'outil technique, je ne suis plus en contact physique avec lui, je suis dans une bulle (a priori mon domicile). Et au niveau de la sexualité qui est très présente sur Internet (ce n'est pas vraiment une spécificité gay), cette technicité de la relation retire tous risques de contracter une maladie. Par rapport au sida notamment, j'ai rencontré quelques personnes malades qui me disaient qu'elles avaient un tel dégoût de leur corps, d'eux, qu'elles ne pouvaient plus envisager la relation à l'autre en direct, et que l'Internet leur permettait donc de conserver un semblant de sexualité, via le fantasme par l'écrit.

Il y a cette notion du corps encombrant, notion qui est assez récurrente dans de nombreux écrits de la part d'un certain nombre de chercheurs et d'universitaires que l'on pourrait qualifier de technophiles. Et aussi la peur de la fragmentation du sujet, c'est-à-dire que l'on se fragmenterait à travers la création d'identités multiples possibles. Là encore c'est pareil, on tombe dans des discours assez systématiquement où c'est une fuite du réel, où on se construit des identités, en omettant complètement l'inverse c'est-à-dire que c'est un moyen pour un certain nombre de pouvoir vivre ce qu'ils sont et qu'ils ne peuvent pas vivre dans la réalité. Nous sommes ici dans une dynamique de fragmentation du corps, de fragmentation du sujet, avec l'idée que l'on se transsexualise l'espace d'une connexion. Et par rapport à ce qui discours qui voudrait que nous soyons que des esprits, et qu'on vire ce corps qui serait gênant, le corps justement pourrait être vécu comme une résistance à cette injonction de ces extrémistes eugénistes et technophiles de façon à tomber dans des travers qui font qu'on existerait plus en tant qu'être humain. Car si on existe plus qu'en tant qu'esprit, on n'est plus un être.

La réalité du corps

Par ailleurs le corps devient comme un prétexte à la rencontre. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'être dans le discours pour rencontrer l'autre (les autres), il faut aussi qu'il y ait le corps. Quand on parle de la première rencontre et qu'on est utilisateur de nouvelle technologie, la première est où ? A partir du moment où telle photo, où tel profil m'interpelle, est-ce cela la première rencontre où est-ce que ce sera quand lui et moi nous nous rencontrerons physiquement ? On discute depuis un moment mais il manque ce corps, donc on va se rencontrer. A côté de ça, de cette volonté de décorporisation via la technique pour un certain nombre de personnes, et le pendant qui serait le corps comme résistance à cette injonction à disparaître en tant que être composé d'un esprit et d'un corps, il semblerait qu'il y a un entretien des stéréotypes avec Internet contrairement à ce qu'on pourrait penser. C'est-à-dire que l'on se dit qu'il s'agit d'un nouvel espace de liberté (possibilité d'échanger de l'information, de rencontrer l'autre, de dialoguer), donc une possibilité d'exprimer ce qu'on est vraiment puisque potentiellement on est face à un certain nombre de personnes rencontrables, mais en fait qu'il y a derrière cela un réel entretien des stéréotypes.

Je suis toujours frappé quand j'entends dire que le Marais est un espace de liberté. Oui, c'est un espace de liberté, en ce sens que deux garçons peuvent se tenir par la main, sauf qu'on oublie de dire que c'est aussi un espace de rivalité. C'est-à-dire que l'on est en rivalité par rapport à l'autre, à la rencontre potentielle. Et sur Internet, on va pouvoir contourner tout cela, tout ce jeunisme, puisque que l'on est en relation avec l'autre par le biais du textuel. Sauf que l'image est devenue de plus en plus présente avec l'évolution des techniques, et surtout la présence de plus en plus importante de la webcam. Objet qui est un gage d'authenticité car on voit l'autre en temps réel. Bref, cet entretien des stéréotypes fait que par exemple, à 29 ans je me fais jeter par un gamin de 18 ans. Ce qui n'arrive pas forcément dans la conversation, mais au moment de la visualisation d'une photo. Par rapport à ce qu'on peut constater sur le site, le mensonge en matière d'âge est assez faible, de l'ordre de trois à cinq ans. Et aurait tendance à diminuer. La première génération sur Internet qui tout de suite adhère aux services de rencontre n'est pas forcément une population jeune. Après il y a eu toute la vague des jeunes qui n'avaient pas connu le minitel et qui ont tout de suite profité de l'ADSL. Et sur tous les sites, on constate que le public est plutôt trans-générationnel, Avant nous étions plutôt dans une fourchette de 25/40 ans, alors que maintenant c'est 25/55 ans

La question de la proximité

Il n'y a pas de territoire ou d'espace homosexuel au sens qu'on est français sur un territoire français. On n'est pas homosexuel sur un territoire homosexuel. Bien que dans certains espaces dits réservés, quand vous êtes dans le ghetto (le Marais), effectivement vous voyez une surreprésentation des homosexuels. Mais ils ne sont pas les seuls à investir ce quartier. Depuis un certain nombre d'années, des chercheurs disent que les réseaux cela va être génial, car avec cette idée d'interconnexions totale de village global tout le monde sera interconnecté. Déjà c'est une vision assez occidentalocentrée des choses, l'interconnexion mondiale, on n'y est pas du tout. Le jour où tout le monde aura au moins de quoi boire, on pourra en reparler. Mais il y a tout un tas de discours sur l'affranchissement des distances, avec l'idée que nous sommes tous voisins. Propos qu'il convient de relativiser. Certes l'Internet va avoir tendance, dans une certaine mesure, à affranchir des distances quand il s'agit d'entretenir des relations préexistantes à la rencontre numérique. On est loin l'un de l'autre, on ne peut pas se voir tous les week-ends, on reste en contact, en relation via l'Internet. Mais quand il s'agit de la naissance d'une relation sur Internet, la distance est toujours présente. C'est pourquoi il faut faire un distinguo entre une possibilité technique et une utilisation effective de l'outil. Je parle d'utilisation et pas d'usage, car derrière la notion d'usage il y a celle de bon usage. C'est à dire un usage prescrit par des précepteurs. Hors ce qui m'intéresse c'est justement l'utilisation, c'est à dire l'appropriation avec tous les détournement et contournement possibles par rapport à ce qui est dans les modes d'emploi.

X

Techniquement parlant, à partir où deux internautes sont connectés, potentiellement, grâce à la technique, la rencontre de l'autre est possible. A partir du moment où il y a une connexion de part et d'autre, on peut parler avec n'importe qui sur la planète. Mais d'un point de vue des utilisations effectives, et c'est à ce niveau qu'il existe une différence observable de façon très prégnante. Il me semble que dans la relation à distance tout est lié au fait qu'il y ait une relation physique potentiellement envisageable. Je ne dis pas que la relation se réalise, mais qu'elle soit potentiellement réalisable. Autrement dit, j'ai une recherche amicale, ou une passion commune pour les papillons, il faut que la personne avec qui je rentre en contact soit potentiellement rencontrable. Pour ce faire, on va tomber dans des recherches locales, départementales ou nationales, et même internationales dans le cas où il y aurait un voyage qui serait envisagé. Quand il s'agit d'une recherche d'un contact sexuel, la recherche est hyper local, c'est à dire la ville même, voir l'arrondissement, le quartier. Il y a donc une différence notable entre la potentialité technique et son utilisation effective. En terme de connotation ce n'est pas tout à fait la même chose. L'espace homosexuel dans la vraie vie c'est le ghetto (le milieu), l'espace numérique homosexuel n'est pas vécu comme le milieu. On est, quand on est homosexuel, sur Internet (y compris sur un chat gay) hors ghetto. Les Internautes se vivent comme étant hors ghetto. L'intérêt de ceci c'est que c'est vécu comme une extension spatiale, tout en ne rentrant pas dans ce stéréotype d'appartenir à la communauté, stéréotype qui a une connotation très négative.

Dans quelle mesure l'Internet comme nouvelle modalité de résistance à la domination hétérosexuelle, ou (pour reprendre la terminologie de Louis Georges) hétérosexiste, peut permettre de développer de nouveaux espaces de liberté, de nouvelles possibilités de s'inventer ? Dans quelle mesure l'Internet permet de passer d'un espace public hétérosexuel (hétéro-normé, hétéro-normatif) à un espace public numérique potentiellement homosexuel ?

La notion de temps

Cette notion fondamentale conçue comme un milieu infini dans lequel se succèdent des événements est ressentie souvent comme une force agissante sur le monde des êtres. La question initiale qui faut se poser (et c'est, ce qui nous intéresse) c'est de savoir s'il y aurait une temporalité propre aux homosexuels. Histoire d'illustrer mon propos, je ferai la lecture de quelques passages du livre "Le rose et de le noir" de Frédéric Martel :

"Bonheur rimerait-il avec ghetto ? Dans les années 80 apparaît une frange symbolique, certes marginale, d'homosexuels qui portent un uniforme gay en écoutant Fréquence Gay, vous travailler dans un établissement gay, s'informent en lisant gai Pied Hebdo, dînent dans un restaurant homosexuel du Marais puis dansent jusqu'au matin dans une discothèque gay. Pour certains, l'heure est venue de vivre en circuit fermé, renvoyant aux homosexuels les images figées de leur identité, avec une temporalité propre. Celle de la communauté et non pas celle de la chronologie nationale, c'est à dire du temps social."

Alors il dit bien que cela est marginal, mais il pointe la possibilité de choisir la temporalité à laquelle on souhaite se soumettre. Car on reste toujours soumis à une temporalité, on ne peut pas agir sur le temps. Autrement dit, on choisirait un cloisonnement volontaire dans cette temporalité. Ce qui amène un autre auteur à déclarer que le temps est devenu une pathologie, et quand on regarde les deux on revient sur les discours médicaux, on choisit une temporalité propre aux homosexuels, le temps devient une pathologie, donc on retombe dans la pathologie et ses discours médicaux. Et au final, l'Internet devient un moyen de s'affranchir de ce temps. Cela revoit à un Jacques Péro qui dit que la technique que peut être (et elle est souvent) vécue comme la solution à un déséquilibre. Autrement dit, homosexuel on ne peut pas vivre dans le temps social globalement admis. Donc temporalité homosexuelle et enfermement/cloisonnement. Et comment sortir de ce cloisonnement ? Grâce à la technique qui vient résoudre le déséquilibre auquel on est confrontés ; Le cyber espace est donc le moyen d'affranchir le temps comme il est le moyen de s'affranchir du corps ou de l'espace. Sauf que le seul truc qui nous rattache au temps c'est le corps.

On a tendance à dire qu'il y a un fossé entre le temps social vécu et le temps vécu devant l'écran. Autrement, devant un écran on ne voit pas le temps passer. Je me connecte, je consulte les petites annonces, j'échange des informations, et je suis en retard au boulot. Le temps numérique est systématiquement vu comme quelque chose qui raccourci le temps social. Cela va avec le fait d'être dans un isolement physique, on est derrière son écran tout seul, face au temps social qui s'accélère, à travers la vitesse de circulation de l'information dans les réseaux. Ce faisant on est dans la logique du temps raccourci, de la vitesse. Sauf qu'il y a un certain nombre d'éléments du temps social dont on ne peut pas faire abstraction, même quand on est à cinquante centimètres de son écran, isolé dans une pièce. Par exemple vous avez passé une nuit blanche à chatter avec l'homme de votre vie que vous avez enfin rencontré. Malheureusement il vit en Australie, et donc vous restez connecté toute la nuit. Mais de toute façon, au niveau du temps social, le soleil va se lever, malgré tout. Et le réveil se met à sonner. Ce qui vous ramène au temps social. Ce qui n'empêche pas de voir que le temps vécu, c'est-à-dire le sentiment que l'on en a, est effectivement un rétrécissement du temps.

X

Du bon usage du net

Pierre : A propos de cette notion de bon usage, nous avons trois types de médias (le média écrit, l'audio et la vidéo), et on ne les utilise pas pour faire n'importe quoi. Pour un cours, tu vas privilégier la vidéo. Quand tu fais de la webcam pour te montrer, tu vas avoir toute la question de la télé présence dont la qualité est facteur d'instantanéité. Et à partir du moment où le courrier met une minute pour parvenir

à ton correspondant, la notion de présence s'est imposée car tu as à peine le temps de te retourner qu'on te répond. La présence va utiliser les différents médias pour augmenter en qualité. Après, quand tu pousses du son et de la vidéo, tu vas être le producteur de ta présence. Et c'est là que tu vas devoir travailler sur la qualité de l'image et du son. C'est à ce niveau qu'on parle d'usage, et pas de bon usage. Personne n'a eu la prétention de monter quel pouvait être le bon usage de cet outil.

Les Actualités "Gays & Lesbiennes" du jour...

<p>► Club Med Gym : Expert en forme et en bien être  CLUB MED GYM et WAOU CLUB MED GYM : 22 clubs dans Paris pour votre bien-être</p> <p>► Journée Mondial du SIDA Yahoo! et le PNUD s'associent pour la Journée Mondiale du SIDA</p> <p>► Réaction du SNEG suite au projet de loi contre l'homophobie LOI CONTRE L'HOMOPHOBIE : LA VALSE-HESITATION</p> <p>► 20 ans de lutte contre le Sida Aides fête ses 20 ans avec 1 000 visages</p>	<p>► La lutte contre le Sida déclarée Grande Cause Nationale 2005  Belle victoire de Jean-Luc Romero et des associations</p> <p>► Le mémorial des victimes du Sida de Montréal en danger Un promoteur immobilier veut construire un restaurant à la place</p> <p>► Prison ferme pour deux agresseurs homophobes Ils avaient agressé physiquement un homosexuel handicapé à Brest</p> <p>► Sida : combien coûtent nos vies? Appel d'Act-Up dans le cadre la journée mondiale de lutte contre le Sida</p>
--	---

Un effet miroir déformant

Claude : Pour y avoir passé énormément de temps, de manière un peu pathologique, je trouve qu'il y a quelque chose du miroir déformant sur le chat. A savoir que j'y suis allé j'avais l'intention de régler mes problèmes, comme si j'allais chez le psy. Et je suis passé du stade de "patient" à celui de mère Térésa en ce sens que je suis maintenant le réceptacle aux plaintes. C'est ainsi que j'ai pu constater qu'il y vraiment une marge qui est en demande par rapport aux complexes, par rapport à beaucoup de choses (comme l'impossibilité de s'assumer). Beaucoup sont dans une démarche de recherche de réconfort psychologique. Sauf que ces personnes sont confrontées à une violence extrême car ce n'est absolument pas fait pour. Pour ma part, j'ai vraiment fait ma catharsis sur le net, c'est à dire que je suis tombé au plus bas, car derrière son écran, sans aucun contact physique, uniquement dans le virtuel, on a tendance à noircir le tableau. J'ai vraiment eu l'impression d'avoir un miroir déformant, que ma vie était Tchernobyl. Car on tapote avec ses petits doigts, il n'y a pas de contact vocal, il y a une espèce de non simultanément du dialogue qui fait qu'on a tendance à préparer sa petite phrase que l'on va balancer. Donc je suis tombé au plus bas, là où un bon coup de pied vous ramène vers la surface. Maintenant ça va très bien.

Et maintenant je suis une sorte de mère Térésa, car par exemple je n'utilise jamais les touches "zapper" (je trouve que c'est d'une incorrection parfaite). Il est vrai que ces touches sont dans une logique de rendement, de vitesse, d'efficacité. Et comme en plus ma photo est assez souriante, je me retrouve dans la position de recevoir les plaintes diverses et variées du Net. Plaintes assez représentatives des phobies qu'il y a dans le milieu gay. Exemple flagrant (qui n'est pas général mais emblématique), celui d'un garçon qui à mon âge (25 ans) qui ne sort plus de chez lui car il ne supporte plus son corps, qu'il n'a jamais voulu m'envoyer une photo de lui (on chatte depuis deux ans). Il y a, ici, pour lui quelque chose de la thérapie. Il est sur tous les chats possibles et imaginables, dans une logique d'anti-vieillessement, de recherche de botox. C'est complètement psychiatrique, effrayant. La progression s'est faite en téléphonant, c'est-à-dire qu'un jour je lui ai laissé mon téléphone, à la suite de cela il m'appelle très fréquemment pour vider son sac et me demander comment je suis passé de la pauvre chose torturée qui déballe son sac sur le Net à madame écoute psychologique. Et notamment pour savoir comment je faisais maintenant pour totalement m'assumer, pour vivre ma vie correctement. Donc je pense qu'il y a cet aspect de miroir déformant car les choses je les ais vécues plus à fleur de peau. Dans un sens comme dans l'autre. C'est à dire que lorsque je suis euphorique, ça passerait de manière exacerbé sur le Net, et quand je suis d'humeur morose c'est les fleurs du mal de Baudelaire. Il y a quelque chose de non-physique, d'intangible qui te renvoie à ton propre cerveau et à une rumination qui en fin de compte n'est pas du tout un dialogue. C'est une rumination plus qu'un échange.

X

De la parole à la rencontre ?

Guillaume : Par rapport à l'idée que les contact sur le net son plus directs, et à cette question de savoir si la rencontre ne se ferait que si il y a le physique, pour ma part je reconnais que l'Internet est un média super utile, tout le monde l'utilise, c'est bien pour rencontrer préalablement les gens, mais le problème de ce genre de contact c'est qu'on perd les deux tiers d'un réel dialogue, d'une réelle rencontre parce que nous n'avons plus la rencontre physique. Dans un dialogue ce qui prime le plus, ce n'est pas les mots qu'on utilise ou le ton de sa voix, c'est le physique. Et quand on perd cela, s'installe une certaine violence. Car tout ce quoi peut être exprimé peut être mal compris. N'étant pas dans une vraie discussion, tout ce qu tu as pu dire s'est envolé, et ce que les autres te répondent tu va le voir de façon très morose car tu n'as pas la nuance physique. Le gros souci sur l'Internet, c'est qu'il y a beaucoup de gens qui ne veulent pas aller au-delà. C'est-à-dire quand on propose à quelqu'un, localement, de se rencontrer....

Claude : Mais n'est-ce pas, à ton avis le propre de ce support de ne pas aller au-delà ? Je discute avec certaines personnes depuis deux ou trois ans, et à la limite je n'attends pas de les rencontrer physiquement parce que nous avons un dialogue très constructif sur plein de sujets. Et il est probable que j'y ai gagné car je n'aurais jamais rencontré ces personnes, alors que je suis dans une vraie discussion quand je me connecte avec elles.

Guillaume : D'accords mais tu perds quelque chose. Car si tu t'entends déjà très bien avec des personnes sur un chat, tu peux certainement faire plus dans une vraie discussion. Pour moi l'Internet est l'occasion de rencontrer des gens que je n'aurais pas eu l'occasion de rencontrer, puis de les intégrer dans ma vie sociale.

Christophe : Histoire de répondre à quelques questions soulevées, je dirais que quand j'ai parlé de violence je me réfère aux travaux de [David Lebreton](#), Comme on est dans une logique de décorporisation et qui prône qu'on arrive à se débarrasser de notre corps, cette annihilation de la violence est celle de la violence physique. Sur la notion d'usage, je ne mets pas en question des différents travaux (sur lesquels je me suis appuyé) sur l'usage des nouveaux outils techniques, simplement je mets en question ceci d'un point de vue terminologique. Ce qui me pose problème dans la notion d'usage, effectivement il y a quelqu'un qui dicte le bon usage, c'est l'industriel, le producteur. Et ce n'est qu'une partie de l'utilisation, et c'est pour cela que je fais la distinction entre les deux termes de l'utilisation qui est faite par les utilisateurs. C'est à dire des détournements et autres contournements. Par une tenaille, si tu es en camping et que tu n'as pas d'ouvre boite, ta conserve tu l'ouvres avec la tenaille. Ce n'est plus un usage, c'est une utilisation, parce qu'il y a une appropriation de l'outil par la personne. Je rejoins tout à fait d'autres auteurs qui parlent d'usage, mais c'est une notion qui me pose problème parce qu'elle fait abstraction de tout ce qui est appropriation de l'outil, et individualisation par rapport à un contexte, à des gens, de savoirs [connitifs](#), à des capacités des uns et des autres.

Quant à cette idée de pathologie, de miroir déformant, je suis tout à fait d'accords avec ce qui vient d'être dit. La chose n'est pas tranchée puisque nous sommes face à une technologie sans cesse en développement, en évolution, pour autant, c'est une réalité. Aujourd'hui quand deux personnes interagissent (sur un chat), est-ce qu'il s'agit de l'un et de l'autre ou un qui se parle à travers l'autre ? Autrement dit, est-ce que nous vraiment un échange un dialogue ou avons-nous deux individus qui parlent parallèlement de façon à

pouvoir vider son sac sans avoir la volonté, de façon consciente ou inconsciente. Bref, n'est ce pas un moyen pratique de remplacer le psy ? Evidement il y a un travail qu'on est pas capable de faire quand on n'a pas les savoirs propres à la psychologie et autres techniques d'analyse de soi, mais il y a quelque chose de cet ordre. Pour autant, des cas pathologiques restent minoritaires. Aux Etats unis il y a un certain nombre de cliniques qui ouvrent des consultations pour l'addiction aux services électroniques. J'ai l'impression qu'on pourrait laisser penser que l'Internet gay c'est un peu la cour des miracles. La majorité des connexions n'ont pas pour finalité de soigner une pathologie, la majorité des dialogues ne relèvent pas de la psychiatrie. Qu'il y ait des gens en mal être, j'en ai rencontré autant sur la Net que dans les bars ou les boites. Sauf que sur le Net tu peux étaler ton mal être, avec le "confort" de l'anonymat. Les sourds qui sont avec nous durant la semaine sont de gros utilisateurs d'Internet, car pour eux c'est une fenêtre social qu'il n'avaient pas avant.

X

Le décroisement de la rencontre

Le minitel (avec par la suite les réseaux téléphoniques) est un des tous premiers outils techniques qui a permis la rencontre dans un anonymat presque total. Il permettait de rencontrer quelqu'un sans prendre de risque, à l'inverse d'une pissotière ou des parcs surveillé par les casseurs et les flics. Et depuis sur le Net, même si c'est souvent "gros queue cherche petit cul", le dial (notamment) a été un outil de décroisement formidable. Tous ces outils techniques (minitel comme Internet) ont été des bouffées d'oxygène pour un nombre incalculable d'homosexuels.

Dans le cadre de ma recherche j'ai été amené à dialoguer avec des gens, auxquels j'ai pas la suite proposé de se rencontrer histoire de boire un café. Je ne sais pas si c'est mon charme légendaire mais tout de suite le mec était déjà à quatre pattes. Nous sommes tous des être de paradoxe et de contradiction, entre un absolu qui serait de trouver le grand amour (avec un discours très normatif, à coup de fidélité, de chien et compagnie) et de l'autre nos pulsions qui font qu'à un

certain moment on n'a pas envie de passer la nuit tout seul, et si on n'a pas quelqu'un avec qui on a développé une relation de sentimentalité, on va vers un plan cul. Et dessus vient se greffer la technique qui offre effectivement des potentialités nouvelles, mais qui ne change pas fondamentalement ce qu'on est. Il y a des évolutions, des modalités différentes. Le net est un outil extraordinaire de décroisement, et d'accès à l'information. Aspect extrêmement important, car quand on est au fin fond de la campagne et qu'il faut aller acheter *Têtu* et que le seul kiosque à journaux est tenu par un voisin qui ne manquera pas d'informer le voisinage, aller sur le net est un grand confort.

Rostom : Je voudrais savoir s'il existe des études qui on détermine si on utilise le Net selon que l'on habite une grande ville ou à la campagne. Et suite à cela, si du fait de la question de la proximité géographique (corollaire à toute rencontre) le choix à la campagne est plus réduit que dans les grandes villes (comme Paris), qui fait que les comportements sont différents ? Par ailleurs, à propos de la notion de temps gay dont tu as parlé tout à l'heure, en la reliant à la question de la pathologie et en l'opposant au temps social, je voudrais savoir s'il y a des travaux qui ont été menés pour savoir si sur des sites hétéros l'usage est différent. Car le temps gay dont tu parlais n'est-il pas simplement celui de l'Internet et de la rencontre ?

Grégory LAGRANGE : Il y a toujours, c'est vrai, un distinguo entre zone urbaine et zone rurale. Je n'aime pas parler de Paris et de province car je suis sûr qu'à 60 kilomètres de Bordeaux, les gens vivent différemment des bordelais. Il est vrai qu'en province il y a davantage de volonté de décroisement, de discuter, de prendre l'information. Sur les connexions Internet sur les sites généralistes gays, on voit que 80% des connexions ont pour finalité la rencontre, mais tous les autres domaines (recherche d'information...) ne sont pas négligeables, loin de là. Même si je le répète, au final, la rencontre est recherchée. Et en matière de temps de connexion, le temps moyen était de vingt minutes sur Minitel et de quarante minutes sur *Cité Gay*. On parle de phénomènes d'addiction, ils existent. Quand on regarde le nombre de connexion par utilisateurs, ce n'est famineux. La moyenne est, par an, de 150 connexions.

Christophe : Quelques remarques. D'abord il a des gens qui sont vraiment isolés et qui cherchent vraiment de l'information. Mais il y a aussi la notion d'âge qui rentre en compte, en ce sens que si tu es jeune tu es plus en construction de toi (sexualité, univers professionnel....) que lorsque tu es installé et qu'un certain nombre de choses sont relativement acquises. Pour autant, il est vrai qu'en terme de volume informatif, l'offre est plus importante à la ville qu'à la campagne. Sauf qu'il y a toujours derrière l'idée que tout le monde a fait un travail d'acceptation de soi et est capable d'accéder à l'information "visible". Ensuite, sur la différence de l'utilisation du net entre habitants des villes et habitants de la campagne, je n'ai pas de chiffres à donner. Quant à la notion de temps qui serait différentes sur les sites hétéros, par rapports aux sites gays, c'est quelque chose que, dans le cadre de ma recherche, je n'ai abordé. Je ne peux donc pas répondre. Autre différence d'utilisation du Net, celle entre les hommes et les femmes, Les différentes observations que nous avons menées nous ont montré que les filles n'aiment pas le format du chat en direct. Elles préfèrent un format de profil, plus reculé. Elles vont consulter plusieurs fois un profil, puis vont se décider à écrire. Bref une démarche de mail.

X

Un internet panoptique ?

Stéphanie : Sur les sites Internet, il est possible de connaître le nombre de connexion, leur fréquence, leur durée, et cela m'a fait penser (au risque de choquer) au Panopticon dont parle Foucault dans "*Surveiller et punir*". Il s'agit d'un dispositif carcéral au milieu duquel il y a une tour qui permet d'observer chaque cellule, sans que la personne qui est dans la cellule sache si elle ou pas observée. Je ne dis pas ça pour critiquer Internet, je note simplement que sur le fait que les internautes de *Cité Gay* se réapproprient le site, c'est un dispositif panoptique qui n'a pas pour objectif la surveillance des pratiques sexuelles et qui en plus appartient aux gens qui sont dans la panoptique. Et le type qui est dans sa cellule peut te faire un feedback sur son ressenti du dispositif.

Grégory LAGRANGE : Autant ce sentiment d'appropriation nous oblige à répondre très vite, autant c'est un élément de surveillance et de responsabilisation, car on ne peut pas faire n'importe quoi. Autant un marchand de yaourt modifie son produit, le client adhère ou pas, dans un service Internet, et encore plus dans un service communautaire avec des services de rencontre, c'est très difficile d'opérer des changements qui ne correspondent pas à l'attente générale. On a immédiatement des réactions de rejet ou d'adhésion. En terme de responsabilité, il est très important de faire gaffe à tous ces contraintes car on se rend compte que l'on est sur des données sensibles.

Stéphanie : On n'est plus dans un schéma dominant/dominé, on est dans une espèce de contrat du style l'un sait que l'autre le surveille amis qu'il a le droit de regard.

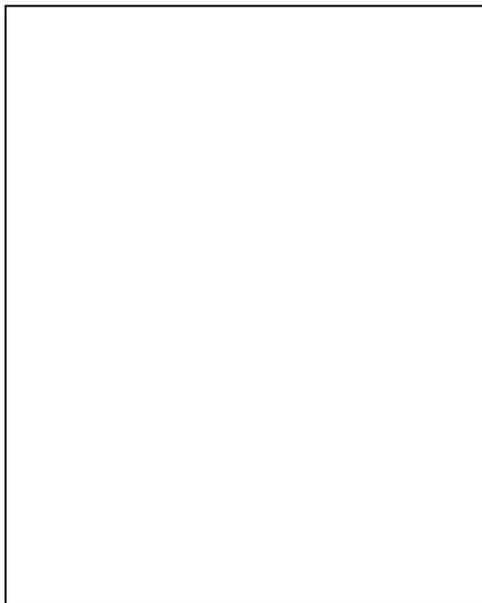
Grégory LAGRANGE : D'autant que les internautes font les gendarmes, entre eux. S'il y a un problème et que les modérateurs ne s'en sont pas encore aperçu, il y a un contrôle des internautes (ce qui est propre à tous les sites) qui vont être en réaction, un sentiment de protection non pas pour eux-mêmes mais pour le site.

Christophe : Je rejoins effectivement Stéphanie sur l'idée, sous-entendue de risque de normalisation des échanges. J'en veux pour preuve tout ce qui est salon (que ce soit sur *Caramail*, sur *Wanadoo* ou ailleurs) il y a un certain nombre d'utilisateurs qui ont obtenu par divers processus la qualité d'opérateur, et ils ont un droit de vie et de mort sur l'ensemble des intervenants sur le chat du site sur lequel ils travaillent. Et c'est ainsi qu'on en arrive au point où si j'écris "bite", "couille" ou "nichons", je suis délogé, parce qu'il faut que ça reste propre et respectueux de l'ensemble des internautes. C'est l'idée d'auto-surveillance. Mais il est vrai qu'il y a une responsabilité très grande de la part des fournisseurs de service, c'est qu'aujourd'hui ils n'ont aucun intérêt à se foutre dans la merde en divulguant un certain nombre d'informations sur leurs internautes. Il n'y a donc pas de raison que cela soit fait. Sauf qu'on n'est pas à l'abri de piratage, voir de mainmise autoritaire, même si vous faite tout pour sécuriser votre site. C'est une banque de données toute prête. Il n'est pas besoin de remonter très loin pour trouver des fichiers d'homosexuels réalisés à la suite d'arrestation sur les lieux de drague, dans les pissotières et ailleurs.

Grégory LAGRANGE : Ce type de contrôle se fait indépendamment de la part de l'éditeur. Nous, éditeurs, nous n'avons pas demandé au corps social des services de dialogue d'assurer un autocontrôle, alors que certains éditeurs demandent à leurs utilisateurs d'assurer ce contrôle. J'estime que c'est d'abord notre responsabilité en tant que fournisseur de service, et surtout notre unique responsabilité. S'il y a une merde, nous sommes les uniques responsables, pas les utilisateurs. Pour autant, Internet est intégré au corps social. Nous devons respecter les règles sociales et légales. C'est pourquoi il est légitime de la part d'un éditeur de dire à ses internautes qu'ils n'ont pas le droit de faire ceci ou cela. D'autant plus qu'en cas de non respect de la loi, c'est la responsabilité de l'éditeur, et pas celle de l'internaute, qui est engagée. Dans le cas d'un CV avec la mention "je suis à louer", certes en France la prostitution est autorisée, l'éditeur ne pas être inculpé de racolage public (puisque nous sommes là dans un cadre privé), mais condamnés de proxénétisme par assistance, Et cela s'est vu sur les codes minitel.

C'ETAIT un MARIAGE

Christian : Bien, nous venons de voir le film "3600 secondes", le mariage à Bègles. Les terribles pressions qu'a subies Noël Mamère avant de célébrer le premier mariage homosexuel nous apprennent énormément de choses, en ce sens qu'elles montrent la violence d'une certaine homophobie qui n'hésite pas à l'occasion à s'exprimer. C'est ainsi que dans le cas de ce mariage célébré à Bègles, Et nous sommes extrêmement touchés, aussi bien par ce que vit ces deux gars avant leur mariage, que l'extrême agressivité vis-à-vis de Mamère. Cette affaire montre que pour ceux qui veulent accompagner les homosexuels à des moments décisifs, cela peut être très dur, y compris pour eux. Tel est mon ressenti. Qu'en est-il pour vous ?



E,i,jk|kl|lk|kl|lk|l|j|lk|lk|kl

X : Pour ma part, je dirais bravo à monsieur Mamère, car les deux personnes candidats au mariage sont un peu au côté de leurs pompes. Car quand on se marie, on pense au budget, à ce qu'on prépare. Et visiblement ils ne pensaient absolument pas à cela. Ils n'étaient dans l'état d'esprit de gens qui avaient décidé de se marier et qui préparent leur mariage. Et donc la pression pour Mamère venait de toutes ces histoires, ces insultes, mais aussi cet aspect des choses.

Pierre : il faut aussi se remettre dans le contexte. Pendant un certain temps, nous fûmes un certain nombre à se demander si le mariage allait aller au bout. Aussi, quand les mariés lancent cette idée, ils ne sont pas plus sûrs que les autres que leur projet aboutira. On voit Noël Mamère le samedi matin à neuf heures qui dit "on fait le mariage si on peut le faire". Il y avait une grande incertitude qui fait que les choses les plus concrètes sur lesquelles en temps normal on commence à réfléchir ne sont abordées, au final, qu'une fois les questions (notamment juridiques) sont levées.

Sergio CORONADO : Il faut rappeler qu'au moment où le manifeste pour le mariage homosexuel est signé, il y a plusieurs élus qui sont également signataires. Et dans la première conférence de presse qui a lieu dans la mairie du deuxième arrondissement de Paris, au cours de laquelle il est dit que la lutte contre les discriminations conduit, aujourd'hui, à attaquer toutes les situations où subsistent des inégalités et des discriminations, comme le mariage civil qui demeure une situation discriminatoire pour les couples homosexuels, Noël était absent. Et au sortir de cette conférence, le sentiment général était qu'il y aurait un mariage, à Paris. D'autant que le maire du deuxième arrondissement, Jacques Boutault était signataire du manifeste, et que Clémentine Autain et Christophe Girard sont adjoints avec Khadija Bourcart de Bertrand Delanoë. C'est pourquoi, pour beaucoup de personnes, que ce soit un couple de garçon ou de filles, ce premier mariage homo ne pouvait avoir lieu qu'à Paris, sauf que très vite nous avons mesuré la difficulté de la chose, car d'une part il fallait faire la preuve d'une très grande détermination pour aller au bout de l'entreprise, et que d'autre part une série d'oppositions se sont levées. A la fois de la part du gouvernement, par la bouche du Ministre de la Justice, et aussi des oppositions plus politiques comme celle de Bertrand Delanoë (refusant de célébrer un mariage qu'il qualifiait d'illégal). On s'est rendu très vite que si le seul maire en exercice qui avait signé le manifeste n'allait pas au bout, qu'il n'y aurait pas de mariages. Je rappellerais que le manifeste pour l'égalité des droits qui de fait appelait au mariage civil pour les homos, a un ancêtre puisqu'il fut publié (presque dans les mêmes termes et les mêmes signatures) en 1996 dans le *Nouvel Observateur*. Appel qui déjà appelait au mariage pour les couples de même sexe.

Les choses ne se sont donc pas faites par hasard, mais il y a eut toute une série de circonstances, de coïncidences, de contretemps et d'opposition qui ont fait que finalement ce premier mariage homo s'est fait à Belges. Et au moment où Mamère annonce qu'il est signataire du manifeste, il reçoit énormément (environ 150) de demandes de couples, mais comme il avait décidé de célébrer un mariage en bonne et due forme, la question de la compétence territoriale jouait à plein. Et c'est le 9 avril qu'un couple, dont l'un des deux habitait Belges, s'est présenté. Bref, toute une série de coïncidence ont fait que le premier mariage homo s'est fait à Belges. C'est cela qui explique l'impréparation de la chose.

Je suis adjoint au maire, et à ce titre il m'arrive de marier, et à propos de cette histoire de domiciliation, je peux témoigner que Bertrand et Stéphane (les deux mariés), sont des gens assez modestes, et en fait Stéphane sous-louait chez une dame en échange de services. Les factures que j'ai eues sous les yeux et qui ont été ensuite portées à la connaissance de la justice sont des factures de portables ouvertes chez cette dame, bien avant cette histoire de mariage. Et en fait la dame en question n'avait pas le droit de sous-louer son appartement, c'est ce qui explique le quiproquo. Situation assez courante, par exemple je suis moi-même colocataire ce qui me met parfois dans une situation compliquée pour démontrer la légalité de mon domicile. Et cette histoire de domiciliation pas claire fut utilisé, montée en épingle par le procureur car il s'agissait de s'opposer par tous les moyens au mariage.

Jean Michel: Je voudrais élargir, au-delà du mariage de Belges lui-même, et rappeler un peu la chronologie des événements qui ont abouti à ce mariage. Tout d'abord, en interne de la commission LGBT des verts, nous réfléchissions depuis quelques temps sur cette thématique, et l'année dernière, ici même, au mois d'Août se sont tenu les journées d'été des verts, au cours desquelles nous avons tenu un atelier sur l'extension du mariage aux couples de même sexe. Mais dans un parti politique il y a mille choses à régler en même temps, et l'idée a traîné. Et le 19 janvier dernier, dans le Nord, Sébastien Nouchet s'est fait violemment agressé (brûlé vif). L'affaire a suscité de vives réactions, des manifestations ont eut lieu, et l'idée du mariage homo est revenu sur le devant de la scène, en parallèle à une mobilisation contre les discriminations. Celle du mariage devant être combattue au même titre que les autres. De notre côté nous en avons profité pour faire voter au conseil national des verts une motion qui reprenait nos travaux sur le mariage, motion votée le 3 avril. Dès lors, les verts ont adhéré au collectif pour l'égalité des droits, et Noël Mamère, Christophe Girard, Jacques Boutault ont pu adhérer à ce collectif.

Jean François : Bonjour, je suis conseiller d'arrondissement à la mairie des 15 et 16^{ème} arrondissement de Marseille. Je voulais intervenir sur ce qui se passe dans les mairies d'arrondissement. En matière de domiciliation il y a une certaine tolérance qui peut faire jurisprudence en France, en ce sens que beaucoup de mariages sont célébrés dans une mairie qui n'est pas celle des mariés. Moi-même je me suis marié il y huit ans dans un village où nous n'étions pas domiciliés, et il n'y a eut aucun problème. Ceci montre que l'acharnement sur la non domiciliation a été exagéré par certains médias. Ensuite, actuellement en France il n'y a que le PACS qui est un acte assez froid, et le problème est que le ministre qui a suspendu pendant un mois Noël Mamère de son poste de maire a dit que le prochain maire qui célébrerait un mariage homo ne serait pas suspendu un mois mais un an. Hors il y a des dizaines de couples homos qui souhaitent se marier, et s'il y a plusieurs maires qui sont d'accords pour célébrer de tels mariages, ils sont refroidis pas la perspective d'être suspendus.

Hjhjhjhjhjhjhjhjhjhjhjhjh

Sergio CORONADO : L'histoire militante et l'histoire politique de cette aventure n'apparaissent pas. Et elle n'est pas finie. Elle reste donc à écrire. Il y a dans cette sale des gens qui ont été extrêmement actifs dans l'histoire de ce mariage, dans la gestion de cette aventure. Personnellement j'avais deux ou trois enseignements à formuler, et peut-être des regrets à exprimer. D'abord une espèce de rendez-vous raté avec une parties des organisations issues de la communauté LGBT qui peut s'expliquer par plusieurs raisons. D'une part une question de légitimité des uns ou des autres. Un appel c'est toujours des prises de position individuelles à travers des personnalités, des intellectuels. Un homme politique n'est pas un représentant associatif. Et au moment de la parution du manifeste pour l'égalité des droits, il y avait eu cette question, celle de la légitimité d'un group humain qui n'est pas constitué en association, qui n'a pas une action pérenne. Cela n'a pas facilité les choses. Ensuite il y a eut, et notamment avec l'*Inter-LGBT*, un débat assez politique sur la notion de priorité et sur la hiérarchisation des objectifs d'une mobilisation militante. Et comme cela a été dit hier lors du colloque, les combats menés en faveur de l'égalité des droits et contre les discriminations, la logique des priorités joue à la fin contre soi. C'est-à-dire qu'il faut, quand on a l'occasion de le faire, tout prendre. En l'occurrence, le faux débat qu'il a pu avoir, mais qui était une explication de ce rendez-vous raté, sur le fait que la priorité cette année était donnée à la lutte contre l'homophobie et à l'adoption d'une loi contre les propos homophobes par le Parlement (car il y avait en ce sens un travail mené régulièrement et de façon assez intéressante par l'*Inter-LGBT* auprès du gouvernement) a été vécu par l'association comme concurrencée par l'initiative du mariage. Il aurait fallu mieux clarifier les choses, dire que l'homophobie ne peut pas se réduire simplement à l'insulte homophobe mais que c'est aussi toute une série de discrimination, de traitement différents dès qu'il s'agit d'orientation sexuelle. Quand on lutte contre les discriminations, je crois que la lutte qu'on mène peut servir de levier à toute une série d'avancées. Et je crois que c'est le cas

Stéphane : d'abord, je trouve le film remarquablement bien fait. Je suis agréablement surpris. Ensuite, un peu comme Hussein j'ai été un peu interloqué non pas sur le côté farfelu des deux mariés, mais sur cette question d'adresse qui pose une vraie question de légitimité. Là-dessus, me semble-t-il y a matière à débat. A la fin du film, c'est une question qui me perturbe. Et je comprends qu'elle ait perturbé d'autres politiques ou d'autres personnalités qui étaient prêtes à s'engager. Sinon, je voulais savoir quels avaient été les retours de ce film; j'ignorais qu'il était déjà passé sur canal +.

Rostom : Je voudrais juste revenir en deux mots sur cette polémique un peu vive sur la personnalité des mariés. Je me souviens que juste avant le mariage, il y avait beaucoup de personnes qui attendaient au tournant les personnes qui allaient organiser ce mariage sur la question de la personnalité des mariés, et on attendait des bobos parisiens, informaticiens, cadres. Et un moment donné dans le film on voit que les mariés, tel qu'ils se présentent, sont des gens qui ne correspondent pas du tout au profil attendu, et je crois que c'est plutôt une bonne surprise, une bonne chose. Et nous aurions plutôt intérêt à le pointer. Cela n'a pas empêché d'ailleurs que malgré la personnalité des mariés, malgré le fait que visiblement ils sont complètement fauchés, malgré qu'ils ne soient pas parisiens mais qu'ils habitent un bled paumé, ça n'a pas empêché, paradoxalement, après que l'on ait découvert qui étaient ces mariés, qu'on continu d'avoir le procès suivant lequel c'était une affaire de bobos, et que les partis de gauche avaient autre à faire que de s'occuper de ce genre de problème (comme s'occuper du peuple).

Ensuite, je voudrais me tourner vers l'avenir et tirer quelques leçons du passé. Ce qu'on a vu sur l'affaire de Sébastien Nouchet comme celle du mariage, c'est que l'ensemble des associations homosexuelles ont été incapables de faire un front uni. Sur l'histoire de Sébastien, les parisiens se souviennent que nous avons été incapables d'organiser une manif unitaire. Il y a eu deux manifs de tendance différente, l'une à la place Vendôme devant le Ministère de la Justice, l'autre dans le marais. Sur le mariage, nous avons vu une très regrettable et très préjudiciable division du front homosexuel et du monde associatif homosexuel. Je pense que ici, à Luminy, c'est le seul moment de l'année où l'ensemble des associations, des militants associatifs et des non-associatifs, venus de toute la France peuvent se retrouver, et il me semble qu'il serait intéressant d'avoir ce débat, d'envisager l'avenir pour ne pas recommencer ce type d'erreur. Nous sommes là tous ensemble, et il serait bien que l'on puisse imaginer la suite de ce combat de façon un peu plus unie.

Thierry : je suis membre d'Act Up paris, association qui est membre du Collectif Egalité des droits. Nous avons beaucoup milité suite à l'agression de Sébastien Nouchet et tout le long du débat sur le mariage, mais aussi sur différentes questions parce que justement on ne voulait pas tomber dans le piège de la question des priorités. Moi aussi, je dois dire, j'ai été déçu par l'Inter-LGBT dans ses réponses, car il y avait une actualité sur le mariage et ne pas la suivre, ne pas la défendre était un peu gênant. Pour autant je n'ai pas eu l'impression que nous étions aussi divisés que ça. Tout ceci pour dire qu'il me semble qu'il n'y a pas que la question du mariage, il y a aussi toute la question de l'égalité des droits dans son ensemble, de la lutte contre l'homophobie et aussi contre la transphobie. Un des éléments du Collectif, c'était d'être ouvert sur la communauté LGBT dans son ensemble, et introduire les questions trans. Le combat que nous devons mener, justement, ne doit pas tomber dans ce piège des priorités, mais au contraire porter toutes ces questions, en même temps. Après, s'il y a une actualité qui se crée, évidemment on la défend.

un témoignage

X : Avec mon petit mari, nous devons être ici le seul couple de même sexe marié. Mais nous avons la chance d'habiter en Belgique. Avant le PACS en France, nous avons eu un débat politique et suite à cela un PACS au rabais, et après cela nous avons eu la chance d'avoir une nouvelle coalition au pouvoir qui avait décidé que le mariage civil serait ouvert aux couples de même sexe. Cela a quand même pris quatre ans, mais cela s'est fait quand même. Et aujourd'hui des gays et des lesbiennes peuvent se marier en Belgique. Cela est assez surréaliste de voir cette opposition. Nous nous sommes mariés le 15 mai, au moment où il y avait ce débat sur le mariage de Bègles en France. Ceci dit, nous qui avons vécu l'expérience de se préparer pour un mariage, à propos du couple de Belges, je dirais à leur décharge, qu'ils ne l'auraient pas fait qu'il s'avaient été conscient de ce que cela impliquait. Ils ne sont pas farfelus, ils sont inconscients. Cette histoire du costume à 1 200 euros, ces alliances, tout cela, ils ne l'avaient sans doute pas prévu. Mais ils se sont rendu compte, à un moment, qu'il était possible de se faire du fric. Mais au départ ils n'avaient pas prévu, sinon ils s'y seraient pris plus en avance.

Sergio CORONADO : Je voudrais intervenir sur la présence extrêmement nombreuse de responsables d'associations LGBT femme à Bègles, d'élues femmes. Elles étaient beaucoup plus nombreuses que nous. Des femmes élues au conseil régional, au conseil de Paris. Par contre l'identification de la lutte des femmes et de la lutte contre les discriminations été très forte, pour ces femmes, pendant toute la préparation du mariage. Ensuite, sur le côté farfelu des mariés, il faut quand même arrêter avec cette histoire. Ne serait-ce que parce que personne ne pouvait imaginer l'ampleur que cette histoire allait prendre. Et même ceux qui, comme Noël et ceux qui travaillaient avec lui, ceux qui avaient décidé de faire de ce mariage un enjeu politique en prenant à témoin l'opinion

publique sur une inégalité flagrante qui est faite aux gays et aux lesbiennes, on a décidé de prendre à témoin l'opinion publique et de se servir des médias (car on se sert des médias), on ne pouvait pas imaginer l'ampleur, le caractère explosif de cette affaire. A ce titre, j'avais dit que cela allait être très compliqué quand les bans auront été publiés. Non pas uniquement de la pression médiatique, mais on avait peur d'une agression homophobe à leur égard. D'autant que dès le départ nous avons reçu des lettres d'insultes. C'est pourquoi on a une impression de cavale à Marseille et dans les Landes. Mais c'est aussi quelque chose de naturel pour les protéger. Les 2500 lettres que Mamère a reçu, je peux vous dire que les lire tous les matins ce n'est pas si simple. Je me souviens que quand elles ont été publiées par *Libération*, le matin même, alors que je n'ai aucun problème avec les insultes homophobes, je me suis dit que ces insultes étaient aussi pour moi. même si une insulte homophobe, habituellement, ne m'atteint pas vraiment. Ce mariage fut une aventure politique, militante, elle fut aussi une aventure humaine. Une aventure qui n'est pas finie car le 27 juillet prochain il y a la décision de justice, et que nous allons donc continuer la bataille sur le front juridique. Et aussi sur le front associatif. Nous ne faisons pas une fixation sur le mariage, nous nous en servons comme d'un levier. Car à un moment donné, quand on mène une bataille politique, il faut arriver à incarner cette bataille. Il ne suffit pas, et c'est parfois le penchant que l'on peut avoir quand on est responsable politique ou associatif, de dire que tout est valable dans un programme, que tout est formidable à défendre. Sauf qu'à un moment donné, quand on a une brèche il faut savoir la saisir, et se battre.

Pierre Serne : La question est importante, celle de tous les combats qui viennent derrière. L'enjeu n'est pas simplement de ce mariage, de ces mariés, c'est le combat pour l'ouverture du mariage aux couples de même sexe et derrière l'égalité des droits. Et effectivement il va y avoir des étapes, sauf qu'il est possible que ce combat retombe complètement une fois qu'il n'y aura plus d'actualité. Il ne faut pas se leurrer, il n'y aura pas d'autres mariage homos, notamment du fait qu'aucun maire va prendre le risque de prendre un an de révocation, et qu'il va y avoir un véritable marathon juridique qui va durer des années. Ceci dit, il y a un autre terrain sur lequel les choses sont engagées, le terrain législatif. Dès le 7 juin, le lendemain de la célébration, les députés verts ont déposé à l'Assemblée une proposition de loi sur justement l'ouverture du mariage aux couples de même sexe qui venait compléter une proposition de loi sur l'homoparentalité et la coparentalité qui avait été déposées plusieurs mois auparavant. Donc proposition de loi qui constitue une sorte de cadre législatif qui pourrait devenir l'équivalent d'un mariage avec possibilité d'adoption pour les couples de même sexe. Il y a aussi un débat qui est engagé sur ce terrain. Pour l'instant les députés verts sont les seuls à être signataires de cette proposition de loi, et on lance un appel à l'ensemble des députés qui ont dit ou qui affirment soutenir le principe de l'ouverture du mariage aux couples homosexuels à venir cosigner cette loi. Puisque la proposition de loi est déposée, que les verts n'ont pas de groupes au Parlement puisqu'ils ne sont que trois, et de fait ne disposent des mêmes facilités de mettre à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale cette proposition de loi. C'est pourquoi ils demandent aux députés de gauche, car la droite s'est déjà clairement exprimé sur la question, à cosigner cette proposition de loi mais aussi et surtout à profiter de leur niche parlementaire pour déposer à l'ordre du jour de l'Assemblée au moins le débat sur cette propositions de loi. Il y a maintenant un double terrain qui est ouvert. Et je voudrais rappeler, comme les choses ne sont jamais simples, qu'il est vrai qu'il y a eu un certains nombre de rendez-vous ratés avec nombre d'associations qui sur le fond ou sur la forme étaient insatisfaites de la manière dont on était menées les choses, des associations qui par exemple pensaient qu'il ne fallait transgresser la loi, mais il se trouve que l'Inter-LGBT réuni quelques soixante associations, et qu'à l'intérieur de cette structure les gens étaient assez majoritairement favorable à la démarche entreprise. Et à l'intérieur même de l'Inter-LGBT les questions de l'urgence de ce mariage n'a pas mobilisé beaucoup de temps de débat, et que globalement les associations membres de l'Inter ont été derrière la démarche engagée. Il faut reconnaître que la façon dont Perben, et le gouvernement en général, s'est levé et a retrouvé les grands élans de la droite au moment du PACS a aidé le front associatif à s'unir parce qu'il avait clairement deux camps et qu'il faut choisir le sien. C'est pourquoi les associations ont clairement choisit leur camp, à l'exception du *Collectif PACS Ecôtéra* qui avait l'impression qu'en défendant le mariage ils allaient tuer le PACS. La suite, au contraire à montrer qu'on avait redonné à un second souffle à la possibilité d'amélioration du PACS. Sauf que j'attends de voir. Tous les combats, on sait quand ils commencent, on ne sait jamais quand ils vont continuer, et encore moins finir. Mais on peut être optimiste, à quelques années d'écart.

Christiane : Je suis mamans d'enfants homosexuels, et je dois dire que comme Hussein je fus assez surprise par ces deux garçons qui n'ont vraiment pas l'air de savoir où ils vont. Sans penser qu'ils sont homosexuels, c'est simplement que des gens qui se marie ont un comportement un peu moins "farfelu". Quant à l'article paru dans *Libération*, je dois dire qu'il va profondément choqué, qu'il m'a fait mal même si je n'étais pas directement touchée, c'est en tant que mère d'homosexuels que c'était difficile. Ceci dit, je voudrais savoir pourquoi il a été conseillé aux deux mariés de faire appel çà un avocat car il me semble que l'avocat en question de faire le producteur, le coachs. Pour quoi un avocat ?

Sergio CORONADO : Il sont aussi concernés dans cette affaire par la volonté à la fois préalable du ministère de la justice de s'opposer au mariage (car ils ont été destinataires de lettres leur interdisant de se marier), Noël Mamère n'a pas été le seul à recevoir les remontrances du Ministère de la Justice. Et donc, concernés par la procédure judiciaire, ils étaient dès le départ confronté à un long parcours judiciaire qui se finira sans doute devant la cour européenne des droits de l'homme. C'est pourquoi ils avaient besoin d'un avocat. Quant aux relations entre lui et els mariés, je dois dire que j'ai vécu cette affaire du début à la fin et j'ai pu constaté que l'on ne pouvait pas tout organiser, en ce sens que la décision politique que nous avons prise fut d'accompagner la revendication, que la mairie

de Bègles devait organiser le mariage, et rien d'autre. Ce qui fait que tous les à côtés, on s'est interdit de s'y mêler. Quand ils sont venu à Marseille je me suis occupé de leur trouver un logement, mais tout ce qui relevaient des négociations possibles avec la presse (comme la vente d'une exclusivité) moi et les autres nous ne nous en sommes pas mêlés. Car on avait estimé que ce n'était pas notre affaire. Mais ne pas s'en mêler ne signifie pas l'interdire, les gens ont libres, ils sont adultes. Nous avions de notre côté notre idée sur ce qui pourrait être bien ou pas, mais on les a laissés libres de choisir ce qu'ils avaient envie de faire. C'est donc l'aventure de Stéphane, de Bertrand et de leur avocat.

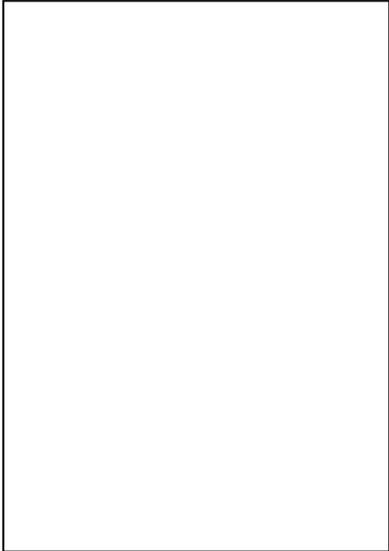
Sur la question de frais d'avocat, de justice, cette affaire de l'article dans Gala, cela ne choque personne quand Ségolène Royale accouche dans Gala, alors pourquoi leur faire un procès en médiatisation? C'est un événement, ils ont décidé d'en profiter. Ou est le mal. C'est peu être maladroit de leur part, mais moi qui ait fuit la caméra pendant trois mois afin de ne pas être dans le film, je ne me sens pas non plus aujourd'hui apte à les juger parce qu'ils ont finalement accepté les demandes de médiatisation de leur affaire. Franchement, il me semble qu'il y a un minimum d'indifférence auquel ils ont droit. Ils n'ont pas à être jugés plus durement que d'autres. Quand des hommes politiques se montrent au bras de leur femmes, avec leurs enfants, personne ne trouve cela choquant ou même outrageant, par contre quand Bernard et Stéphane ont décidé de vendre leur histoire à Gala, tout le monde trouve ça terrible. Non, l'égalité de traitement c'est d'accepter qu'ils sont comme tout le monde. Donc, en matière de frais de justice, il y a à la fois un engagement de la part des avocats de travailler gratuitement, et aussi un site Internet "mariagehomo.org" où toute une série d'informations sont régulièrement données et où il y a à peu près 1500 personnes qui peuvent si le besoin financier se fait sentir, seront sollicités. Car il est bien évident qu'ils n'ont pas les moyens d'assumer une procédure coûteuse et longue. Dans ce cas, la solidarité peut jouer. Car, soit on décide d'être solidaire de ce combat et on les aide financièrement parlant, soit il ne faudra pas venir leur jeter la pierre qu'ils ont recours à des exclusivités de presse pour assumer les frais de justice.

CHINE et CINEMA

machin vbvzbvzbv : Suite à la projection du film de [Chen Ci Kuo](#), en chattant avec le réalisateur (en 2002), il m'a parlé de son projet de son documentaire, j'ai suivi le truc et au final le film est projeté. C'est un documentariste, il fait actuellement des études de cinéma. Pour ce film en particulier il a voulu s'atteler à une tâche difficile, à savoir de ressortir une vérité que les gens puissent raconter comment les pratique le chat en étant sincère dans leur propos. C'est pour ça qu'il n'a pas voulu équiper les gens de micro qu'il n'a pas voulu les placer, mais qu'il a suivi dans leur déplacement. C'est pour cette raison qu'il y a beaucoup de contrejour, que le son n'est pas terrible. Sinon, je passe la parole à Grégory.

jnhjklhijklhijklj

Grégory LAGRANGE : Une remarque en introduction : [Chen Ci Kuo](#) n'a pas trouvé de filles pour intervenir durant son film. IL est vrai qu'au début il ne voulait pas faire un documentaire sur les chatteur de *Cité Gay*, (d'ailleurs on ne voit jamais le logo de la boîte) sauf qu'il a commencé à le préparer en 2001, et on devait être à cette époque, en nombre de chatteurs un tiers d'aujourd'hui, et donc il a peiné à trouver des gens qui voulaient bien témoigner. Il a essayé sur plusieurs services de dialogue, sachant qu'il avait des contingences. Il était alors à Marseille, souvent à Paris et qu'en même temps il ne pouvait pas trop se déplacer. Il a donc peiné à trouver des mecs. Finalement il en a trouvé qui acceptaient d'être suivis au quotidien que sur notre site. Et le problème actuel, sur notre site comme sur d'autres, c'est qu'il y a une sur représentation féminine sur les services de dialogue, comme d'autres minorités (ethniques ou transgenres). La particularité des filles étant, à mon sens, que le service se prête moins au contact féminin, que les filles utilisent plus des services de portrait et des présentations plus statiques afin d'installer un dialogue à plus long terme, contrairement au dial où les dialogues sont plutôt courts en contenu. C'est pourquoi depuis quelques mois, surtout parce que les filles nous remontaient énormément qu'elles en avaient marre des emmerdés par des pseudo filles (des mecs hétéros) un service de "certification" qui a ses lacunes, où elles nous téléphonaient (des fois on rigole beaucoup quand on tombe, cela arrive encore, sur des mecs qui essaient de se faire passer pour des nanas) et nous ont validé en marquant que c'est bien une fille. Et depuis, depuis quatre ou cinq mois, on constate vraiment une augmentation chez les nanas où le soir nous avons des pointes à 200/300 nanas. Quand on compte 3 à 4000 mecs. Ceci dit, j'aimerais bien en discutant avec vous, savoir si le dial est vraiment une attente chez les filles. D'ailleurs, qui parmi vous est utilisateur de dial ?



Sur notre site, au commencement, parce que nous ne maîtrisions pas la technique des chats, nous avons commencé par les annonces. Ce qui correspondait aux besoins du moment. Maintenant, il est évident que davantage de monde utilise les services de dialogue en direct. C'est, il me semble, pareil sur les autres sites, malgré certains particularismes. Comme le fait que [Gay Vox](#) est beaucoup utilisé pour les portraits que des échanges de mail, ou [Gay Dar](#) (site hollandais) utilisé pour une page de présentation d'attitudes sexuelles ou de profil. Après il y a des services de niches qui ont connu un certain développement, services qui concernent des catégories de populations particulières, à l'exemple de [bearwww](#) qui est un site pour les nounours, ou le site [Smboys](#) centré sur les pratiques SM. Ou alors, vous avez des sites qui, au départ, se sont développés de manière plutôt régionale, où leur implantation est due à celle du webmaster. Dans la région ouest il y a un site de dialogue ([Gay France](#)) qui marche bien, et c'est dû au fait qu'avant d'être un site Internet c'était surtout une base minitel. *Cité Gay* fut créé de toute pièce sur Internet, et il a commencé à se développer sur Paris et c'est le bouche à oreille qui a assuré le développement sur la pays entier.

Anna : J'ai trouvé le film très bien, très sensible. Il n'était pas vraiment professionnel, le suivi des camera, tout cela est pour moi synonyme de qualité, d'authenticité. Je chatte avec mes yeux, j'habite en Corse où j'ai un petit panneau solaire pour la lumière et la musique, sinon j'ai un frigo au gaz. Il y a encore des gens qui vivent ainsi. Ce n'est pas du tout babacool, mais je ne suis pas trop dans l'Internet. Certes je me sers d'un ordinateur portable, je trouve cela très bien, je fais des photos, je les mets dedans? Question technique, je regarde aussi la télé chez des amis, mais cette idée de chat est pour moi quelque chose de lointain. Quand je vois la vie quotidienne comment elle marche, surtout en France (je suis assez étonnée de tous ces horaires du matin jusqu'au soir). J'aime bien les contacts personnels, amicaux. Je suis un peu une ancêtre pour l'époque.

Bernard : Que ce soit au niveau professionnel ou privé, j'utilise l'Internet. Mais assez peu le chat puisqu'il y a d'autres moyens de communication. Par exemple, pour faire un parallèle avec le passé, j'ai milité pas mal au niveau associatif, et dix ans en arrière il y avait des trucs très simple (même si c'était un peu plus cher) comme la réunion téléphonique où on pouvait se retrouver à cinq personnes et discuter pendant une heure. Effectivement avec Internet il y a désormais trois moyens de communiquer ou d'avoir des informations. A savoir, en premier lieu, et c'est le plus connu, c'est de consulter le Web. C'est généralement des passages d'informations à sens unique. Ensuite il y a le courrier électronique (c'est d'ailleurs par le biais d'une mailing liste que j'ai connu les *VEEH*) qui peut servir à des discussions. C'est-à-dire, faisant parti d'association de Nancy alors qu'à certains moments je suis à Paris et d'autres à Toulouse je peux échanger des idées, préparer des choses, sans être tous disponibles au même moment. Cela pourrait très bien marcher par courrier postal, sauf que généralement avec le courrier postal on informe une personne, en faisant un effort de rédaction sur papier, ici on fait un effort de rédaction écrite mais il peut en avoir beaucoup plus qui reçoivent la même information, et donc interagissent de manière différée dans le temps. Enfin, il y a le chat que je n'utilise pas. Le problème c'est que si on n'a pas la liaison téléphonique forfaitaire, cela peut être d'un coût prohibitif. Ne pas oublier non plus, même si c'est passé de mode, le téléphone. Et justement je me demande si, par rapport au chat homo, dans quelle mesure on peut diffuser des informations non privées, c'est à dire s'adresser à tout le monde et non pas à l'un d'entre eux seulement, et d'autre part, est-ce que les chatteurs du moment où qu'ils ont leur accès permanent à Internet se contentent du chat ou font des mixtes avec, par exemple, le téléphone. Est ce que les chatteurs ne font que du chat ou est ce qu'il y a aussi des contact téléphoniques, car en s'exprimant oralement cela va plus vite ?

Grégory LAGRANGE : En général les chatteurs viennent sur le chat pour un chat. Après, si la demande est davantage une information communautaire il y a d'autres zones sur le site. Concernant les réseaux de dialogue par les réseaux téléphoniques, j'en ai fait beaucoup, je me souviens des factures. Quand on nous dit que sur *Cité Gay* on est cher, avec un abonnement de 25 euro, j'aurais bien aimé à l'époque avoir de telles factures. Tous les réseaux que j'ai connus c'était des réseaux de cul. Le chat, contrairement aux réseaux, n'a pas que cette seule vocation. **Grégory:** les filles, de façon générale ont plus vocation à discuter. Un dialogue davantage prolongé dans le temps et, en majorité à vocation amoureuse. Ce type de discussion existe chez les mecs, mais on pourrait dire que la rencontre amoureuse est un incident de rencontre purement sexuelle. Ce n'est pas propre au chat, mais aux mecs en général.

jnhjklhjkklhjklj

X : Je ne compte rien révéler sur moi-même, je vais parler des autres. Dans le documentaire, il y avait un garçon qui parlait des fantasmes dans sa pratique du chat, de temps en temps il avait des conversations qui relevaient du fantasme. L'utilisation sexuelle du chat et du clavier est d'avoir une conversation basée sur le sexe. Et c'est là où réside l'excitation, et cela ne va pas plus loin. Le chat, par ailleurs, c'est un outil pour pouvoir rencontrer, donner un rendez-vous à quelqu'un, et c'est là une fois dans la réalité que l'on concrétise les choses d'un point de vue sexuel. Mais sinon, devant son clavier cela reste une conversation. Sino il y a d'autres dispositifs visuel comme la webcam qui permet d'avoir un visuel sur le partenaire et d'avoir un acte sexuel.

X : L'intérêt du chat c'est que nous avons tous plus ou moins une vie active, on commence le matin à huit heures et on rentre le soir à dix neuf heures, et nous avons tous besoin de contact alors que durant la journée nous n'avons pas vraiment le temps de créer des contacts, et justement le chat permet d'en créer assez rapidement, assez facilement. Après nous avons tous des fantasmes, et je ne crois pas qu'ils restent juste sur le clavier, qu'ils sont réalisés en vrai. Le côté de rencontrer la personne n'implique pas de sortir du réseau du fantasme dans le sens où on arrive après à définir la situation dans laquelle on rencontre, anonymat, on se voit, on réalise le fantasme en question et cela reste dans un ensemble qui comprend le moment de chat, la baise et l'au revoir. En fait cela donne une possibilité, un moyen facile et rapide d'accéder à du sexe, d'accéder à d'autres mondes. C'est ainsi que l'on rencontre des gens qui ont des professions complètement différentes des nôtres. On rencontre quelqu'un de différent qui nous plonge dans un monde différent du notre. On rencontre quelqu'un qui est architecte qui a avec nous la passion de la danse, et après avoir baisé ensemble on parle de danse. Il faut laisser tous les possibles ouverts, le possible de rencontre, le possible d'avoir une relation après, de réaliser tous les fantasmes imaginables ; On peut tous réaliser, tout est accessibles. Du plan uro au plan bondage, câlin, affection. Tout est dans le même espace. Alors que d'habitude si on veut, par exemple, se faire un plan bondage on se demande où aller, alors que si je me connecte un soir je rencontre, je teste mes limites. Pour moi le chat est un espace de liberté complète.

Grégory LAGRANGE : En tant qu'internaute, quand je me connecte c'est plus pour prendre quelque chose. Trouver un mec que je veux comme ça et comme ça pour faire ça ou ça. Et un rapport de communication intervient alors que ce n'est pas ce qu'on voulait au début. Et après se créer des réseaux, et tu regardes dedans un soir parce que tu veux aller boire l'apéro ou organiser des dîner en ville. La volonté de connexion ne se fait pas de la même manière en zone urbaine et en zone rurale. En ville, il y vraiment une démarche consumériste (de type consommation sexuelle) quand en zone rurale la connexion est davantage motivé par une volonté de rompre l'isolement, de discuter. Sachant que finalement il y a autant de raison de se connecter qu'il y a d'internautes. De plus, tu va te connecter pour un plan cul et passer trois heures à discuter danse ou cinéma avec un autre internaute.

jnhjklhjkklhjkklj

Christophe : J'ai trouvé le film assez intéressant même si je regrette un côté un peu fleur bleu, tout-va-bien-dans-le-meilleurs-des-monde. Ceux qui témoignent, c'est des urbains, de trente ans, blonds, globalement friqués. C'est une donnée qu'il ne faut pas oublier. Même s'il y a des chiffres qui peuvent montrer que ce n'est pas ça à 100%, il y a quand même une volonté de montrer une certaine forme de population qui est sur internet. Ceci dit, parmi tout ce qui a été dit jusqu'à présent il y deux ou trois choses que je voudrais relever, choses que je trouve intéressante car elles sont de l'ordre du ressenti et du vécu, et surtout que je ne voudrais pas que l'on en reste dans une généralisation de la pratique du web.

Par exemple, dire que l'Internet c'est pratique pour établir des contacts quand on n'a pas le temps. On n'a pas attendu Internet pour baiser, pour rencontre des gens. Que les homosexuels se soient appropriés très rapidement les moyens de communications pour rentrer en contact c'est quelque chose d'avéré, sauf qu'il n'a pas eu besoin des outils technique pour qu'on se rencontre avant. Vraiment, je ne voudrais pas qu'on généralise. Au même titre que l'idée selon laquelle en ville le chat est quelque chose de consumériste quand à la campagne cela sauve les pauvres petits homosexuels coincés dans leur solitude, en ville il y des gens qui sont fondamentalement isolés. L'isolement n'est seulement géographique, tu peux habiter dans un immeuble de cinq cent appartement et être tout seul mais l'opposition ville/campagne n'est pas la réalité, car en campagne tu as des mecs qui se connecte afin de trouver un plan cul en espérant qu'il soit dans le village le plus proche.

Sur l'idée que le net est un espace de liberté complète, effectivement c'est ainsi que beaucoup le vive,. Sauf qu'il faut faire attention de voir si on n'est pas en train de retomber quelque part dans un contrôle social qui nous accepte. C'est-à-dire qu'au-delà de l'aspect de liberté individuelle qui fait qu'effectivement je peux me connecter et trouver ce que je veux assez rapidement, il y a le fait que ton profil est enregistré dans des bases de données. Je ne veux pas être le méchant rouge qui tape sur les capitalistes, mais je dis qu'il peut avoir des utilisations néfastes qui peuvent être faites, que ce soit d'un point de vue commercial ou politique. Il y a tout un tas de choses qui se mettent en place qui font qu'un contrôle social soit possible et se renforce. Et je me demande si nous ne sommes pas en train de revenir dans le placard, passant d'un placard que je qualifierais de manuel (un placard où on ne sort pas de chez soi, où on rase les murs, où on se marie par convenance,) d'un placard numérique qui se présente comme étant un espace de liberté mais qui n'est plus aussi visible que dans la vie de tous les jours. C'est-à-dire que l'on va se connecter chez soi, dans un espace qui est privé, que l'on va affranchir dans le sens où la frontière entre espace public et privé saute puisqu'on s'ouvre sur l'extérieur (l'espace public). Rencontrant l'autre chez l'un ou l'autre. De fait, assez paradoxalement nous sommes de plus en plus visible puisque nous obtenons des droits sociaux, et en même temps on retourne (c'est une interrogation que je me pose) dans une certains invisibilité de l'espace public dit réel, la vraie vie.

Grégory LAGRANGE : La dichotomie ville/zone rurale, il y a toujours des nuances à faire. Mais elle existe, on la constate. Je viens de la campagne, les quatre cinquième des gens qui travaillent à Cité gay viennent de la campagne et ont été avant des chatteurs. Que tu sois à la campagne ou en ville, tu as envie d'un plan, cul. Mais il y une différence d'approche entre la ville et la campagne. On le constate. Ensuite, sur la responsabilité des éditeurs, notamment ceux avec des données sensibles est énorme. Et j'espère dès à présent que toutes dérives sera sanctionnées. De notre côté nous assumons notre responsabilité. C'est ainsi que nous avons rencontré la Cnil afin de voir comment garantir au maximum cette sécurité. Et je crois qu'en majorité els éditeurs sont des gens responsables. D'ailleurs ce serait la dernière chose à faire pour un éditeur de se fourvoyer dans un quelconque affaire de ce style, notamment vis-à-vis des gays. L'éditeur des ferait dégommer en cinq minutes. Après sur l'idée de sphère privée et sphère publique, que els gays se mettent dans une sphère publique qui se privatiserais, personnellement je marche dans la rue (j'habite rue des Archives) si je matte un mec je suis dans la sphère privée tout en étant dans la rue. Ce sont des volontés des internautes. On en peut pas empêcher un internautes qui désire montrer son compte photo de s'afficher, c'est la volonté de chacun. Dans la rue ? Je disais que je pouvais avoir des rapports privés dans la rue en matant un mec, en l'accostant. C'est en ce sens que je ne sens pas trop cette distinction privé/public. Je terminerais sur cette histoire de côté fleur bleue, friqué et machin du documentaire, à mon sens c'est une démarche plus idéologique que factuelle. Cheng n'a pas fait un travail de commande, il a fait ce qui lui était possible de faire puisqu'il a vraiment peiné à trouver des gens pour témoigner. Mais il est vrai que le chat est majoritairement blanc et (même si c'est un peu moins le cas aujourd'hui) avec des classes moyennes supérieures. Mais c'est la visibilité homosexuelle qui est comme ça. On voit encore peu de représentants des minorités ethnique et/ou transgenre ou sociales. On voit peu d'ouvriers homosexuels. Mais c'est l'état de la société actuelle, qu'on le veuille ou

non. C'est pourquoi je n'aime pas trop l'idée selon laquelle les gays sont consuméristes et friqués. C'est un mensonge. Et le problème du documentaire de Cheng c'est de montrer quelque chose qui est caché.

La fracture numérique

Anna : Cette histoire d'isolement, je m'occupe d'une garderie d'enfant où je fais de la surveillance, de la présence, et j'ai remarqué que les gosses depuis toujours n'ont pas trop l'habitude de se parler, de parler aux autres. Et je me suis mis à interpellier les gens, les enfants, à leur dire bonjour. Et les gosses ont commencé à réagir, même si ils sont dès le matin devant leur ordinateur. A l'école ils commencent à faire connaissance avec l'Internet. Ce qui crée chez eux une langue faire d'abréviations, et une espèce de non-personnalité. Je crois qu'il est remarquable que toutes ces démarches de chat il y a des qualités d'accessibilité, mais si on ne fait que chatter on perd quelque chose. Ce n'est pas tant que cela nous cache, mais nous tue. Car on ne sait plus regarder l'autre dans les yeux, on n'a plus qu'un regard d'écran. Et cela est dommage. C'est à ce niveau que se situe mon aversion pour l'écran d'ordinateur. J'aime le regard, regarder l'autre car on reste au niveau du corps et ce qui est véritablement important garde un certain équilibre, et le chat est un déséquilibre. De plus, il y a la question d'une certaine fracture numérique car seulement une partie du monde a accès à Internet, tout le reste du monde n'y a pas accès. C'est une grande trahison. Et qui fait qu'on perd un certain regard, une certaine partie de l'humanité.

Christophe : Cette fracture numérique était très vraie il y a quatre ou cinq ans encore. Tous les six mois nous commandons à Ipsos une étude sur notre lectorat afin de savoir qui ils sont. Et il y a trois ou quatre ans émergeaient nettement des catégories socio-professionnelles supérieures, avec des diplômes, majoritairement urbains, consommateurs de produits catégorisés luxe. Mais depuis, ce profil a particulièrement évolué. Notamment grâce à l'ADSL. Pour une fois ce n'est pas la technique qui est la cause du mal, mais plutôt la cause du bien. Et donc, grâce à l'ADSL et à la concurrence des fournisseurs d'accès, les prix ont fortement baissé. Selon la dernière étude qui nous avons commandée, 91% de nos internautes ont l'ADSL, avec une population beaucoup plus élargie en terme de catégories socio-professionnelles, en terme d'âge.

Grégory LAGRANGE : une petite précision quant au travail de Cheng. Il a commencé son travail en 2001, et comme il a été dit tout à l'heure Cité gay a un public bien défini selon un secteur socio-professionnel, et donc Cheng en contactant les internautes de Cité gay a eu principalement à faire à ce type de population. A l'époque Cité gay était le seul site qui présentait une interface conviviale, ce fait que le site en était à une évolution technique intéressante pour Cheng. Ce qui fait qu'il a principalement utilisé ce site. Ce qui représente la majorité des utilisateurs. Et durant le film on ne voit pas d'orientation particulière. Tout ceci afin de bien cadrer les choses.

Benjamin : D'accord, il m'empêche que je suis extrêmement déçu par le film. Car la fin est assez idyllique. Ils se passent, ils sont beaux. On diale avec un mec et immédiatement il nous répond, nous demande comment ça va. Faut arrêter, ce n'est pas la réalité. Les contacts ne sont pas aussi rapides, ne donnent pas forcément de résultats. Et ce n'est pas une question du super beau mec TTBM, lui aussi a le droit d'avoir des vents dans la gueule. J'ai vraiment eu l'impression de bambi et fleur bleue. Dès la question sexe a été abordée vers la fin, alors que c'est le truc principal. C'est je baise et ensuite je te demande ton prénom, et dans le film c'était on se rencontre, il est venu vivre avec moi au bout de trois mois, et en fait la conversation c'est plutôt de savoir si l'autre est passif ou actif, ensuite et seulement après la baise on demande son prénom, où il habite. Durant le film, il n'y avait rien de cette réalité. Le réalisateur a oublié dans son film qu'il y a quelque 80% de râteurs, 90% de culs. Certes il y a 10% de relations plus durables qui se créent, et tous les pédés espèrent être dans ces 10%. Et sans parler seulement ou directement de sexualité, il aurait pu très bien faire un plan sur le dial où on aurait pu lire "Pas de réponse, votre correspondant s'est déconnecté" où le mec cliquant, à la suite, sur vingt profils

Grégory LAGRANGE : Il faut préciser qu'il était étudiant en cinéma mais surtout utilisateur du dial. Et je pense qu'il a voulu rendre ce qui lui, avec sa subjectivité de réalisateur, a vécu, a vu. C'est son regard. Tu ne peux pas demander à Terminator de faire de la danse à l'opéra garnier. Et 90% des connexions sont à la base pour du cul ce qui engage d'autres choses, pour autant je suis sûr qu'il y a énormément de couples qui se sont créés par l'intermédiaire du dial de Cité Gay, du fait (ni plus ni moins) de l'effet volume, ce dont Cheng a voulu témoigner. Le chat n'est que ce que les internautes veulent en faire. A la base le chat est né de la demande des internautes, comme Cité Gay. Et donc ce documentaire est un instantané subjectif du dial.

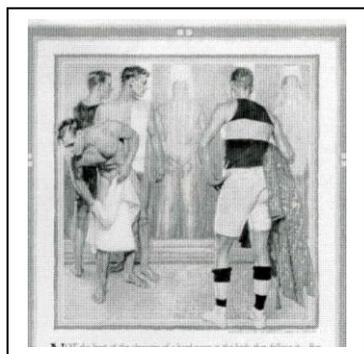
L'HOMOSEXUALITÉ vue par la PUB

Stéphanie KUNERT : Pour parler d'homosexualité, vous avez le discours psychiatrique, le discours médical et aussi le discours des médias (publicitaire), bref un grand nombre de discours dans lesquels se construisent les figures de l'homosexualité. Le propos de cet atelier est de parler plus spécifiquement du discours publicitaire. Notre propos est de donner des clefs de lecture, pas pour dire que c'est bien ou mal. Pour ma part, j'ai travaillé sur la notion de couple, de duo de femmes, quand de son côté Gaultier s'est focalisé sur l'homosexualité masculine, Et aujourd'hui nous vous présentons le résultat de nos recherches respectives.

Gauthier BOCHE : Après avoir analysé entre deux cent et trois cent publicités différentes, nous avons dégagé trois grandes tendances. La première est de l'ordre du lapsus (on dit sans le dire), ensuite quelque chose de plus volontaire mais caricatural, et enfin une normalisation, tendance qui essaie de représenter des homos sans tomber dans la caricature.

Le lapsus

Le lapsus date du début de la publicité jusqu'au début des années 50, période durant laquelle on ne retrouve pas de mise en scène explicite de l'homosexualité. Ce qui est le signe d'une présence en creux d'un tabou à l'œuvre dans l'imaginaire collectif. Et c'est comme par un retour du refoulé, sous forme de lapsus, que l'homosexualité parvient à se suggérer sous le formidable alibi des amitiés viriles. Comme le montrent les exemples suivants :



Cette publicité (à gauche) pour *Prosper et Gamble* est parue en 1917 dans *National Geographic*. Dans le cadre du fantasme du vestiaire, une des personnages se pense pour attraper la savonnette. En 1917, un homosexuel voit cette publicité il comprend l'allusion.



En 1933, la marque Arrow (à droite) sort cette publicité pour des caleçon fait d'une seule pièce et colorés.

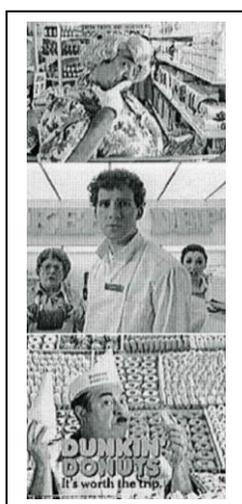
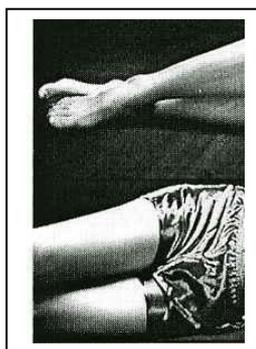


Et je termine par ma pub préférée. On est en 1943, (en pleine guerre mondiale) et on a une bande de GI, véritables gym queens avant la lettre qui sont en train de se laver. Le propos est de vendre des serviettes de bain. Mais globalement, le visuel de la femme est là comme un alibi, pour rassurer.

La caricature

Et à partir de 1950 et jusqu'en 1990, la publicité ne réinvente rien par rapport à la représentation de l'homosexualité, elle se contente de suivre les tendances du moment. C'est ainsi qu'à partir de 1950 commencent à apparaître des représentations explicites de l'homosexualité. Mais sous forme de caricature. Il faut noter que durant les années 60 l'économie de la publicité connaît de très profonds changements. L'apparition de la télévision change considérablement le mode de narration publicitaire. C'est ainsi que l'image devient animée et la communication devient récit. Ce récit publicitaire se caractérise par sa nécessité de passer le maximum d'informations et d'émotions en un minimum de temps, et de place. Aujourd'hui encore nous sommes toujours dans cette logique. C'est ainsi que le média impose au contenu une forme d'expression par l'image et la condensation notamment. Le but de la publicité c'est que les gens la regardent. Et c'est dans ce cadre, ce sont surtout les signes d'une homosexualité caricaturale, dont on sait combien à l'époque ils interpellaient les gens, qui vont intéresser les publicitaires. Mais sur le mode de la caricature. Car à ce niveau la caricature est assez utile car elle dit beaucoup de choses en peu de temps, mais surtout elle suscite l'intention.

Dans cette publicité (à gauche), un long travelling met en vedette un sportif très connu à l'époque qui s'avère être le propriétaire des jambes en question. L'intérêt ici n'est pas de représenter un homosexuel mais de trouver une accroche afin d'attirer le regard, l'attention du public. Mais, bien évidemment, histoire de rassurer les gens, la dernière image est celle d'une bonne hétérosexualité, madame embrassant monsieur.



Cette autre publicité (à gauche) pour la marque *Dunkin' Donuts* (parue en 1984) met en scène une espèce de don patillo des donuts. Personnage marqué par une certaine hystérie, une hystérie principalement motivée par le souci que ses employés travaillent bien. Et pour ce faire, il invente des stratagèmes afin de les surveiller, et aussi de les piéger. Notamment en s'habillant en cliente. Cette publicité est un exemple de caricature assez sévère.

Ce dernier exemple (à droite), datant de 1987, pour les cigares *Hamlet*, est psychanalyisant au possible. On a le monstre, allongé, qui se réveille et découvre qu'il n'a pas de bite. Et pour s'en remettre il fume un cigare, telle une folle. Tant dans la gestuelle que la tenue (les **portes jaretelles**). Globalement le phallus est remplacé

par le cigare. Nous sommes ici dans le trash total, le transgenre, l'homosexuel est le monstre. Aujourd'hui une telle pub choquerait, au même niveau que le bon bamboula de Banania.



La normalisation

Il s'agit de montrer de montrer des homosexuels de façon moins stéréotypée. Durant les années 90 il se passe beaucoup de choses, il faut comprendre que les gays deviennent eux-même une cible marketins. En ce sens que els publicitaires se rendent compte que els homosexuels ont de l'argent. Et c'est à ce titre que les marques réalisent qu'elles ont intérêt à entrer dans une démarche commerciale et marketing de ce type. De plus, l'image de l'homosexuel au plan social change notablement, Et els marques, à travers leurs messages publicitaires, vont tenter de s'attribuer les valeurs positives de la vie homosexuelle, des homosexuels en général, tel que la société d' alors se les représente (la liberté, le mode, l'esthétique, le sens de la fête). Et globalement l'homosexuel devient un outil efficace pour les marques dans la construction de leur image, car l'homosexuel est alors transgressif, nouveau. Il ne faut pas oublier qu'une pub doit toujours être nouvelle, et mettre un homo dans une pub, et de façon positive, non caricatural, c'est alors très novateur.

L'exemple de cette campagne Ikéa (sorti au Etats unis en 1994), à ce niveau est emblématique. Elle met en scène un couple de mecs qui sont chez Ikéa, en train de faire leur course. Et comme tous les couples, ils se chamaillent sur le choix des meubles. La scène, les dialogues, le couple, tout est d'une banalité à mourir. Nous avons une situation normale, un couple normal. Le slogan est "c'est un grand pays, il doit bien y avoir quelqu'un pour donner des meubles à tout le monde".



Parmi les gens qui désormais s'intéressent aux gays et aux lesbiennes, (notamment du fait qu'ils seraient plus riches que la moyenne), figurent en bonne place les banquiers et les assureurs. A l'exemple de cette publicité pour Prudential (parue cette année). Ou encore celle de la Maif. Pub légèrement plus intéressante que la précédente, en ce sens que le message, plutôt que d'être visuel est implicite.



Et je terminerais par cette campagne qui dix ans après les premières publicités mettant explicitement en scène des homosexuels masculins (en couple ou célibataires) parues aux Etats unis, a suscité (en France) de très nombreux commentaires. En ce sens que cette publicité (diffusée à la télévision, je le rappelle) montre un couple de garçons. Certes très chastes et dans une espèce de routine du quotidien, mais néanmoins il s'agit bien d'un couple homosexuel

Il est intéressant de noter que les marques françaises quand elles communiquent à l'étranger sont beaucoup plus détendues que lorsqu'elles communiquent en France. A l'exemple de Renault qui en France est le constructeur de la famille, leader sur son marché, alors qu'en Suède il participe à la Gay Pride, avec la complicité du chanteur des Army of lovers (Français vivant à Stockholm, très grande folle). En Suède, Renault est une marque alternative qui fait bouger le marché. Deux positionnements différents.

En conclusion

La publicité n'a pas de traitement spécifique de l'homosexualité et des homosexuels, mais elle est un genre d'expression qui, par sa nature même, qui fait plutôt dans la caricature. Tout en suivant l'évolution des mœurs et des mentalités. La publicité n'est pas là pour faire de la politique mais pour vendre. La caractéristique de ce média, de ce genre narratif tient donc plus dans sa puissance de révélation de l'esprit d'une époque et son influence sur les esprits. Il y a beaucoup plus de gens qui voient une pub à la télé que ceux qui lisent un livre. C'est ainsi qu'une représentation "positive" de l'homosexualité dans la pub est aussi efficace que n'importe quel autre message militant, que pour changer l'attitude des gens envers les homos. Mais il ne faut pas oublier que la pub ne fait qu'être l'écho de tendances sociales, qu'elle amplifie afin d'être vue (et donc de vendre). La pub n'est pas là pour libérer les homos Et c'est parce que les homos sont aujourd'hui visibles qu'ils deviennent fréquentables pour les publicitaires.

Stéphanie KUNERT : Si on prend le point de vue d'un penseur comme **léo basani**, pour lui, le fait que els représentation de l'homosexualité sont maintenant diffusé dans l'espace massmédiateur est un danger pour ce qu'il appelle la spécificité identitaire des gays et des lesbiennes. Personnellement je crois beaucoup au pouvoir des images, car elles font beaucoup plus fortement réagir les gens qu'un texte écrit. Et j'ai voulu confronter deux publicités qui à mon sens illustre la démarche de mon travail. A savoir une étude menée sur environ 150 publicités trouvées sur un sites Internet (commercialcloquettes.org). L'auteur de ce site est aidé par un réseau informel de gens qui quand ils trouvent une pub la lui envoient. Pour ma part je me suis intéressée aux pubs mettant en scène des couples de femmes, et j'ai séparé les pubs qui relevaient de gays marketing (parus dans des magazines homos, comme *Advocates*) des pubs qui représentaient des duos de femmes (je n'aime pas dire "couples" parce que les pubs en questions n'illustrent pas vraiment ce que l'on entend habituellement par l'idée de couple), des campagnes grand public ou on voit notamment des femmes s'embrasser. Et j'ai classé ces différents visuels en fonction de la notion de norme, norme de la sexualité et norme du genre. Le genre masculin ou féminin est quelque chose qui est construit (des gens comme Monique Wittig ou Judith Butler l'ont démontré), et en fait le genre masculin ou féminin se construit à travers des codes vestimentaires ou ornementaux. Il existe des normes et des façons de brouiller ces normes par les codes vestimentaires. et j'ai interrogé cela dans les pubs. Ainsi que la question de la normalité sexuelle, la question étant de savoir si les pub étaient normatives ou subversives.

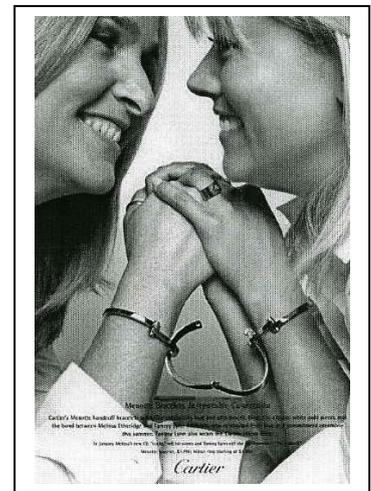
La lesbienne à l'ombre de l'homme

En commençant mon étude je pensais que les pubs relevant du gay marketing allaient illustrer la pluralité des situations qui existent chez les lesbiennes. Hors dans le cadre du gay marketing on trouve beaucoup de pubs (surtout américaines) avec des mises en scène assez normatives de l'homosexualité féminine, et du couple lesbien. L'idée que je retiens des visuels qui mettent en scène des duos de femmes dans la pub, on pourrait avoir l'impression que pour une fois on sort de la problématique du rapport homme/femme car ce qui est mis en scène c'est un rapport femme/femme. Seulement il y a le regard de la personne qui voit le visuel et qui voit malgré tout une représentation de la féminité dans un rapport à l'homme. Ce n'est pas parce que nous avons des visuels qui mettent en avant des duos de femmes qu'il se construit une image de la féminité déglagée de son rapport à l'homme.

A l'exemple des deux publicités ci-dessous : la première (sortie en 1939) indique que ces deux femmes sont en pleine forme car elles ont dormi sur



un matelas Karpen. Elles ont dormi... libre au lecteur d'en déduire ce qu'il veut. La seconde publicité, parue en 2003 (toujours aux Etats-Unis) met en avant un couple lesbien formé de **Meklisia XXXXXX**, rock star de son état et **tani line** qui est l'une des actrices de XXX, série consacrée aux lesbiennes. Ces deux femmes vendent un bijou Cartier (qui d'ailleurs ressemble beaucoup à une paire de menotte.



L'image du couple lesbien

CULTURE

CULTURE

CULTURE

CULTURE

CULTURE

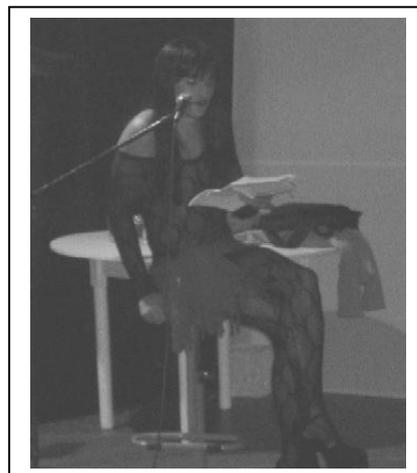
La PREMIERE FOIS

Thierry : J'ai invité Yanis, un copain de classe, à dîner ce soir. Eric et Nicolas se joignent à nous. Je désire Yanis depuis que je l'ai aperçu en slip dans le vestiaire du restaurant d'application. Imaginez un garçon de 22 ans, joueur de rugby, les cuisses bombées et velues et surmontées d'un torse puissant. Le slip, quant à lui, laisse apparaître une poutre épaisse et des couilles bien pleines. Je ne vous parle pas de ses lèvres pulpeuses.

J'ai dû le convaincre, car il a une dissertation à déterminer. Je lui ai promis de lui donner un coup de main.

Nous dînons tous les quatre et picolons quelques verres. Le repas touche à sa fin, mes deux invités "chaperons" nous quittent. Yanis s'installe au bureau et se met au travail. Pour ma part je m'attelle à la vaisselle. Je suis assez excité, et tout à l'air de se passer selon mes plans. Je vais voir Yanis et tout à l'air de se passer au mieux. Je lui mets la main sur l'épaule, en lisant sa prose.

J'annonce à Yanis que nous dormirons dans le même lit, faute de drap dans le canapé-lit deux places. Cela n'a pas l'air de le gêner, en tout cas il ne le montre pas. On se déshabille en parlant naturellement, et je me glisse dans les draps. Il me rejoint et nos corps se touchent. C'est vrai qu'un lit une place, c'est petit à deux. Ma main s'égaré et glisse sur le slip de Yanis. Il proteste. Je me retire, ris nerveusement et lui dit que vraiment, non vraiment ce ne serait pas raisonnable. Le temps passe en silence. Deuxième expédition de ma main tentatrice Même scénario. Nos corps sont toujours collés. Je bande.



Quelques minutes s'écoulent, ma main glisse à nouveau sur le bas ventre et atteint le slip bien tendu. Il bande !

Là j'ai un coup au cœur, et je n'entends pas de protestation pendant que ma main palpe, caresse avec de doux va-et-vient. Nous nous embrassons. Je dirige un peu la manœuvre. Ma main est toujours sur le slip, et je ne suis pas déçu parce que le braquemart que je sens sous mes doigts tient les promesses de la vision du slip aperçu dans les vestiaires : une bite épaisse et longue.

Je me retire un peu et lui demande plus ou moins s'il est d'accord. Il me répond que oui. Je crois que je cherche son assentiment avant l'assaut final. Je lui demande si je peux le sucer. Je retire son slip et je mets sa queue dans ma bouche. Je n'arrive pas à la prendre jusqu'à la garde. Elle est si grosse. Son sexe a une odeur de mâle. Je m'active consciencieusement sur son mât puissant. Il veut m'encluer.

Je n'ai pas très envie car c'est la première fois et je ne suis pas prêt. En plus, je n'ai pas de capote. Il me demande alors si je ne veux pas le prendre. Quelle surprise ! Il me propose l'huile d'olive. Finalement nos ébats s'arrêtent à cette ébauche. Pas de pénétration, pas d'éjaculation. Mais quelle sensualité !



Yanis c'est vraiment un garçon que j'aime. C'est un garçon intelligent, un peu brut par certains aspects de sa personne; Mais derrière son côté macho, je sens une grande sensibilité. C'est vrai que nos rapports se sont un peu refroidi après cette nuit partagée, plus par gêne réciproque que par rancœur. Jusqu'au jour où lors d'un dîner à plusieurs, il m'a retrouvé dans la cuisine en train de faire la vaisselle. Décidément.... On a parlé un peu, je l'ai branché avec un œil coquin. Il a eut l'œil rieur et je lui ai donné un baiser sur la joue. On s'est fait surprendre par mon co-locataire qui a ri. La boucle é'tait bouclée et la gêne envolée.

Finalement, ce fantasme de l'hétéro, ça vient d'où ? Une volonté de séduire, un sens du défi ? Ou un attrait pour le vrai mec, le macho, le viril. On assiste souvent chez les pédés à une dichotomie comportementale oscillant entre la recherche de l'amour et un penchant révélé pour des fantasmes et expériences de sensations extrêmes.

On peut avoir envie de jouir, parce que jouir c'est vivre !

Philippe : Qu'est ce qui est premier ? Est-ce donc ce baiser, cette bouche, cette chaleur ressentie tout au long de ma vie enfermée dans l'autre fécondée ou encore autre chose ? Tout mélanger. Ne plus rien savoir, se dire qu'il faut penser la première fois comme un instant chopé chez Delarue, reconstituer une histoire pour qu'elle entre dans la problématique du pédé abusé. Non, la télé n'a rien de réel et ma réalité, fondée sur l'expérience dissipée par les ans et un questionnement infécond se dissout dans mes approximations, et ma distance émotionnelle.

Alors, comment était-elle ? elle était blonde, rousse, allemande, je crois. Un jeune fille, branchée sur un slow 80's langoureux. Un baiser (un palot) marquant mon entrée dans la sexualité adulte. Ca y est, j'étais sorti avec une nana ! en plus, je lui avais touché un bout de sein. La gaule ! Penser que les autres pouvait voir cela. Enfin, j'étais un mec. Je sortais de l'enfance. La fille m'acceptait comme je suis, paillard, inhibé et solitaire. C'était une première fois, passage à l'acte initiatique. Etre normal, fonder une famille, être hétéro. Pourquoi fallait-il en arriver là ? Qu'est ce qui avait pousser Hildegarde à m'embrasser et à se laisser peloter, Le désir ? l'envie de faire comme ses copines, Ou l'ennui ?

Sophie, elle, avait écarté les jambes pour recevoir mes coups de boutoir; J'haletais, transpirais, m'ennuyais peut-être. A la délivrance, je jouissais au bout d'un temps qui m'avait paru infini. Pourtant, elle ne geignait pas. Elle subissait en silence. Tout comme moi. J'étais un homme !

J'étais désormais prêt à embrasser Marc. Je sens encore le picotement de sa barbe. Quelle émotion ! Je bande donc je suis (sic!). mais Marc vivait chez sa sœur qui ne savait pas qu'il était homo. Alors, on se retrouvait dans l'entrée de l'immeuble pour nos baisers fougueux ou dans l'ascenseur de la façade. A force, comme tout, je me suis lassé. Marc m'avait emmené au *Broad*, tous ces mecs, jeunes ou vieux, les yeux rivés sur le nouveau.

Un hildago s'est enhardi et m'a fait visiter les lieux. A la cave régnait une humidité dérangeante, et une ambiance glauque. Il m'a violemment plaqué contre le mur, a pénétré sa langue dans ma bouche tout en déboutonnant mon jean. Bite au vent, j'étais sidéré. Incapable de dire quoi que ce soit, raidi par la peur et la gêne. Sa bouche avalait déjà goulûment mon sexe en érection. Je crois que je n'ai pas joui. Lui, je ne sais pas. Il a fui. Je suis remonté, hagard et coupable, évitant tous leurs regards. J'étais devenu un pédé, comme ils disent.



C'est quoi un pédé ? Un mec qui bise avec plus de vingt partenaires dans l'année et qui fréquente régulièrement le dispensaire de la rue d'Assas ? Ah, la bonne bléno et les crêtes-de-coq, le charme désuet d'une époque, celle des usines à bites, des médecins bouchers avec leur long tablier couvert de sang. C'est là qu'on y rencontrait nos futurs amants ou nos anciens coups. La salle d'attente bondée. Ces numéros qui s'affichaient et les portes des cabines qui s'ouvraient sur la prophylaxie et l'hygiène sociale.

Ah, la cabine ! Des chiottes, des piscines, des saunas, des vidéos clubs, puis plus récemment des bordels et autres boîtes à cul demeurent le lieu de toutes mes émotions. Toutes ces premières fois qui font de la vie des pédés une péripétie permanente. La cabine, c'est la maison de campagne du pédé !

D'où vient ma passion pour le sexe, le multi-partenariat, comme on dit aujourd'hui ? C'est peut-être cette atmosphère irréaliste et jouissive où tout ou presque est permis. Non, pitié pas le sempiternel débat sur la responsabilité individuelle, le choix, la prise de risque et toutes les conneries d'intégration et de communauté. Non, ce qui me plaît c'est la drague utile, le sourire, le mot à la con ("t'es beau, tu sais") qui marche à tous les coups. Ou mieux encore, le regard un peu figé. Et puis après, il entre, me touche le paquet et se met à genou. Alors en général je me casse, ou au mieux me roule un palot et là il se peut que je reste.

C'est effectivement toujours une première fois ! Puisque je ne rebaise jamais avec la même personne. Pourquoi faire d'ailleurs ? Bien sûr, on aura échangé les numéros. On se convainc comme on peut que vraiment c'était super. Et qui ou rappelle, celui qu'on choisit comme mari. Ca c'est autre chose. Et là, je deviens pudique.

Il y a toujours une première fois et une dernière fois. En ce moment j'entame un cycle de monogamie. Je n'en reviens pas. Je me dis que le temps que je consacrais à la baise, je vais l'investir dans autre chose, dans l'écoute et l'expression de mes propres émois.

Peut-être.

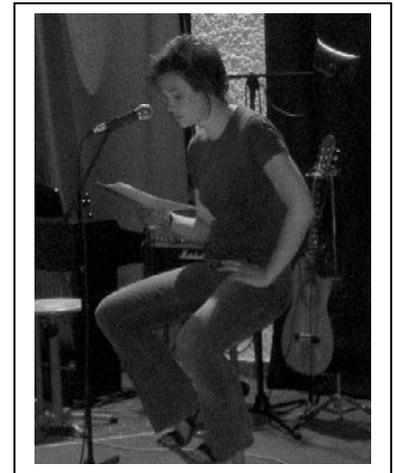
Mathilde : Ce n'est ni par désir ni par amour que j'ai eu, à 16 ans, mon premier rapport sexuel avec un garçon. Ces deux mots n'avaient alors aucun sens pour moi. Mais... curiosité, envie de grandir, conformisme. Voilà les vraies causes de ce passage à l'acte qui fut, autant le dire tout de suite, catastrophique. Quel conformisme, me diriez-vous ? Et bien, j'ai 16 ans, lui 18, nous sommes ensemble depuis plusieurs mois. Notre entourage le sait, on n'est plus au 19^{ème} siècle, pas d'amour avant le mariage et tutti quanti. Il faut baiser, nom de nom !

Mes connaissances fort convenables concernant la contraception et la prévention des MST contrastaient avec une ignorance totale du fonctionnement de mon corps. Je ne me masturbais plus depuis l'enfance, considérant l'onanisme comme une sous-sexualité minable réservée aux garçons. Une fille et un garçon c'est pas la même chose ! un ouvrage d'éducation sexuelle pour enfants assorti de quelques explications maternelles ne m'avaient donné qu'une idée très vague de ce qu'était l'acte sexuel. Aucun film porno ne m'était tombé sous les yeux (preuve de l'habileté parentale) mais j'avais vu, dans quelques films grand public, des hommes pénétrer des femmes en cinq minutes. Ce qui semblait leur plaire à tous les deux. Mon copain et moi entreprîmes donc de faire la même chose.

Nous étions puceaux tous les deux, le sexe oral nous dégoûtait, et la douleur intense que je ressentis au moment de la pénétration vaginale nous bloqua net.

Je crus à tort que c'était la capote qui me mettait mal à l'aise et demandais donc à prendre la pilule pour me sentir plus sereine. Malheur à moi ! la gynécologue me trouva une anomalie. "Votre hymen est cerclé" m'expliqua t-elle après m'avoir examiné. "Vous pouvez le faire percer à l'hôpital sous anesthésie, une toute petite opération de rien du tout. J'ai justement un collègue qui exerce à l'hôpital de Saint Germain..."

Et bien, s'esclaffa ma mère, tu es bien la première conne à qui ça arrivera. Quant à mon père, il était furieux. Tout simplement parce que sa fille de 16 ans avait des relations sexuelles avec son copain. Mon frère avait pourtant lui aussi perdu sa virginité au même âge. Mais voyez-vous, même pour des parents intellos, de gauche, soixantuitards, antiracistes, socialistes, syndicalistes, naturalistes, féministes.... Une fille et un garçon, c'est pas la même chose. Deux poids, deux mesures.



Se faire trouer l'hymen au bistouri sur une table d'opération, entre les murs blancs d'un hôpital manque singulièrement de romantisme. J'y renonçais donc. A force de caresses mon ami pu me pénétrer, mais cette pratique ne me satisfait pas pendant les dix années qui suivirent, malgré quelques vagues frémissements de plaisir (la douleur revenait même parfois de façon intermittente) tandis que les hommes avec qui j'étais, eux, jouissais à tous les coups. Et oui, les garçons et les filles, ce n'est pas la même chose.

Ce fut donc à l'eau javallissante d'un pommeau de douche "spécial massage" que je dus mon premier orgasme. Cette sensation chaude et chatouillante qui monte, qui monte, qui monte.... Et clac ! Je l'ai reconnu tout de suite. Mais mes séjours prolongés dans la salle de bain provoquèrent l'étonnement maternel, et puis l'eau est une ressource rare qu'il faut économiser même si vous croyez, gosse de riches gâté, que tout vous est dû ! Nous nous réfugiâmes donc, moi et ma main, dans mon lit, dans les couchettes des trains, dans les toilettes, où vous voulez, pour un orgasme quotidien. Toujours toute seule.

Tout de même, ayant commencé ma vie sexuelle sous des auspices médicalisants, je me sentais vaguement anormale. Pourquoi cette inservibilité avec les hommes ? "*Tu devrais consulter un sexologue*" me conseilla une amie. "*Tu n'arrive pas à te laisser aller au plaisir*" me reprocha l'amant d'un soir qui, comme les autres, interrompait trop tôt le cunnilingus ou la caresse mamelle pour vite engouffrer sa queue. Mon premier orgasme causé par un tiers, comme on dit dans les assurances, me vint finalement de la langue d'une jolie brunette qui, elle, s'attarda longuement sur mon clitoris, peut-être parce qu'elle n'avait justement rien à enfourner. Décidément, une fille et un garçon ce n'est pas la même chose. Ma carrière de femme frigide commencée à l'âge de 16 ans pris donc fin à 26 ans.

Le formatage sexuel installé dix ans plus tôt s'estompa par à pas au contact de personnes ayant une sexualité non traditionnelle. Avec une lesbienne, un gay, un bi j'appris à aimer ce qui m'avait posé tant de problème, la pénétration vaginale et anale. Je découvris même avec joie qu'une langue de fille ou de garçon, une main de garçon ou de fille, un gode ou une bite peuvent tous m'emmener au 7^{ème} ciel. Et vous savez, là-haut, une fille ou un garçon c'est la même chose. Tout le monde il est bi, tout le monde il est gentil.

Mais non, je ne prône pas la bisexualité généralisée. Avec le sexe, chacun fait ce qu'il peut. Cet exemple personnel n'a pour but que d'illustrer les ravages produits par la déséducation sexuelle de la jeunesse. Les adultes transmettent toutes sorte de savoir-faire utiles aux adolescents pour qu'ils deviennent autonomes : on vous apprend à conduire, à cuisiner, à bricoler, à faire le ménage, à écrire des textes et à faire des exposés en public, mais jamais on vous apprend à faire l'amour sous prétexte qu'il s'agit d'un "acte naturel".

La nature a bon dos ! On escamote soigneusement le caractère construit de l'acte sexuel, donc (il ne faut pas hésiter à le dire) technique. Cette mystification, je l'ai payée de ma personne sous forme de douleurs physiques et psychiques pendant dix ans. Et je crains de ne pas être la seule, ni la dernière !

Danièle JULIEN : Tout d'abord je suis professeur au département de psychologie, à l'université du Québec, à Montréal. Mon champ d'expertise est la famille depuis 1987 je mène des recherches sur la question de la conjugalité et les familles homoparentales. dans un premier temps j'aimerais vous parler, brièvement, des projets de recherche que je dirige actuellement. Et dans un deuxième temps vous parler d'un profil des générations de recherche qui ont été faites sur les familles homoparentales, du côté nord américain, donc dans la tradition de recherche anglo-saxonne. Dans un troisième temps vous parlez des résultats généraux d'une étude que nous avons faites au Québec sur la santé et les facteurs de risque dans les familles homoparentales. Cette étude est une enquête portant sur un très large échantillon probabiliste à l'échelle de la province du Québec. Je vais donc vous présenter les résultats de cette enquête, puis en entonnoir vous amenez à la question des familles homoparentales. Plus précisément je vais vous présenter des cas particulier de résultats d'une recherche que nous démarrons cette année sur les familles homoparentales de l'association des mères lesbiennes de Montréal. Nous avons donc quelques résultats qui vont compléter les résultats de l'enquête sociale et de santé.

Nous avons à l'heure actuelle quatre grands projets de recherche. Au Québec, contrairement à la France, depuis quelques années nous obtenons un soutien financier généreux de la part des organismes subventionnaires pour faire des recherches sur la question de l'homoparentalité et plus largement de l'homosexualité. Il y a encore cinq ans, il fallait passer par le biais du sida. Mais depuis il y a une séparation du domaine social et du domaine biomédical, et les organismes subventionnaires qui finance les recherches sociales se penchent désormais sur des questions autres que celles du sida.

Un des grands projet qui vient d'être terminé c'est la question des jeunes gays et des jeunes lesbiennes et de leurs familles d'origine. Nous avons interviewé environ 80 familles comportant un jeune homo âgé entre 18 et 25 ans. Nous avons interviewé le père, la mère et le jeune gay et/ou la jeune lesbienne. Dans cette étude, nous avons examiné l'impact du coming-out sur le développement identitaire de ces jeunes, et aussi l'impact de cette annonce dans la dynamique familiale, et voir quelle stratégie les parents allaient développer pour intégrer cette nouvelle réalité.

Comme deuxième projet (actuellement en cours) est une étude des différentes configurations des familles homoparentales, et plus particulièrement les familles lesbo-parentales. C'est un projet de recherche menée en collaboration avec [Lin Chamberlain](#); D'ailleurs pour l'ensemble de nos projets nous fonctionnons très étroitement avec les organismes communautaires. Contrairement à la France. J'en parlais avec martine, l'association entre université et communauté n'est pas vu au Québec comme un handicap par les chercheurs mais au contraire est vu comme un levier qui donne davantage de crédibilité à la recherche. Donc ces partenariats sont fortement encouragés et facilitent grandement le développement de programme de recherche sur ces questions.

Notre troisième projet (qui va commencer cet automne) est porté par une équipe de recherche pluridisciplinaire sur la question de l'homosexualité et qui inclut notamment la question de la famille. Ce projet vise à établir des partenariats inter-universitaires et internationaux.

Et enfin, quatrième projet, sur la question, entre autre, des pères gays. Contrairement à l'APGL, au Québec les associations de parents sont divisées par le sexe. Il y a d'un côté des associations de mères lesbiennes, associations qui sont réticentes à intégrer les questions spécifiques aux pères gays.. bien sûr il y a un petit groupe de mère lesbienne qui font le projet de parentalité avec des gays, mais contrairement à la France c'est une minorité de familles. La jeune génération des pères gays qui décident de faire un projet de parentalité après le coming-out est assez récent, et ces derniers sont confrontés à la difficulté de se trouver une niche communautaire car les associations de père gays (qui par ailleurs sont très fortes au Canada et au Québec) sont des associations d'hommes anciennement hétérosexuels dont la problématique est complètement différente de celle de la nouvelle génération de pères qui font des projet de parentalité en étant gay.

Sur la question plus spécifique des familles homoparentales, vu dans le cadre des recherches empiriques anglo-saxonnes, on peut déceler trois grandes générations.

D'une part, une première génération de recherche que l'on a vu apparaître dans les années 70 et qui s'est terminé au début des années 90, qui étaient des recherches qui étaient motivées avant tout par le besoin d'expertise psycho-légal dans le cas de mères lesbiennes divorcées, de femmes qui reconnaissaient leur homosexualité et qui réclamaient la garde des enfants.. Garde qui était contestée par le père sur la base de l'homosexualité de la mère. Ces recherches ont donc amené les avocats à demander les services de chercheurs pour documenter la question du développement des enfants. On se posait surtout la question du développement des enfants. La trame typique des recherches était de prendre un petit groupe de mères lesbiennes divorcées et un petit groupe de mères hétérosexuelles également divorcées, puis de comparer ces deux groupes de familles sur, notamment, le développement du genre des enfants. Comme savoir si les enfants étaient normaux en terme d'identité de genre, d'orientation sexuelle (comme s'il y avait une normalité), et en terme de développement psychoaffectif social, d'adaptation sociale à l'école. Il fut même abordé la question du développement de l'intelligence.... Pour finalement, au bout de ces recherches montrer qu'il n'y avait pas de différences entre les enfants. Et quand on en trouvait, elles étaient à l'avantage des familles lesbo-parentales. C'est à dire que sur deux facteurs on a trouvé que d'une part les filles élevées dans les familles lesbo-parentales étaient moins stéréotypées féminines que les filles élevées dans le cadre de familles hétéro-

parentales, et d'autre part les filles élevées dans les familles lesbo-parentales étaient une fois rendues à l'adolescence plus enclines une fois rendues à l'adolescence à explorer des formes de sexualités bisexuelles, c'est à dire d'essayer une relation homosexuelle en alternance d'une relation hétérosexuelle, et une fois arrivées à l'âge adulte les proportions d'individus se déclarant homosexuels n'étaient pas différentes d'une famille à l'autre. Pour conclure sur cette première génération d'études, on trouve des recherches presque exclusivement centrées non pas sur les enfants mais sur les parents, des recherches qui tout compte fait démystifient cette question du développement pré-supposé anormal des enfant élevé dans un cadre homoparental.

Cette première génération de recherche a donné naissance à tout un ensemble de critiques d'ordre méthodologique. En premier lieu, le fait qu'il s'agissait toujours de recherche portant sur un petit nombre de personnes interrogées, sur des instruments de mesure plus ou moins validés. Et de fait il était assez facile d'attaquer ce type de recherche. La critique que je porte c'est la difficulté dans le cadre de ces familles de mesurer les types de configurations familiales.

La deuxième génération de recherche est apparue dans le courant des années 90. Son objet fut de contrebalancer les faiblesses de la génération précédente en devenant beaucoup plus serrée sur le plan méthodologique. C'est ainsi que l'on a vu apparaître, avec justement l'utilisation par des femmes lesbiennes des banques de sperme, on a voulu la comparaison du développement des enfants mais avec cette fois-ci une étude menée sur la base de familles lesbiennes qui avait donc utilisé une banque de sperme, que l'on a comparé à des familles hétérosexuelles ayant elles aussi utilisé une banque de sperme. Donc, outre le fait que dans la première génération de recherche on comparait des lesbiennes à des hétéros, dans le cas présent on contrôle la question de la biologie. Donc les conditions de conception et de formation de la famille identique.

Dans ces études, on a également commencé à examiner davantage les barrières liées à la conjugalité qui étaient absentes dans les études antérieures. On ne se préoccupait pas du tout de la situation de vie des mères, on ne s'occupait que de leurs enfants. Et donc dans la deuxième génération on a vu apparaître la figure conjugale, et aussi une préoccupation pour les difficultés particulières que pouvait vivre ces familles. La critique que l'on peut adresser à cette deuxième génération de recherche est que généralement les familles qui utilisent des banques de spermes sont des familles assez aisées, donc les échantillons de recherche sont des échantillons économiquement favorisés. Et, de fait, les résultats ne sont pas généralisables à l'ensemble des familles homoparentales mais sont restreints à ce sous-groupe de familles qui utilisent les services d'une clinique de fertilité.

En réponse à cela on a vu apparaître une troisième génération de recherche, (à partir de 2000) qui a vu l'émergence de l'introduction dans les études des grandes enquêtes sociales de variables reliées à l'homosexualité. Donc, pour l'ensemble des critiques qui portaient sur la petitesse des échantillons, sur leur non-représentativité (Dans les deux premières générations on recrutait les familles homoparentales par des groupes de soutien aux familles homoparentales, comme l'APGL, et on sait que les individus qui adhèrent à ce type de groupe, de formation communautaire, sont souvent mieux équipés, sur le plan cognitif et affectif, que des familles qui restent isolés). Et généralement les enquêtes sociales sont des enquêtes de très grande envergure, avec des échantillons de type probabiliste qui s'adressent sur des territoires entiers et entendent donner une image représentative d'une population entière. Et à ce titre, le Québec a introduit en 1998, ce type de variable dans son schéma de questionnaire. Le Québec, depuis 1980, mène tous les quatre ou cinq ans une étude qui fait le tableau de l'état de santé de la population, et analyse les milieux de vie et les facteurs de risque pour la santé. Le but de ces enquêtes est d'identifier les populations à risque, afin de développer des services de santé qui soient adaptés aux besoins de la population. Et on a vu, au cours des années 80 et 90, évoluer le portrait de la population québécoise. Et en 1998, pour la première fois, fut introduit des variables reliées à l'homosexualité. Ce qui nous a donné, à nous chercheurs, la possibilité d'explorer davantage cette sous-population d'individus qui avaient des comportements sexuels de type homosexuel.

Le Québec (comme nombre de pays occidentaux, la Nouvelle Zélande, le Canada ou les Pays Bas) a procédé à une étude de santé de la population globale en tenant compte de la population homosexuelle. C'est ainsi que nous avons répertorié au total 23 études qui ont analysé les problèmes de santé, les facteurs de risque avec des échantillons de type aléatoire. Et dans ces études on a pu comparer les individus homosexuels (gays et lesbiens) à la grande population hétérosexuelle. Nous avons retracé un ensemble de problèmes qui ont été étudiés et que nous avons retrouvés dans l'ensemble des études. et mis en évidence les pourcentages de différences significatives entre les deux types de populations. En d'autres termes, 92% des études montrent davantage de problèmes de suicide, d'idées suicidaires chez les individus vivant des problèmes de détresse psychologique. Très grande convergence des résultats à ce sujet. On a également examiné les facteurs de risque, tel que l'abus d'alcool ou de substances. On voit que dans 89% des études il est montré qu'on rencontre davantage de problèmes de consommation d'alcool chez les individus homosexuels, et 67% notent une plus grande consommation de cigarette. Malheureusement très peu d'études ont étudié les facteurs de victimisation. Il n'y avait même pas de question à ce sujet. C'est nous, de notre côté qui avons essayé de voir comment il était possible d'intégrer ce type de variables aux différentes enquêtes, car bien évidemment notre cadre d'analyse n'est pas de revenir à l'idée que la population homosexuelle est naturellement malade, mais qu'il y a dans l'environnement des facteurs qui prédisposent, qui fragilisent les individus et les rendent plus vulnérables. Et donc, dans 83% des cas on a trouvé davantage l'expérience d'agressions physiques par des individus homosexuels (ou bisexuels),

Ceci forme un tableau assez cohérent qui est assez troublant, qui tranche avec tous les discours de ces dernières années. Quand on faisait des études ces dernières années sur la santé des personnes bisexuelles et/ou homosexuelles, sur des petits échantillons de convenance, on trouvait généralement un état de santé généralement bon et positif. Mais dès que l'on a commencé à regarder de près



des échantillons de type épidémiologique ou probabilités, on a vu apparaître d'autres éléments de réponse. Élément qui, bien sûr, appellent à un tas d'interprétations. Et à ce titre qu'à commencé cette grande divulgation des données avec des études américaines et qui s'est battu très fortement pour l'usage d'un cadre d'interprétation approprié à ce type de données. Alors bataille n'était plus à mener sur la question de plus ou moins de santé mais de savoir ce qu'il y avait dans ces environnement sociaux qui prédisposent les individus, et si un gouvernement définit les problématiques des services de santé appropriés et adaptés à ces populations, il doit avant tout se pencher et attaquer de front les problèmes d'homophobie qui fragilisent les individus.

J'ai donc proposé au Ministère de la Santé qui gérait cette grande enquête d'avoir accès à la banque de données pour tirer les données plus particulière des mères et des pères homosexuels. Juste histoire de donner un ordre de grandeur, l'enquête de santé couvrait 16 800 répondants québécois, Et parmi cette population nous avons étudié les réponses de ceux et celle qui la question était "Quand vous avez des relations sexuelles le plus souvent c'est avec une personne de même sexe, toujours avec une personne de même sexe, ou le plus souvent avec une personnes de l'autre sexe ou toujours avec une personne de l'autre sexe," C'est ainsi que fut catégorisé gays ou lesbiennes ceux et celles qui avaient toujours des relations avec des personnes de même sexe, hétérosexuelles ceux et celles qui répondirent avoir des relations toujours avec l'autre sexe, et enfin bisexuels les catégories médianes. Cette catégorie est donc très large, elle inclut également des individus qui vont s'identifier comme gay et lesbienne aussi bien que des individu qui comme une homme hétérosexuel qui va s'identifier comme hétéro mais qui une fois par mois va aller au sauna.

Bref, en ce qui concerne les facteurs de risque psychologique pour les mères, en fonction de leur orientation sexuelle, nous avons parmi les 16 000 répondants identifié 367 gays et lesbiennes, et dans ce groupe on comptait un autre sous groupes (bien plus petit) de parents homosexuels. Pourquoi seulement 367 (sur 16 000) ? Bien évidemment il y avait bien plus que 367 homosexuels, mais le problème avec les résultats de l'enquête est qu'il avait trouver de manière générale que les individus gays ou lesbiens avait des revenu inférieur aux hétérosexuels, et j'ai trouvé très troublant de présenter des résultats avec cette variables puisqu'on sait que le revenu, la situation socio-économique est associé à l'état de santé. On sait que les individus les plus pauvres ont davantage de problème de santé que les autres. Il fallait donc éliminer cet élément de classification. Aussi dans la proposition de recherche, j'ai proposé de reprendre l'analyse au complet de la population. Ce faisant nous avons réussi, pour chaque individu homosexuel présent dans l'enquête, nous avons cherché un individu dans la population hétérosexuelle (de même sexe, de même âge, même région géographique d'origine, et même niveau d'éducation et de niveau socio-économique) qui avait un enfant dont il était responsable à la maison. Ce qui nous a amené à un nombre de personnes plus petit.

Au cours d'un autre chapitre, nous avons comparé les mères et les non-mères. Des lesbiennes qui n'étaient pas mères et des femmes hétérosexuelles qui n'étaient pas mères. Nous avons noté davantage de consommation d'alcool chez les mères lesbiennes, ainsi que de drogue élicites (je ne parle pas de toxicomanie mais d'usage occasionnel) et de pensées suicidaires, et aussi de détresses chronologie. J'avoue que je fus extrêmement troublée par ces résultats,

Nous avons sorti ces différentes données au moi de juin, juste avant l'adoption de la loi d'union civile qui donnait le plein droit d'adoption à la mère sociale. Et d'ailleurs j'ai dit à mon assistante de mettre immédiatement cette étude dans un tiroir car je savais que cela pouvait être utilisé par la droite. Etude que nous avons ressorti une fois la loi passée. Une fois que les droits sont acquis on pouvait se permettre de regarder des choses qui posent problèmes, des questions de santé. Hier quelqu'un à l'occasion d'un atelier a déclaré que 50% des suicides étaient liés à l'homosexualité, dans nos différentes études on parle d'adultes qui ont vécu un contexte différent de la jeune génération, de ces femmes lesbiennes et identifiées comme telles et qui décident de d'avoir un projet parental. Parmi ces adultes, une très grande majorité est composée d'anciens hétéros.

En ce qui concerne les pères gays les résultats sortent moins. Mais on retrouve des détresses psychologiques chez les pères et les non-pères. Autant que chez les hétéros que chez les homos. Mais ce qui est intéressant c'est que dans les deux cas on note plus de détresses psychologiques que chez les mères. Mais cette différence est beaucoup plus marquée chez les pères gays.

Mais il s'agit d'indicateurs très globaux, c'est pourquoi il faut continuer à identifier les caractéristiques qui expliquent tel ou tel élément, quelle sont les difficultés particulières qui amène une certaine proportion de personnes à vivre des difficultés psychologique. Nous avons justement commencé à étudier la question de la spécificité des compositions parentales, Avant nous avions des familles dites "à banque de sperme", des familles bi-parentales composées de deux lesbiennes qui se sont déclarées comme telles avant d'avoir un projet parental, et qui ont utilisé les services d'une clinique de fertilité. Le père est totalement absent, y compris dans l'éducation des enfants. D'autre part nous avons étudié le cas des familles avec donneur connu, c'est à dire de deux lesbiennes qui avec un gay font un projet d'enfant. Dans ce cas, l'homme est impliqué de manière extrêmement variable. A tel point qu'il n'est pas possible de créer des catégories précise. dans un troisième groupe, nous avions des familles recomposées mais de deux mères lesbiennes, anciennement hétéros. Et dans l'ensemble des cas de figure la détresse psychologique est plus importante.

Il faut dire que l'ensemble des mères monoparentales au Québec vivent le même type de problèmes. La mono-parentalité est de fait souvent associé à de la détresse psychologique. Les enquêtes sociales montrent des phénomènes généraux qui des facteurs de risque pour la population générale mais qui vont aussi s'appliquer aux familles mono-parentale, mais de façon beaucoup plus forte car, premier facteur de risque, il y a le fait de vivre une situation de stress dû à l'homophobie. Et également chez les ex-hétéros et mono-parentals il y a toute la question de la déconstruction familiale avec le mari, souvent hostile à la séparation et surtout au lesbianisme de la mère. Ce qui rend l'adaptation des enfants et des mères difficile. C'est pourquoi il me semble que la deuxième étape dans cette étude est de regarder plus préciser les problèmes particulier que vivent chacun des sous groupes.

Et du point de vue de la santé publique il est important de départager cette génération de femmes lesbiennes (et qui s'identifient comme telles) qui font des enfants des autres femmes, et de s'adresser à elle de façon spécifique. Sachant que le développement de l'identité homosexuelle en même temps qu'un projet de parentalité est en soi un facteur de vulnérabilité.